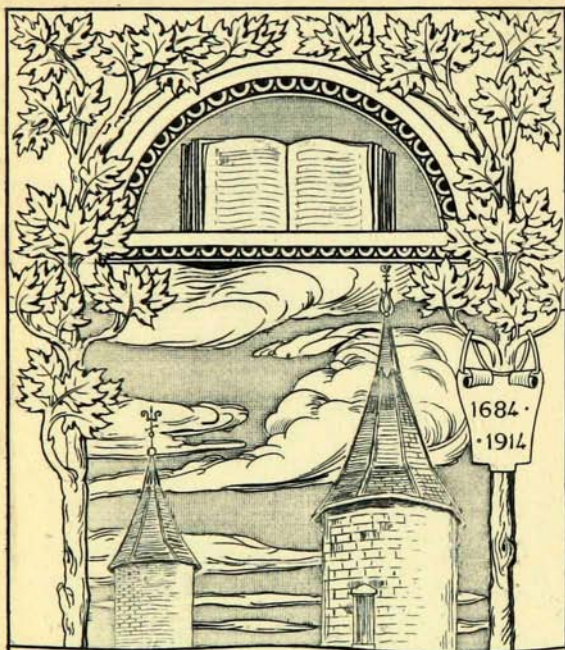




 BIBLIOTHEQUE 
SAINT-SULPICE MONTREAL



JULES S. LESAGE

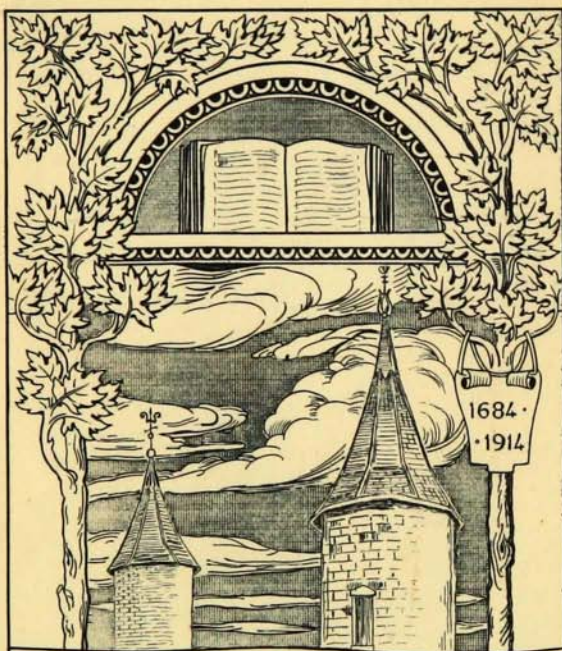
NOTES
BIOGRAPHIQUES
PROPOS
LITTERAIRES



EDITIONS EDOUARD GARAND

1423-25-27 RUE SAINTE-ELISABETH

MONTREAL



BIBLIOTHEQUE
SAINT-SYD PICE MONTRÉAL

NOTES BIOGRAPHIQUES

PROPOS LITTÉRAIRES

72915

Tous droits réservés, 1931.

Copyright, 1931.

JULES S. LESAGE

NOTES
BIOGRAPHIQUES
PROPOS
LITTÉRAIRES



EDITIONS EDOUARD GARAND
1423-25-27 RUE SAINTE-ELISABETH
MONTREAL

[1931]

OUVRAGES DU MEME AUTEUR

Chroniques laurentiennes (1901).

Notes et impressions (1903).

Conférences (1901) { La littérature canadienne.
Le Merveilleux dans la littérature française et canadienne.

Glanures (1904).

Les Esquisses québécoises (1925).

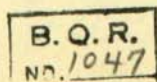
Propos littéraires — Notes biographiques
(1931).

PS

8093.5

44

5



Préface

Une ère nouvelle s'ouvre pour notre littérature canadienne. Aussi avons-nous cru devoir mettre en vedette quelques personnalités dont les oeuvres marquent une date dans notre histoire, et qui ont été pour ainsi dire des porte-drapeau pour la conservation et le rayonnement du verbe français sur nos rives laurentiennes.

De même qu'ils ont activement contribué par la plume à entretenir chez nous cette flamme de l'idéal, noble héritage ancestral, comme un gage d'avenir et d'ultime survivance, ils sont, selon la magnifique expression de Melchior de Vogüé, « des morts qui parlent ».

J. S. L.

Novembre, 1930.
Québec.

NOTES BIOGRAPHIQUES

PH. AUBERT DE GASPE

Le Conteur.

Ph. Aubert de Gaspé peut être, sans contredit, regardé comme le plus ancien et le meilleur de nos conteurs. Son oeuvre à juste titre jouit d'une réputation quasi légendaire, incarnant toute l'âme canadienne.

Dans ses *Mémoires*, qui s'apparentent à ceux du sire de Joinville, dont il évoque, au début, l'ombre tutélaire, il nous raconte, en un style plein d'abandon et de naturel, sa vie et les choses dont il a été témoin et qui ont fait sur lui une forte et vive impression.

Aujourd'hui, surtout, qu'un certain courant d'idées, en nous modernisant, semble nous vouloir entraîner en dehors de la voie tracée par nos ancêtres et nous faire, de ce chef, abandonner nos saines traditions, nous déraciner en quelque sorte, il est urgent de se replonger dans la lecture de ces pages évocatrices du « bon vieux temps », si fertiles en légendes.

En effet, ne serait-ce que pour opérer un rapprochement entre hier et aujourd'hui, il fait bon de se reporter vers cette époque heu-

reuse, où il y avait de fréquentes et cordiales relations sociales, où il y avait réellement union des âmes et des coeurs.

* * *

Dès les premières lignes, peut-on dire, Aubert de Gaspé, nous livre sa nature imaginative et sensitive, en même temps qu'il nous trace un tableau exquis de ses premières impressions d'enfance dans le cadre délicieux et pittoresque du domaine seigneurial.

« Je me promenais seul, sur la brune, de long en large dans la cour du manoir et je trouvais une jouissance infinie à bâtir des châteaux en Espagne. Je donnais des noms fantastiques aux arbres qui couronnent le beau promontoire qui s'élève au sud du domaine. Il suffisait que leur forme m'offrît quelque ressemblance avec des êtres vivants pour me les faire classer dans mon imagination. C'était une galerie complète composée d'hommes, de femmes, d'enfants, d'animaux domestiques, de bêtes féroces et d'oiseaux. Si la nuit était calme et belle, je n'éprouvais aucune inquiétude sur le sort de ceux que j'aimais... mais si au contraire le vent mugissait, si la pluie tombait à torrent, si le tonnerre ébranlait le cap sur ses bases, je me prenais alors d'inquiétude pour mes amis... J'étais heureux le lendemain de les trouver sains et saufs. »

Que d'aveux enfantins ne nous fait-il pas, empreints de cette bonhomie et de cette fi-

nesse d'esprit caractéristique de son talent de conteur! « C'était donc sur la brune, que m'étant sauvé dehors pour éviter une correction maternelle probablement très méritée, je continuai mes maussaderies en faisant des grimaces, à travers les vitres, à mon petit frère resté dans la maison. Après un échange plus ou moins prolongé de ces aménités fraternelles, je réussis à m'aplatir le nez si bien que mon front et mon menton pressant fortement la vitre sur laquelle je poussais... la malheureuse vitre vola en éclats. »

Des scènes drolatiques de ce genre foisonnent dans ses *Mémoires*, où souvent son esprit caustique assaisonné de fin sel gaulois est mis à contribution; ce qui démontre que nos pères n'avaient, en bons Canadiens qu'ils étaient, rien perdu de leur gaieté et de leur esprit primesautier.

« De plus, remarque M. de Gaspé, les Canadiens conservèrent, longtemps après la conquête, un souvenir d'affection pour leurs anciens princes français. Lorsque mon père recevait son journal à la campagne, les vieux habitants lui demandaient des nouvelles du Roi de France, de la Reine et de leurs enfants »... Quoi de plus naturel et de plus touchant que cette longue souvenance perpétuée par notre immortelle devise provinciale.

« Il n'est d'ailleurs pas surprenant que les anciens Canadiens, ajoute le chroniqueur, avant la Révolution de 89, et même après,

conservassent leurs liens d'affection pour la France : leurs relations avec leurs anciens compatriotes n'avaient guère été interrompues depuis la conquête. »

* * *

L'on assiste, entre temps, à maints épisodes désopilants, survenus ici et là, que l'auteur nous narre avec une verve intarissable, qui le ramène à l'âge heureux de la jeunesse.

De Gaspé, aime souvent à rappeler « les jours heureux de son enfance » : « Je me transporte souvent en esprit au Château de « Belle-Vue », dans la paroisse de Saint-Joachim, appartenant au Séminaire de Québec. Et c'est une occasion pour lui de nous décrire en quelques traits tout le pays d'alentour : « Ce château, assis sur un promontoire qui domine une immense vallée rafraîchie par les eaux pures et limpides du fleuve Saint-Laurent et couverte pendant l'été des plus riches moissons, des prairies les plus verdoyantes, offre déjà à la vue un des plus beaux sites du Canada, à part les scènes grandioses qui l'entourent de toutes parts. Au nord-est se déroulent les Laurentides, immense serpent vert dont la tête gigantesque, le Cap Tourmente, couvre, le soir, de ses grandes ombres les belles prairies qui s'étendent depuis sa base jusqu'au promontoire sur lequel est situé le château. »

C'est qu'il sait aussi à ses joies juvéniles associer les beautés de la nature ; il sait à mer-

veille lire dans ce grand livre ouvert devant lui et nous décrire amoureusement les charmes pittoresques et enchanteurs de cette nature laurentienne.

« Nous étions, en effet, transportés dans un monde nouveau, car à part nous et deux oiseaux aquatiques qui traçaient de longs sillons sur la surface de l'onde aussi unie que la plus belle place de Venise, pas un être vivant semblait animer cette solitude. Le temps était si calme que les sapins, les épinettes se miraient, penchés sur cet immense miroir, sans le moindre frémissement. Quelques îlots parsemés ça et là sur cette place diaphane semblaient des bouquets de verdure qu'une dame aurait laissés tomber sur son miroir en faisant sa toilette. »

* * *

Les *Mémoires* de de Gaspé n'eussent pas été complets, ni véridiques, s'il n'eût, en même temps, fait appel à la légende qui ouvrirait alors à la littérature canadienne un domaine inexploré et plein de fantastiques reminiscences. Aussi, celle qui tombe des lèvres du P. Laurent Caron est-elle un modèle du genre.

Que de noms, qui eurent leurs jours de gloire, repassent sous sa plume : les Charles de Lanaudière, les Baby, les Louis-Joseph Papineau, les docteur Joseph Pinchaud, les juge Vallières, les Louis Plamondon, les Louis

Mopins, les Justin McCarthy et tant d'autres qui jouèrent, à des titres divers, un rôle politique ou social.

L'on rencontre aussi sous sa plume les noms de certaines femmes d'esprit qui tenaient *salon*, lesquelles, satisfaites de leur rôle et de leur influence dans ces milieux intimes, laissaient à leurs maris le droit de voter ou de briguer les suffrages populaires.

Que d'incidents politiques ou sociaux il nous raconte avec aisance et humour, qui démontrent que les nôtres ne le cédaient en rien aux autres, en esprit d'à propos et en courage moral. Il cite comme exemple ce mot de M. Bédard, rédacteur du *Canadien*: « Je ne sortirai d'ici que lorsqu'un corps de jurés aura bien et dûment déclaré mon innocence. »

A ce propos, d'autres grands noms, victimes de la tyrannie officielle, comme ceux des Panet, Bédard, Taschereau, Borgia, Blanchette, LaForce, sont mentionnés au cours de ces *Mémoires véridiques*.

Puis l'auteur cite ce passage d'Ossian, plein d'une nostalgique souvenance: « En effet, pourquoi ces nuages sombres attristent-ils mon âme? Les enfants de la génération future passeront bien vite et une nouvelle surgira. Les hommes sont comme les vagues de l'océan, comme les feuilles innombrables des bosquets de mon domaine; les tempêtes de vent d'automne dépouillent mes vergers, mais

d'autres feuilles aussi vertes couronneront leurs sommets! »

Et pour ne pas nous laisser sur cette impression un peu triste, alors, en un style savoureux, de Gaspé nous raconte une chasse sur *la batture aux loups-marins*; ou encore *l'histoire de Châtigny*, épisode fécond en exploits de nos « hommes forts » du temps jadis, qui n'ont pas, paraît-il, dégénéré.

« Je cherchais, nous avoue-t-il en parlant du Père de Chouinard en qui il retrouvait l'âme poétique d'un Châteaubriand ou d'un Lamartine, le calme des forêts, pendant les quatorze années que je passai à la campagne; je ne rencontrais là que des amis, et si leur silence religieux apaisait mon âme agitée de sombres pensées, le mugissement de la tempête n'ajoutait rien à mes angoisses. »

A dire vrai, de tels aveux ne sont-ils pas d'un poète? On en trouve mainte preuve au cours de cet ouvrage, ce qui en rehausse l'inspiration.

Cependant, il ajoute ingénument avoir goûté sur le tard les beautés Shakespearienes:

« J'ai l'oreille naturellement peu sensible même à l'harmonie de la belle poésie française, je ne goûte que les grandes et profondes pensées et la rime me fatigue. Plaignez-moi, charmants poètes canadiens. »

Ce qui ne l'empêche pas de constater: « que l'on prisait la société des Canadiens-français.

En effet, ils n'avaient rien perdu de cette franche et un peu turbulente gaieté de leurs ancêtres. »

Maintenant à propos de *Seigneurs et Censitaires*, il croit devoir donner une courte esquisse des rapports matériels des seigneurs et des censitaires d'autrefois dans le district de Québec. C'était une fraternité bien touchante à cette époque. . . Des gens envieux, jaloux, ont soufflé la zizanie afin de rompre des liens d'affection, fondés le plus souvent sur la gratitude, qui attachaient les censitaires à leurs seigneurs.

Le témoignage vaut la peine, en face de certaines « déclamations virulentes », d'être retenu. Le régime féodal n'eut jamais d'ailleurs au Canada d'application « autocratique ».

L'auteur termine par ces mots significatifs : « En proie à ces dégoûts un sursaut de patriotisme me soutenait pourtant : celui de consigner des actions, des anecdotes, des scènes, que mes soixante-dix-neuf ans me mettaient en mesure de transmettre à une nouvelle génération. »

LES ANCIENS CANADIENS

Au reste, cet esprit du terroir, nous le trouvons tout d'abord dans les *Anciens Canadiens*, ce roman de mœurs si locales et si caractéristiques de la race qui demeure et veut rester toujours digne d'elle-même et fidèle à son glorieux passé.

« Cet ouvrage, nous dit de Gaspé, sera tout Canadien par le style. » Et il cite en guise de préface cette belle épigraphe inédite, d'une patriotique invocation :

Perché comme un aiglon sur le haut promontoire,
Baignant ses pieds de roc dans le fleuve géant,
Québec voit ondoyer, symbole de la gloire,
L'éclatante splendeur de son vieux drapeau blanc !

* * *

Nous n'entreprendrons pas l'analyse de ce fameux roman canadien qui se trouve dans tous les rayons de nos bibliothèques et compose avec les légendaires *Mémoires*, pour certains d'entre nous, tout ce qu'ils accordent à notre littérature, pourtant si méritoire, si vibrante et d'espects si variés.

On ne saurait, cependant, avant de clore cet article déjà long, résister au désir de noter

de-ci de-là quelques passages significatifs du talent de l'auteur.

Voici tout d'abord une jolie impression : « Nous sommes à la fin d'avril ; le ruisseau est débordé et les enfants s'amuse à détacher de ses bords de petits glaçons qui, diminuant toujours de volume, finissent, après avoir franchi tous les obstacles, par disparaître à leurs yeux et à aller se perdre dans l'immense fleuve Saint-Laurent. Un poète qui fait son profit de tout, contemple cette scène d'un air rêveur, et suivant la descente des petits glaçons, leurs temps d'arrêt, leurs ricochets, les a comparés aux hommes ambitieux arrivant après une vie agitée au terme de leur carrière, aussi légers d'argent que de réparations et finissant par s'engloutir dans le gouffre de l'éternité. »

C'est toute une thèse philosophique.

* * *

L'on trouvera aussi, émaillant le récit patriotique, quelques scènes de mœurs typiques, comme cette soirée chez les *Sorciers* où le diable en fit voir de belles à son défunt père. Si enfantines et naïves que paraissent ces superstitions à notre esprit moderne imbu de science et de psychologie, elles n'ont pas moins un charme prenant sur les lèvres de ce vieillard septuagénaire, relatant ses souvenirs d'enfance, comme celui encore de la *Corriveau*, cette femme sorcière qui fit passer longtemps les gens de « par chez-nous. »

* * *

Des scènes comme celle de la *Débâcle* donnent lieu à des développements dramatiques et à des traits de courage marqués.

Parfois sous sa plume apparaissent de pittoresques descriptions: « De quelque côté qu'un spectateur assis sur la cime du cap portât ses regards, il n'avait qu'à se louer d'avoir choisi ce poste élevé pour peu qu'il aimât les belles scènes qu'offre la nature sur les bords du Saint-Laurent. S'il baissait la vue, le petit village, d'une éclatante blancheur, semblait surgir tout à coup des vertes prairies qui s'étendaient jusqu'aux rives du fleuve. S'il l'élevait au contraire, un panorama grandiose se déroulait à ses yeux étonnés: c'était le roi des fleuves déjà large de sept lieues à cet endroit, et ne rencontrant d'obstacle que les Laurentides dont il baigne les pieds et que l'oeil embrasse avec tous les villages jusqu'à la Malbaie. »

Si le style ici manque d'élévation poétique, de Gaspé savait vanter les merveilleuses beautés de son pays qu'il eût appelé volontiers le plus beau pays du monde.

Après nous avoir convié à une fête au « foyer domestique », où l'on entonne comme c'était l'usage force chansons, il s'écrie: « Heureux temps où la gaieté folle suppléait le plus souvent à l'esprit qui ne faisait pourtant pas défaut à la race française. Heureux

temps, où l'accueil gracieux des maîtres suppléait au luxe des meubles du ménage, aux ornements dispendieux des tables chez les Canadiens ruinés par la conquête. Les maisons semblaient s'élargir pour les devoirs de l'hospitalité, comme le coeur de ceux qui les habitent. »

Ces moeurs hospitalières des anciens Canadiens ne sont-elles pas corroborées par le voyageur suédois Kabil, lequel, aux premiers temps de la Colonie, les appelait « peuple de gentilshommes ».

D'ailleurs et pour nous résumer, toute l'oeuvre de Ph. Aubert de Gaspé, à ce point de vue, comme à bien d'autres, caractérise la race; elle est donc éminemment *unanimiste*, pour me servir d'une expression chère à Jules Romains, en ce qu'elle révèle une conscience nationale qui à la fois la dépasse et l'immortalise pour des générations à venir.

OCTAVE CREMAZIE

D'après sa correspondance.

L'on connaît pour les avoir lues et relues les oeuvres poétiques d'Octave Crémazie, dont plusieurs sont dans toutes les mémoires. Sa correspondance, avouons-le, nous est beaucoup moins familière, et pourtant c'est dans ses *Lettres* qu'il se livre tout entier. « Nature sympathique et ouverte, écrit son biographe, M. l'abbé H.-R. Casgrain, modeste comme le vrai talent, n'ayant jamais rêvé, pour son malheur, que lecture et poésie, toujours disposé à accueillir les nouveaux venus dans l'arène. Que de pas hésitants il a raffermiss. Que d'écrivains de mérite il a révélés à eux-mêmes. Personne n'a eu une plus large part au réveil littéraire de 1860.

« Au physique, rien n'était moins poétique que Crémazie : courtaud, large des épaules, la tête forte et chauve, la face ronde et animée, un collier de barbe qui lui courait d'une oreille à l'autre, des yeux petits, enfoncés et myopes, portant lunettes sur un nez court et droit, il faisait l'effet, au premier abord, d'un de ces bons bourgeois positifs et rangés dont il se moquait à coeur joie ; « braves gens », disait-il,

« qui naissent marguilliers et meurent échevins. »

Voici maintenant comment il épanche son coeur en toute franchise et sincérité :

« J'ai reçu, écrit-il en 1866, le numéro du *Foyer Canadien* qui contient votre article magistral sur le mouvement littéraire au Canada. Dans cette étude vous avez bien voulu vous souvenir de moi en termes beaucoup trop élogieux pour mon faible mérite; c'est donc plutôt à votre amicale bienveillance, qu'à ma valeur d'écrivain, que je dois cette appréciation louangeuse de mon petit bagage poétique. Dans le ciel sombre que me font les tristesses et les amertumes de l'exil, votre voix sympathique a fait briller un éclair splendide dont les rayons ont porté dans mon âme, avec les souvenirs de la chère patrie absente, une consolation pour le présent, une espérance pour l'avenir.

« Pour ces fleurs que vous avez semées sur mon existence maintenant si aride, soyez mille fois remercié du plus profond de mon coeur. »

Puis le poète exilé en vient à notre avenir littéraire :

« Comme toutes les natures d'élite, vous avez une foi ardente dans l'avenir des lettres canadiennes. Dans les oeuvres que vous appréciez, vous saluez l'aurore d'une littérature nationale. Puisse votre espoir se réaliser bientôt!

« Dans ce milieu presque toujours indifférent, quelquefois même hostile où se trouvent placés en Canada ceux qui ont le courage de se livrer aux travaux de l'intelligence, je crains bien que cette époque glorieuse que vous appelez de tous vos vœux ne soit encore bien éloignée. »

Aussi, de quelles strophes dithyrambiques n'eut-il pas salué l'institution des prix de littérature en ce XXe siècle devenu, on peut dire, l'« âge d'or » des auteurs canadiens, louable encouragement que d'aucuns auraient tort de confondre avec *l'auri sacra fames* des anciens.

Sur cette situation désavantageuse faite autrefois à nos écrivains, Crémazie conclut mélancoliquement: « Permettez-moi de me citer comme exemple.

« Si je n'avais pas reçu, en naissant, sinon le talent, du moins le goût de la poésie, je n'aurais pas eu la tête farcie de rêveries qui me faisaient prendre le commerce comme un moyen de vivre, jamais comme un but sérieux de la vie, je me serais brisé tout entier aux affaires, et j'aurais, aujourd'hui, l'avenir assuré. Au lieu de cela, qu'est-il arrivé? J'ai été un mauvais marchand et un médiocre poète. »

Il ajoute, parlant ici d'expérience: « Pour devenir un grand artiste, il faut donner son intelligence et tout son temps à des études sérieuses, difficiles et suivies. Tous les grands noms de la littérature actuelle sont ceux de

piocheurs, et ils ont trouvé dans leur labeur incessant, la fortune en même temps que la gloire.»

A son correspondant ainsi qu'à d'autres de ses amis qui le pressent d'écrire et de publier ses poésies encore inédites, il réplique avec trop de pessimisme qui nous livre du moins sa manière de travailler: « J'ai bien deux mille vers qui traînent dans les coins de mon cerveau. A quoi bon les faire sortir? Je suis mort à l'existence littéraire... Dire que je ne sais plus de poésie serait mentir. Mon imagination travaille toujours un peu. J'ébauche, mais je ne termine rien. Je ne chante que pour moi. Dans la solitude qui s'est faite autour de moi, la poésie est plus qu'une distraction, c'est un refuge. »

« Quand le trappeur, ajoute-t-il dans une comparaison vraiment poétique, parcourt les forêts du Nouveau Monde, pour charmer la longueur de la route solitaire, il chante les refrains naïfs de son enfance sans s'inquiéter si l'oiseau dans le feuillage ou le castor au bord de la rivière prête l'oreille à ses accents. Il chante pour ranimer son courage et non pour faire admirer sa voix. Ainsi de moi. »

Apprenant par les journaux canadiens la mort de l'historien Garneau, pour lequel il avait beaucoup d'estime et d'admiration, il écrit cette phrase élogieuse digne d'être inscrite en épitaphe sur le tombeau du grand écrivain: « C'est une perte irréparable. C'é-

tait un grand talent et, ce qui vaut mieux, un beau caractère!» Puis il termine par ces mots qui sont un témoignage de gratitude: « Si ma tête me le permet, je veux payer mon tribut à cette belle et grande figure.»

Dans une lettre subséquente, en date du 10 août 1866, il s'exprime avec plus de force convaincante où perce une touchante émotion: « Il est mort notre cher et grand historien. Il n'a connu ni les splendeurs de la richesse, ni les enivrements du pouvoir. Il a vécu humble, presque pauvre, loin des plaisirs du monde, cachant avec soin les rayonnements de sa haute intelligence pour les concentrer sur cette oeuvre qui dévora sa vie en lui donnant l'immortalité. Garneau a été le flambeau qui a porté la lumière sur notre courte mais héroïque histoire, et c'est en se consumant lui-même qu'il a éclairé ses compatriotes.»

Et faisant allusion, ici, à lui-même: « Qui, poursuit-il, pourra jamais dire de combien de déceptions, de combien de douleurs, se compose *une gloire*?

Dans une de ses lettres, Crémazie s'élève contre ceux qu'il appelle « épiciers »: « J'appelle *épicier* tout homme qui n'a d'autre savoir que celui qui est nécessaire pour gagner sa vie, car pour lui la science est un outil, rien de plus. . . Comme le vendeur de mélasse ou de canelle, ils ne savent, ils ne veulent savoir que ce qui peut rendre leur métier profitable. Dans ces natures pétrifiées par la routine, la

pensée n'a pas d'horizons. Pour elles, la littérature française n'existe pas après le dix-huitième siècle... Si ces gens-là ne prennent pas la peine de lire des chefs-d'oeuvre de l'esprit humain, comment pourrions-nous espérer qu'ils s'intéressent aux premiers écrits de notre littérature au berceau?

« Le patriotisme devrait peut-être, à défaut du goût des lettres, les porter à encourager tout ce qui tend à conserver la langue de nos pères. »

Aussi de quels accents de vive reconnaissance n'eût-il pas salué l'organisation de la *Semaine du Livre*, à Québec et Montréal, comme une Exposition des oeuvres de nos auteurs canadiens, sous les auspices de la Société des Arts, Sciences et Lettres, qui, toutes deux, ont remporté un grand succès. — Décidément, la faveur du public se porte vers les oeuvres qui « fleurissent » bon le « terroir » laurentien.

Maintenant, les retours sur lui-même sont fréquents dans cette correspondance : « Oui, vous m'avez parfaitement compris quand vous me dites que je n'avais nulle ambition, si ce n'est de causer poésie avec quelques amis et de leur lire, de temps en temps, quelques poèmes fraîchement éclos. Rêver en écoutant chanter dans mon âme l'oiseau bleu de la poésie, essayer quelquefois de traduire en vers les accords qui berçaient mes rêveries, tel eut été le bonheur pour moi. Les hasards de la

vie ne m'ont pas permis de réaliser ces désirs de mon coeur. »

Mais notre poète a renoncé lui-même à publier ses vers. Dans de ses lettres, il s'informe pourquoi Fréchette, Fiset, Lemay, Alfred Garneau n'écrivent pas?... C'est dire que la littérature canadienne lui tient toujours au coeur et que, du fond de son exil, toujours il espère et souhaite une éclosion d'oeuvres nouvelles, présage d'un brillant avenir.

Ce qui l'engage à souhaiter, à tort ou à raison, que nous parlions huron ou iroquois... Cette langue mâle et nerveuse, née dans les forêts de l'Amérique, aurait cette poésie du cru qui fait les délices de l'étranger.

Nos écrivains auraient, paraît-il, chance de se faire lire; et, pourtant, *Maria Chapdelaine*, de Louis Hémon, fut bien écrit en langue française: quelle vogue, quel succès de librairie il a connu, ce roman du « terroir »; il a révélé tout de même « l'âme canadienne-française » au vieux monde.

Au sujet d'une critique de M. Thibault, notre barde national fait une sorte de profession de foi qui nous éclaire sur ses goûts et préférences, qui indique sa hauteur de vue et sa largeur d'esprit: « Les dieux littéraires de M. Thibault ne sont pas les miens; cramponné à la littérature classique, il rejette loin de lui cette malheureuse école romantique; c'est à peine s'il daigne reconnaître qu'elle a produit quelques oeuvres remarquables. Pour

moi, tout en admirant les immortels chefs-d'oeuvre du XVII^e siècle, j'aime de toutes mes forces cette école romantique qui a fait éprouver à mon âme les puissances les plus douces et les plus pures qu'elle ait jamais senties. »

Après une assez longue dissertation sur ce qui, pour lui, divise les deux formes littéraires, il conclut :

« Des dieux que nous servons telle est la différence. »

Nous avons là, soit dit en passant, une preuve irrécusable du profond retentissement qu'eut chez nos écrivains d'alors la fameuse *querelle* des classiques et des romantiques et même de la scission qu'elle opéra entre les deux camps.

D'ailleurs, pour mieux marquer cette évolution sensible, il fait à son aimable contradicteur cette juste observation : « Mais ce que je sais, c'est que la matière ne s'anéantit pas, qu'elle se transforme au contraire, et que nous sommes tous, êtres et choses, imprégnés de la poussière humaine tout aussi bien que de la poussière terrestre. »

Comme on a pu le constater par ces courts extraits de sa *Correspondance* déjà volumineuse, Crémazie ne s'est jamais désintéressé des gens et des choses de son pays dont il suivait avec une véritable sollicitude le développement intellectuel, marqué par le progrès de

sa jeune littérature pleine de promesses d'avenir.

Maintenant, si nous revenons à son oeuvre poétique, c'est, sauf quelques pièces comme *La Fiancée du marin* ou *La promenade des trois morts*, un continuel chant de guerre, qui claironne aux échos laurentiens les héroïques exploits de nos pères : ce sont « nos chansons de geste ».

A lire ces strophes enflammées, au rythme entraînant, du *Drapeau de Carillon*, un souffle d'épopée passe sur nos âmes enthousiasmées en revoyant : « Tout ce monde de gloire où vivaient nos aïeux ! » C'est tout un peuple en marche vers ses providentielles destinées.

Notre jeune école littéraire, à s'en inspirer, nous semble-t-il, gagnerait en patriotisme ce qu'elle perd à vouloir imiter les vers-libristes et certains poètes *décadents* d'outremer, plus soucieux d'excentricité et d'une vogue passagère, que de la création d'oeuvres d'une beauté impérissable.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE

Le Chroniqueur.

Une des figures les plus notoires et les plus sympathiques de notre littérature canadienne vers 1867, fut celle de Faucher de Saint-Maurice. De bonne heure au cours de ses études au Séminaire de Québec, il manifestait des aptitudes littéraires qui le faisaient remarquer parmi ses confrères et plus tard lui assurèrent de légitimes succès.

Tout d'abord, souffrez que nous en traçons un portrait bien imparfait. Au physique, d'une taille au-dessus de la moyenne, le port de la tête altier, les cheveux abondants, les yeux noirs, d'un regard doux et profond, le teint mat et légèrement coloré aux pommettes, en somme des traits expressifs, qui sous l'empire d'une forte émotion s'animaient, s'illuminaient pour ainsi dire.

Portant moustache et l'impériale, tout dans sa démarche et son allure, le verbe haut, le geste bref, dénotait le militaire de carrière, comme aussi ses manières affables et dégagées étaient celles de l'homme de bonne société, rappelant l'officier de marine français, dont

il connaissait d'ailleurs tous les rouages et conservait entre temps des relations amicales avec plusieurs des amiraux et officiers rencontrés au cours de ses pérégrinations, auxquels il fit à chaque visite d'une frégate française dans notre port les honneurs du vieux Québec.

En société, c'était le compagnon le plus jovial et le plus boute-en-train qui fût. Il était l'âme des joyeuses réunions et ses lointaines randonnées lui donnaient ample matière à intéresser ceux qui se groupaient autour de lui avides de récits fantastiques et de réparties spirituelles dont il savait émailler sa conversation.

Cependant, et nous le tenons d'un de ses amis intimes, dernier survivant de cette brillante pléiade, M. N. LeVasseur, il était très particulier, très chatouilleux sur le point d'honneur et du drapeau et souvent, sous le plus futile prétexte, provoquait en duel son légitime contradicteur. Heureusement cela finissait par le terrain du Club, en acceptant de part et d'autre un verre de vin en guise de réparation. Bref, Faucher était ce qu'on pourrait appeler un esprit original et au demeurant le meilleur homme du monde.

Encore tout frais émoulu du collège, à vingt ans, toujours hanté par l'esprit des voyages, il partit pour faire la campagne du Mexique, défendre Maximilien. Aussi après avoir obtenu sa commission de capitaine dans un

régiment français de la Légion Etrangère, il prit part à tous les engagements dont il nous raconte d'une plume alerte et prime-sautière les péripéties.

Nous ne pouvons qu'en esquisser les étapes principales et les rencontres décisives.

Néanmoins, cette campagne du Mexique donna à Faucher de Saint-Maurice l'occasion d'observer et d'étudier de près les gens et les choses du pays où il guerroyait un peu en cadet de Gascogne et d'exercer sa verve intarissable.

Son récit est émaillé de jolies descriptions, de citations poétiques, qui témoignent de sa haute culture littéraire, celle d'ailleurs de presque tous les hommes de lettres de cette époque, car dès longtemps avait retenti à leurs oreilles, sur les bords laurentiens, cet axiome : « Que rien d'humain ne vous soit étranger. »

C'est une vision à la fois splendide et tragique de ce pays de soleil, de plaines sablonneuses, valonnées, coupées de collines, de ravins profonds, où s'élèvent de-ci de-là des bourgs, des cités prospères où fleurit la civilisation espagnole, avec ses monuments, ses mœurs et ses coutumes, dont il note sur son carnet de route les beautés comme aussi les laideurs, et les tares ancestrales qui ont exercé sur lui et d'autres voyageurs une attirance fascinatrice.

Je cueille en passant cette impression

nocturne qui est tout un tableau nettement et largement brossé : « Je ne fus pas long, dit-il, à rejoindre mon poste. Dans la nuit du 31 décembre, je galopais sur la route d'Amazonie, non sans m'être retourné sur la croupe rebondie de mon mustang mexicain, pour regarder une fois encore Puébla qui s'endormait sous les rayons satinés d'un beau clair de lune et crier au revoir à cette joyeuse ville aux cloches argentines et aux mystérieuses sérénades, que la main de l'homme a disposée sur les plus hauts plateaux avec le même soin et la même coquetterie qu'un mari place un joli bouquet de violettes et de fleurs des champs sur le corsage de sa femme aimée. » Avouez que c'est la preuve d'un cœur aimant et sincère, un touchant souvenir de la beauté.

Engagé dans les rangs de la Légion Etrangère, Faucher nous donne une idée de cette guerre de *guérillas* que leur font les rebelles. « Nuit et jour c'étaient des marches et contre-marches, par la pluie et le vent, par le soleil, des alertes, des combats disproportionnés et des victoires impossibles et des chasses échevelées, livrés à un ennemi qui fait la guerre comme le jaguar de ces forêts en se glissant derrière un quartier de rocher, attendant à l'affût le moment de bondir sur sa victime. »

Il nous trace un portrait saisissant de ses compagnons d'armes notamment du soldat : « c'est le type qui a relevé de faction le gro-

gnard de la vieille garde, celui dont la moustache s'est grisée sous tous les soleils de la terre, lorsqu'il inscrivait sur la hampe hachée de son drapeau les noms glorieux d'Algérie, de Crimée, d'Italie, de Cochinchine et du Mexique! »

Du soldat mexicain, il ne nous dit pas grand'chose de bon, et quant aux généraux ce sont la plupart du temps des transfuges sur lesquels on ne peut jamais compter. Ce qui d'ailleurs ne l'empêche pas de nous décrire dans les détails le costume élaboré du Mexicain lui-même. « A tout seigneur tout honneur, le Mexicain, avec sa culotte de cuir, sa veste brodée, ses brodequins aux nombreux dessins, ses longues guêtres en peau d'ours, au côté sa machette, sorte d'épée droite sur laquelle est incrustée la célèbre devise devenue une dérision au Mexique : « Ne me tire pas sans raison, ne rengaine pas sans honneur. »

Quant aux femmes mexicaines, en galant homme, il a surtout remarqué la merveilleuse habileté avec laquelle ces dames savent se servir de leur éventail pour traduire tous les sentiments et si bien dissimuler leurs idées précoces. « En effet, il faut voir, nous dit-il, le rôle important que joue l'éventail dans la vie de ces nonchalantes sylphides pour échanger de ces conversations mystérieuses où les lèvres ne s'entrouvent point. »

Relevons aussi cette remarque, laquelle ne manque pas de sens psychologique, c'est de

la géographie humaine: « Comme tous ces bourniers marécageux qui enfouissent sous le noir poli de leur vase infecte des gouffres sans fond, le Mexicain sous sa démarche endormie cache des passions et des vices terribles se développant chez lui avec la rapidité de la végétation de la zone sous laquelle il vit. »

Maintenant, au cours de cette campagne mexicaine, Faucher de Saint-Maurice fut décoré pour bravoure. Voici comment il nous raconte cette scène mémorable qui demeura un des plus beaux souvenirs de sa vie: « Mon nom figurait parmi ceux des nouveaux chevaliers de l'ordre de la Guadeloupe.

« Nos brevets nous furent remis en présence du troisième zouave rangé en bataille, sur la grande place où l'Empereur Maximilien lui-même me serra la main avec bonté, me demandant des nouvelles de mes blessures et me disant quelques mots d'encouragement qui me remplirent d'enthousiasme. Pour moi, ce jour-là, je n'aurais pas échangé mon épée d'officier subalterne contre un siège de sénateur. »

Notre héros était à peine remis de ses blessures qu'il sollicitait un congé et prenait passage à bord d'un paquebot français en partance pour l'Amérique. Il arrivait à Québec le 28 juillet 1865, où l'attendaient ses parents aimés qui pleurèrent de joie en le voyant revenir, couronné de lauriers.

Il termine le récit de sa campagne par ces

quelques lignes significatives: « Je me suis amusé à réunir sous un même toit ces souvenirs épars de ma vie de voyage, de garnison et de combats. Aujourd'hui je les livre non sans quelque crainte à la curiosité des personnes bienveillantes, comme à celles qui cherchent à tout critiquer. »

Mais rentré dans la vie civile, à la gloire militaire s'ajoute la renommée littéraire, et Faucher devient chroniqueur attitré de maints journaux de l'époque.

Voici ce que nous lisons dans un vieux numéro du *Canadien*, reproduisant un article tiré du *Monde Illustré*, novembre 1871, auquel collaboraient alors bon nombre de nos littérateurs de marque: « Nous ne pouvons, soulignait le journaliste, en critique averti, nous priver du plaisir de mettre sous les yeux du lecteur une partie de cette jolie chronique pleine de verve et d'entrain ».

C'est intitulé: *A l'hôpital*. Ce sont des heures de souffrances et d'ennui qu'il nous raconte dans son meilleur style: « Où suis-je? A l'hôpital, m'est-il répondu. Je regarde à ma montre, il est une heure. Et, pourtant, il y a à peine soixante minutes que j'étais à la pension Gagné, entouré des soins de sa charmante famille. Je me sentais souffrant, mon ami le docteur Prévost était venu me voir: « Vous êtes sérieusement atteint, mais il n'y a rien de dangereux si vous vous faites opérer. » Docteur, je crains le chloroforme, j'ai vu

mourir de ses suites à l'ambulance. — Pas d'enfantillages, je réponds de vous. »

Puis le colloque continue sur ce ton moitié badin, moitié sérieux, et il raconte les péripéties de l'opération, où son esprit primesautier se donne libre cours, car il a tout noté jusqu'aux mouches de l'hôpital, qui sont, dit-il, plus mouches que les autres. « Tout de même, conclut-il, c'est là que je voudrais mourir, y voir mon cadavre devenir le tabernacle brisé de mon âme qui pendant le séjour terrestre, s'est efforcée de croire, d'aimer et d'espérer. »

Mais nous devons surtout à sa plume alerte et toujours active plusieurs ouvrages. Entre autres : *A Babord et à Tribord*, *A la Brunante*, *A la Veillée*, *Causeries et Conférences*.

Qu'on nous permette, pour caractériser la manière de l'écrivain, d'en détacher quelques pages, de glaner de-ci de-là dans cette oeuvre régionaliste des impressions pleines de saveur et de couleur locale qui rappellent certaines descriptions d'un Châteaubriand ou d'un Loti, épris de visions enchanteresses : « Le soleil, écrit-il dans *A Babord et à Tribord*, était à son couchant. Je n'oublierai jamais le spectacle qui nous ravit ce soir-là. La tour du phare détachait sa face blanche sur les teintes pourpres de l'occident, au loin la mer dormait et son immense respiration venait mourir au pied des rochers mousseux que frangeaient de légers flocons d'écume. Debout dans la porte cintrée du phare, Ferdinand Fafard (le

gardien), tête nue, lisait une lettre que nous lui apportions de son fils. »

Et cette autre impression, qu'on croirait tirée de *Paul et Virginie* de Bernadin de St-Pierre: « Nos rameurs glissaient gaiement sur le flot qui s'ouvrait pour nous laisser passer. Au loin on entendait le ronflement d'une baleine qui venait respirer à la surface; sur nos têtes une aurore boréale s'amusait à couler ses tuyaux d'orgue pour les refondre ensuite; et de la terre, le grand Cyclope nous regardait aller et disparaître. »

Assistons avec lui à l'appel de la prière, scène typique qui se déroule à la mission de Bersimis: « La cloche venait de tinter, chacun se hâtait pour arriver plus vite à la petite chapelle construite en bois et peinte en bleu à l'intérieur. Les hommes entraient de ce pas furtif et léger qui caractérise les races qui s'en vont et ils allaient s'agenouiller du côté qui leur était réservé, pendant que dans leur compartiment, les femmes, la tête enveloppée dans un large foulard rouge, s'accroupissaient sur leurs talons et ressemblaient à ces créoles que peignait Regnault, tué à Buzinval en 1870. »

Au cours de cette croisière, il nous fait le récit mouvementé et dramatique des nombreux naufrages qui eurent lieu dans le bas du fleuve, notamment de celui désormais historique de la flotte de l'Amiral Walker à l'Ile aux Oeufs, en 1629, véritable Armada destinée à envahir et à anéantir la colonie de la

Nouvelle-France, mais dont elle fut préservée, —suivant la croyance populaire,—par la miraculeuse intervention de la Vierge, appelée N. D. des Victoires, spécialement et pieusement invoquée dans cette circonstance. « Terrible hécatombe, nous décrit-il, où des régiments entiers trouvèrent la mort sur les récifs et peuplèrent de leurs cadavres la grève rocailleuse, et dont les fantômes, au dire de la légende, errèrent encore le long de la côte inhospitalière et mêlent leurs voix plaintives aux rafales du vent dans les tempêtes équinoxales, lugubres échos qui servent d'avertissement aux vaisseaux qui cinglent dans ces parages brumeux. »

De tout temps, Faucher de Saint-Maurice fut un fervent régionaliste, c'est-à-dire épris des choses « fleurant bon » le terroir laurentien. *A la brunante*, une des plus jolies expressions de notre vocabulaire franco-canadien, est un recueil d'histoires, de contes fantastiques, de légendes populaires. Nous y lisons, en guise de préface, ces lignes significatives : « J'ai fait le projet d'écrire sous la dictée du peuple ces mille riens si poétiques qui, lorsque tombe *la brunante* et s'allonge la veillée, accourent à tire d'ailes hanter les coins du feu, en notre cher pays : spectres, fantômes, sorcières, feux-follets, lutins, jongleurs, loup-garous, marionnettes et chasse-galerie. »

Du chapitre intitulé : *Le baiser de la Morte* je lis cette scène typique et très couleur locale : « Tout-à-coup, ses bras s'allongèrent

fiévreusement, un trille navrant sortit des flancs du sapin harmonieux, et, attaquant une symphonie en mineur, il se prit à faire jaillir, papillonner hors de son violon des cris d'amour, des larmes d'angoisse, des sanglots de désespoir qui me suffoquèrent. Pendant qu'au dehors on entendait craqueter la neige sous les pieds des chevaux qui menaient gaiement l'habitant de la concession réveillonner chez son ami du bord de l'eau. De temps en temps un clou du toit, saisi par le froid, sautait en produisant une forte détonation. »

Et maintenant voici une scène d'amour qu'on croirait empruntée aux contes de Perreault ou à quelques-unes de nos légendes, tant elle a de charme symbolique et de naïve candeur : « Pendant que la belle Ursule Trépanier chantait :

Dans les prisons de Nantes...
Il y a t'un prisonnier!...

« J'étais là, dit Edouard, qui écoutait, assis sur la clôture, les larmes aux yeux, la naïve ballade, car il m'avait fallu prendre une terrible décision et au matin quitter le village, puisque je ne devais pas épouser Ursule. »

Et cette scène rustique toute virgilienne : *Au temps de la fenaïson* : « J'étais en train d'affiler ma faux et tout en repassant ma pierre sur la lame bleuâtre, j'écoutais la curieuse harmonie qui sortait du frottement de la pierre contre l'acier, lorsque je vis venir, par le

sentier qui courait le long de la clôture, alerte et charmante, la fourche de frêne sur l'épaule, une jeune fille chaussée de souliers sauvages, la jupe en droguet serrée à la taille, un fichu noué autour de la tête. »

Voici une description d'intérieur : « Tout était comme au jour de mon abandon, le lit en palissandre revêtu de sa courte-pointe de laine grise rayée de larges barres blanches, l'image de la Vierge clouée au chevet au-dessus du petit bénitier en faïence blanche où nageait encore le rameau d'eau bénite. Elles étaient encore là les vieilles chaises en paille du haut desquelles nous avions éparpillé si souvent nos douces causeries, le soir au coin du feu, tout auprès du grand coffre peint en rouge où elle mettait en literie ses bas de laine et ses quelques livres de dévotion. »

Ces « tranches de nature », dans l'oeuvre de Faucher de Saint-Maurice, elles abondent et forment une véritable galerie de tableaux de scènes vécues, peintes avec une rare intensité de vision et d'un symbolisme poétique que ne renieraient pas des maîtres de l'heure comme Pierre Benoist, André Gide ou Marcel Proust, dont les figures déjà se dessinent au palmarès académique.

Jugez-en vous-mêmes : « L'été des sauvages arrivait, et, ce matin-là, le temps s'était révélé superbe pour la charrue et pour les boeufs. Leurs grands museaux humaient avec délices les chauds effluves qui sortaient du

sol. De-ci de-là, la mouette et la mésange jetaient leurs cris plaintifs dans les feuilles qui, avant de mourir, se drapaient frileusement sous leurs couleurs vives et pleines de jeux de lumière. On aurait dit qu'un souffle de printemps passait sur la prairie, l'essieu bruissait sous l'herbe jaunie, le vent était tiède, le soleil chaud, et pourtant toute cette nature allait mourir et, avant un mois, disparaître sous un épais linceul blanc. »

Puis au cours d'un de ces récits émouvants où il excelle et nous rappelle « les neiges d'antan », il s'écrit avec un accent nostalgique : « Oh ! mes chers souvenirs de jeunesse, qui me rendra vos saintes naïvetés et vos heures de joies, si profondes qu'à lors elles nous semblaient éternelles. »

Cette note mélancolique, on la retrouve souvent dans ses écrits. Il semble lui aussi qu'il ait beaucoup souffert en son âme d'artiste, et que le spectacle des choses vécues lui avait laissé je ne sais quelle nostalgie d'un grand rêve jamais réalisé. . . .

Entre temps il fut un des membres les plus notables du fameux *Club littéraire des Dix*, dont Sir Adolphe Chapleau fut élu président et dont Faucher fut le secrétaire perpétuel. Les rapports des séances, comme forme littéraire, sont restés mémorables et constituent un compendium des plus curieux de sa tournure d'esprit et de l'élégance de son style, tant aussi par la variété des sujets traités que

par des remarques toujours fort originales. Il est regrettable que copie de ces rapports ne nous ait pas été conservée. Peut-être gît-elle sous quelque liasse de paperasses poussiéreuses, au fond de quelque bibliothèque privée qu'un heureux hasard nous fera un jour découvrir.

Son talent littéraire reçu, on peut dire, une sorte de consécration, car, en 1882, il était élu vice-président de la Section française dont M. P.-J.-O. Chauveau était alors nommé premier président. Prié lui-même de prononcer le discours d'inauguration ou d'ouverture officielle des Sciences, il s'étendit sur l'évolution de la littérature canadienne. Faucher ne fut pas inférieur à la tâche assez difficile et délicate qui lui était confiée, comme on peut en juger par cet extrait de son discours où l'on retrouve les qualités maîtresses de son style, plein d'accent, de verve impétueuse. Après avoir cité les noms de Chauveau, de Routhier, Fréchette, Casgrain, Oscar Dunn, Hector Fabre, Marmette, Marchand, Mgr Bégin, Lemoine, Sulte et Tassé, toute cette pléiade de littérateurs qui ont été les restaurateurs de la nationalité canadienne-française, il s'écrie : « A l'oeuvre, Messieurs, et puissent nos travaux créer de l'émulation parmi nos compatriotes, » et il cite ces vers enthousiastes :

Nous aurions voulu, tant nous sentions battre,
D'ardeur et d'espoir, nos coeurs de vingt ans,
Ivres de désirs, monter quatre à quatre
Tous tant que nous étions, l'échelle du temps.

« Notre histoire, continue-t-il, est tout simplement une des pages les plus héroïques de l'histoire de France et d'Angleterre. Que pouvons-nous désirer de mieux, comme avenir. Dieu est avec nous. Il nous sauvera comme il a sauvé nos ancêtres. Mais il met deux conditions aux grandes destinées qu'il nous réserve: le travail et l'union. Courage et espoir en l'avenir. Notre but à nous, hommes de lettres, comme le disait Longfellow, c'est que chaque lendemain nous trouve plus avancé que la veille.

« Puisse-t-il s'en trouver parmi nous qui laissent derrière eux l'empreinte de leurs pas. »

Paroles pleines de sens et qui montrent son élévation d'esprit. Maintenant à une séance ultérieure en date du 23 mai 1883, il lisait devant la société (Section française), un essai sur Louis P. Turcotte, l'auteur d'un fascicule sur l'Ile d'Orléans, histoire légendaire, et du *Canada sous l'Union*. « Si M. Turcotte, nous dit-il en substance, n'eut pas l'élégance de style et la profondeur de vues qu'on trouve chez nos autres historiens, il n'en fut pas moins un compilateur émérite, et son ouvrage est un document précieux où vont encore pui-

ser ceux qui veulent s'alimenter aux sources de notre histoire politique parlementaire. »

C'était là rendre un digne et sincère hommage à l'un des bons ouvriers des lettres canadiennes.

Nous n'étonnerons personne en disant que Faucher de Saint-Maurice fut un jour pris par le démon de la politique et qu'il fut élu député de Bellechasse en 1881. Il aimait trop son pays pour ne pas avoir à coeur de travailler ostensiblement à sa grandeur et à sa prospérité économique et sociale.

Ce fut donc au cours de sa brève carrière politique qu'il prononça en chambre un vibrant discours qui fit sensation, en réponse à une attaque contre les Canadiens français publiée dans un journal de Boston. Faucher, à cette lecture, sentit tout son sang bouillonner dans ses veines, et revendiqua hautement l'honneur et la réputation de ses compatriotes. C'est une véritable harangue dont le *Hansard* nous a conservé l'écho prolongé, et qui lui attira les vifs applaudissements de la Chambre toute entière. On devine d'ailleurs à quelle éloquence de tribun il s'éleva en cette circonstance mémorable. Ce fut, on peut dire, le discours de sa vie publique. Les quelques années qu'il siégea comme député, il sut toujours faire honneur à son mandat parlementaire.

Bref, en un temps où plusieurs satellites

brillaient au firmament de notre monde des lettres canadiennes, Faucher de Saint-Maurice sut toujours se créer une place enviable, et on eût pu lui appliquer cette devise : « Franc et sans dol », inscrite sur le bouclier de ces preux chevaliers guerroyant en Terre Sainte contre les infidèles. Et chose digne aussi de remarque, qui démontre sa belle âme et sa bonté de caractère, c'est que jamais, de l'aveu de ses contemporains, on ne l'entendit parler en mal de quelqu'un.

Enfin, le 30 mars 1897, il décédait, emportant dans la tombe l'estime et le respect de ses concitoyens qui perdaient en lui un ami sincère, un bon compagnon, doué des plus belles qualités de cœur et d'esprit; un homme distingué sous tous les rapports, et la société toute entière perdit un des représentants les plus qualifiés de la race canadienne-française en Amérique. La littérature canadienne voyait s'éteindre en lui une de ses personnalités les plus marquantes, un de ceux qui avaient le plus contribué à son essor et à sa floraison sur les bords laurentiens.

LES MIETTES

*Distractions poétiques par l'abbé
H. R. Casgrain.*

L'hiver est la saison par excellence où l'on aime en sa mélancolique ambiance à se reporter avec prédilection vers les choses du passé, à se plonger en certaines lectures qui nous ramènent aux jours déjà lointains, où apparaissaient quelques-unes des oeuvres notables de notre littérature.

Nous obéissions donc à cette nostalgique impression, en feuilletant ce petit volume des *Miettes* ou distraction spoétiques, qui date de 1869 et dont l'auteur compte parmi ceux-là de nos littérateurs qui ont laissé dans nos lettres canadiennes un brillant sillage. Il s'est d'ailleurs révélé comme poète, chroniqueur et historien. Longtemps il fouilla nos archives nationales pour tirer des sujets d'époques religieuses et guerrières qu'il a transcrits en une prose imagée, toute pleine de patriotiques résonnances, et qui font encore écho sur les bords laurentiens.

Ces distractions poétiques il les dédiées à l'âme sensible, à l'ami de coeur qu'était pour lui A. Gérin-Lajoie, auteur lui-même de *Jean*

Rivard et qui fut en septembre dernier, à Yamachiche, son village natal, le héros d'une éclatante fête commémorative où un des princes de la critique louangea fort cette oeuvre littéraire et colonisatrice.

Dans ces pièces de vers évocatrices qui ornent la première partie du volume, l'auteur célèbre avec un bel enthousiasme et une douce sensibilité, l'Ile aux Coudres, où fut dite la première messe en Canada.

C'est une île charmante, un sauvage coteau,
Qui baigne sa falaise et les branches humides
De verte parure aux pieds des Laurentides.
On dirait un bouquet flottant sur l'eau.
Un peuple simple, aimant ses usages antiques,
Sa foi, ses souvenirs ainsi que ses reliques,
Y vit heureux, en paix, sous le joug d'un pasteur.
Aussi bon que leur âme, aussi franc que leur coeur.

Maintenant pour chanter la scène mémorable de l'arrivée de Cartier et la célébration en terre d'Amérique de l'auguste sacrifice, son verbe prend de l'ampleur et l'inspiration se hausse à la hauteur du divin mystère.

Un homme que la foi, que le génie inspire,
Est là debout, pensif, sur l'avant du navire.
C'est le grand découvreur du Canada, Cartier,
Le délégué du ciel et du roi chevalier.
A côté de la croix, symbole d'espérance,
Il veut planter ici le drapeau de la France.

Notre patrie a bien des jours glorieux
Mais jamais elle n'eut d'instant plus précieux.

Le prêtre auguste et saint, avec la blanche hostie,
Elève vers le ciel un regard qui supplie.
Pour la première fois en ce pays nouveau
Est offerte la chair et le sang de l'Agneau.

Le flot attentif baise avec respect la plage,
Et la brise au rameau suspend son doux ramage.
Car ce vaste désert est devenu sacré,
Depuis que du Sauveur le sang l'a consacré.
La France américaine en ce moment suprême
A reçu l'onction de son premier baptême.

Et Cartier crut voir dans les hauteurs des cieux
Joint à la voix du prêtre, un chant mystérieux.
C'était l'hymne d'amour et de reconnaissance
De la terre et des mers chantant leur délivrance,
C'était la sainte voix de leur ange gardien
Qui priait au berceau du peuple canadien.

L'abbé H. R. Casgrain nous représente aussi dans son langage imagé le canotier et le coureur des bois, deux créations bien typiques du terroir laurentien.

LE CANOTIER

Assis dans mon canot d'écorce
Prompt comme la flèche ou le vent,
Seul, je brave toute la force
Des rapides du Saint-Laurent.
C'est mon compagnon de voyage
Et quand la clarté des jours fuit
Je le renverse sur la plage;
C'est ma cabane pour la nuit.
J'ai parcouru toutes les plages
Des grands lacs et du Saint-Laurent,
Je connais leurs tribus sauvages
Et leur langage différent.

Quand viendra mon dernier voyage
Si je ne meurs au fond du flot,
Vous renverserez mon canot.

LE COUREUR DES BOIS

J'ai voyagé toute ma vie,
Seul et sans me lasser jamais.
Je ne connais d'autre patrie
Que les déserts et les forêts.
De l'Indien j'ai l'insouciance
L'ouïe et l'intrépidité,
Pareil mépris de l'existence,
Pareil amour de liberté.
Quand la neige des bois s'amasse,
Qu'on enfonce jusqu'aux genoux,
Je prends mes raquettes, je chasse
L'orignal et le caribou.
Lorsque l'ombre du soir arrive,
Je me fais un lit de sapin.
Couché près de la flamme vive.
Je rêve et dors jusqu'au matin,
Au fond des bois, sur la plage.
Quand mon cadavre dormira,
Celui qui prend soin du Sauvage,
Sur mes os blanchis veillera !

Le Manoir lui inspire de tendres strophes :

Vieux manoir où vécut tant de jours heureux mon
Séjour béni [père,
Où je retrouve encore et ma soeur et ma mère,
Couple chéri;
Redis-moi du passé la douce souvenance,
L'éclat vermeil
De l'aurore où brille de ma première enfance
Le beau soleil,

Mes plaisirs enivrants, mes courses, mes longs rêves,
 Au bruit du vent,
A l'ombre des forêts au bord des larges grèves
 Du Saint-Laurent
Et ce temps de coucher où tout dans la nature
 Et dans mon cœur
Soupirait l'hymne saint des anges, le murmure
 Du vrai bonheur.

Autant l'on a été charmé par le rythme harmonieux des vers, autant l'on est agréablement surpris de lire en un style châtié la relation d'un pèlerinage au Cayla, patrie d'Eugénie et de Maurice de Guérin, deux écrivains célèbres, auteurs tous deux d'un journal où ils ont consigné leurs impressions inspirées du plus pur romantisme et d'un vif amour de la nature en laquelle s'épençait leur âme éprise de beauté et dont la renommée s'était même alors étendue jusqu'à nous.

Aussi fit-on au voyageur canadien, à l'homme de lettres qui représentait l'élite intellectuelle de notre beau et grand pays, l'accueil le plus cordial et le plus ému, preuve vivante de la persistance du souvenir français au Canada. Voici en quels termes, M. l'abbé H. R. Casgrain nous décrit son arrivée en ce coin de pays pittoresque : « Le chemin détourne, gravit une côte et le guide m'indique du doigt, à travers les arbres, au-delà d'un ravin, le chaudeau du Cayla qui s'élève isolé sur une gracieuse éminence. C'est un vaste corps de logis d'un aspect sévère; rien ne le distingue des

constructions ordinaires qu'une petite tourelle construite à l'un des angles, et qui lui donne une légère teinte féodale. Cependant, ce manoir si modeste, vu dans l'encadrement du paysage, est d'un effet riant et pittoresque, grâce au prestige de la poésie, cette fée enchantresse, qui a touché de sa baguette d'or chaque objet de ce domaine; ici la fée est un ange, c'est Eugénie. »

Il cite même un passage de ce fameux journal où l'on voit que, sous la plume de cette femme de lettres, les choses les plus ordinaires comme les besognes les plus humbles prennent je ne sais quelle hauteur de l'envol poétique, élan d'une belle âme.

« J'écris, dit-elle, d'une main fraîche, revenant de laver une robe au ruisseau. C'est joli de laver, de voir passer les poissons des flots, des brins d'herbe tombés, de suivre cela et je ne sais quoi, au fil de l'eau. Il vient tant de choses à la laveuse qui sait voir dans le cours du ruisseau. C'est la baignoire des oiseaux, le miroir du ciel, l'image de la vie, un chemin couvert, le réservoir du baptême. »

« Je feuillette le *Journal*, et me laisse, nous dit l'auteur, entraîner au charme de cette lecture, où le moindre objet, un insecte qui vole, un oiseau qui chante, un rayon de lune qui glisse à travers la persienne lui inspirent des choses ravissantes, des pages poétiques comme une harmonie de Lamartine, fines et profondes comme un trait de LaRoche fou-

cauld. Sa pensée a parfois des coups d'ailes inattendus, des élans sublimes comme une élévation de Bossuet. »

Ainsi donc, en cette ambiance favorable aux échanges de souvenirs et aux éclosions poétiques, l'abbé H. R. Casgrain se révèle lui-même un profond analyste d'âme, sensible aux beautés et aux qualités littéraires qui émanent des oeuvres d'Eugénie et de Maurice de Guérin qui sont tous deux entrés dans la gloire dont le retentissement s'était étendu jusque sur nos rives.

Au fait, ce pèlerinage fut pour lui, comme on l'imagine, plus qu'une distraction poétique, c'est qu'il s'alliait déjà à un autre pieux pèlerinage que l'auteur devait faire au pays d'Évangéline. Toute sa grande âme de patriote s'évertuait à unir le passé au présent comme pour mieux assurer l'avenir.

D'ailleurs ne devait-il pas tracer aussi un digne et vigoureux portrait de Montcalm et de Lévis, ces deux héros magnanimes, lesquels clôturèrent d'un beau trait de vaillance guerrière l'épopée française au Canada.

Mais surtout l'abbé H. R. Casgrain, qui fut un écrivain remarquable, un chercheur infatigable, restera longtemps dans la mémoire de nos gens comme délicieux conteur de cette merveilleuse légende *La Jongleuse*, dont le spectre, certaines nuits, à la clarté de la lune, erre encore aux parages riverains de son pays natal de la Rivière Ouelle,

où aux jours de sa prime jeunesse, l'âme éprise d'idéal, il aimait à prolonger ses rêveries, ses jongleries, prémices de merveilleuses et légendaires souvenirs.

Maintenant ceux-là qui le connurent intimement n'oublieront pas ce grand vieillard qui portait allègrement le poids des années, à la physionomie expressive, aux manières affables et courtoises qui rappelaient celles de l'ancien régime, car ils se sentaient en présence d'une haute intelligence que la Fée inspiratrice avait marquée au front de sa magique baguette d'or, pour le bonheur des humains et l'honneur de la race canadienne-française dont il se réclamait avec tant de légitime fierté, convaincu qu'il était de sa mission providentielle dans le nouveau monde.

JOSEPH MARMETTE

Le Romancier.

S'il est dans notre littérature une personnalité qui se soit de bonne heure affirmée, c'est bien celle de Joseph Marmette, l'auteur maintenant populaire du *Chevalier de Mor-nac*, de *François de Bienville*, de *l'In-tendant Bigot*, de *la Fiancée du Rebelle* et de *Charles et Eva*, toutes ces oeuvres qui ont enchanté tant d'imaginations et intéressé nos jeunes années à cette vie d'aventures et d'exploits héroïques devenus légendaires de nos pères aux premiers temps de la Colonie, en la Nouvelle-France.

D'une nature plutôt frêle, il dénotait une disposition nerveuse et sensible; et sur les traits émaciés de son visage, se lisait l'expression méditative, qu'accentuait le regard doux et rêveur de l'homme habitué à la concentration réflexe. Mais dans cette poitrine étroite, battait un grand coeur, une belle âme vibrante aux accents patriotiques de notre histoire, « cet écrin plein de perles ignorées », comme a dit le poète.

« J'ai cherché, nous dit-il dans la préface de *François de Bienville*, à prendre les

époques les plus remarquables de notre histoire. Mon but à atteindre est de rendre populaire en les dramatisant les récits historiques. »

Bercé dans son enfance par les chants populaires et les légendes, son imagination s'échauffe, s'éveille aux émouvants récits des luttes, des aventures et des souffrances de nos aïeux. C'est toute l'histoire du vieux Québec et des commencements de la Colonie, de ces luttes véritablement héroïques qu'eurent à soutenir nos pères pour la maintenance sur ce territoire de l'Amérique du Nord de leur religion, de leur langue et de leurs traditions ancestrales, c'est tout ce miracle de survivance qu'il fait passer devant nos yeux éblouis et qui fait battre nos coeurs enthousiasmés.

En général, l'on peut dire de toute son oeuvre, que le style en est sobre et facile, les dialogues vifs et bien menés, les situations bien marquées, le sentiment s'élève parfois jusqu'à la tragique grandeur. Les descriptions, naturellement, abondent dans son oeuvre riche en couleur et d'une parfaite justesse d'observation, encadrant le récit dramatique de l'épisode et toujours, « fleurant bon le terroir laurentien ». A vrai dire, c'est une série de tableaux habilement et largement brossés qui démontrent chez leur auteur une grande émotivité sensitive, une âme d'artiste, propres à inspirer nos peintres canadiens.

Voici, par exemple, la saison automnale avec

ses riches colorations qui teignent le feuillage de nos grands arbres: « C'était, écrit-il, par une de ces belles journées d'automne, où la saison du vent et de la pluie semble suspendre ses rigueurs, comme pour nous faire souvenir de l'été qui n'est plus. Le ciel était pur et bleu à l'exception d'une teinte purpurine qui frangeait l'horizon sur la cîme des monts lointains.

« Les arbres qui ombrageaient encore à cette époque la vallée et la Rivière St-Charles exhibaient mille nuances variées jusqu'aux montagnes que l'éloignement teintait d'un bleu pâle. »

Voulez-vous maintenant une attitude qui est elle-même tout un état d'âme: « Quant à Marthe, elle s'était effaissée dans une chaise à bascule, et toute racoquevillée, la pauvre vieille avait fini par succomber au sommeil si facile à cet âge, mais elle paraissait agitée des émotions de la journée, car un frisson nerveux passait sur ses membres débiles et de ses lèvres s'échappaient encore des paroles. »

Marmette excelle, comme romancier, à nous présenter des situations dramatiques. Du chapitre d'une *Nuit terrible* dans son *François de Bienville*, nous lisons: « Ici Bienville se roulant à terre dans une rage folle, les artères du cou gonglées, les muscles tendus, les yeux rouges de sang; là, Hartly, les traits contractés par toutes les passions mauvaises et dévorant de son regard de feu Marie-Louise qui

vient de perdre connaissance. Plus loin, Dent de Loup qui, après avoir fait un cercle autour de la tête de Marthe, retient entre ses dents la lame ensanglantée dont il vient de se servir. Pour éclairer cette scène affreuse, une chandelle fumeuse filtre sa sinistre lumière dont la lueur blafarde rougit la muraille comme l'eau teinte le sang. »

Et plus loin cette autre scène tragique : « O rage, ô désespoir ! Vingt fois Bienville se tord contre la corde qui l'enserme et vingt fois ses muscles épuisés craquent à se rompre dans leurs impuissants efforts. Une sueur froide enveloppe son corps comme du linceul de l'agonie. C'en est fait, il faut mourir. Car il voit bien dans l'ombre la lueur tremblotante de la fusée dont chaque étincelle rouge en pétillant va rompre le faible lien qui le tient suspendu sur son éternité. »

Entre parenthèse la description qu'il fait des « Marches Naturelles », témoignent de ses connaissances géologiques : « Il doit remonter à une époque bien reculée ce singulier travail de la nature, car les couches horizontales de calcaire dont il est composé renferment beaucoup de petits fossiles de la forme des ammonites, des corallites, des tribolites et autres. »

Il note avec pas moins de précision un furieux orage qui éclate sur la contrée. « Le vent faisait rage et sa vague de fureur semblait à chaque instant vouloir écraser la forêt. Les coups de tonnerre se suivaient avec tant de

rapidité qu'on aurait dit cent pièces de canon tirant à l'envi les unes et les autres. Quant aux éclairs, ils illuminaient constamment le ciel qui paraissait rouge, comme la fonte ardente dans une vaste fournaise.

« Cette furie des forces de la nature déchaînée dura quelque temps après quoi le fracas de la foudre diminua, s'éloigna et finit par se perdre dans l'espace, après avoir jeté encore quelques grognements sourds, comme doit en rendre après le combat le lion qui lèche ses blessures. Puis, ainsi que les lueurs mourantes d'un phare qui va s'éteindre, peu à peu se fondirent les éclairs dans les ténèbres, non sans avoir auparavant zébré l'horizon de quelques bandes lumineuses. »

Contemplez cette scène d'un déploiement militaire dont le vieux Québec fut si souvent le théâtre : « Sur la Place d'armes, il y avait là assemblés devant le château plus de trois mille hommes tant de troupes que de milices. Les rayons du soleil levant se jouaient sur les armures, les mousquets, les baïonnettes et les épées nues et jetaient sur la place mille scintillations rayonnant en gerbes lumineuses, ce qui tranchait vivement sur les riches costumes aux couleurs variées des officiers et sur les belles plumes blanches qui ombrageaient quelques chapeaux fièrement galonnés d'or. On aurait dit de grosses gouttes de rosée dormant sur de grandes fleurs tropicales, balancées par la brise et reflétant, avant que de re-

monter absorbées dans l'air, les premiers feux du matin. Or pour quelques-uns qui portaient ces armes dans l'attente du combat, n'était-ce pas leur dernière rosée de vie qu'éclairait alors le beau soleil? »

Notre romancier, non content de décrire magnifiquement les choses, a aussi le souci de l'exactitude du fait historique, témoin quand il nous raconte les déboires du Gouverneur Frontenac qui ne goûta jamais le bonheur conjugal auprès de sa légitime épouse, laquelle ne voulut jamais le suivre au Canada, et refusa de recevoir sa dépouille, après sa mort.

« Chargé, lui fait-il dire, par le roi mon maître, de veiller à la destinée de cette colonie, j'use les derniers jours de ma vie à son agrandissement. » Paroles bien dignes d'un si grand cœur.

Marmette, on a pu d'ailleurs s'en convaincre, avait une âme d'artiste, et il semble avoir une véritable prédilection à nous décrire entre autres les effets d'aurore boréale :

« Quelques flocons de neige tombaient doucement sur la terre froide et nue. La lune dormant encore sous l'horizon, la seule lumière des étoiles tempérant les ténèbres, avec les farandoles lumineuses et subtiles d'une aurore boréale qui brillait au ciel. Ces vaporeuses clartés couraient, disséminées dans l'espace, et le silence était si profond sur la ville entière, qu'on entendait leur mystérieux frimas. On aurait dit le bruissement d'armes et le pas d'u-

ne aérienne armée de preux qui serait venue au devant de l'âme des guerriers pour l'escorter au ciel. »

A vrai dire, les scènes d'hiver et leurs effets de neige n'ont pas moins sollicité à maintes reprises dans son oeuvre sa plume descriptive: « Le froid intense faisait craqueter la neige sous les pas des piétons, qui, le 24 décembre, se dirigeaient, renfrognés dans leurs fourrures, vers la cathédrale de la bonne ville de Québec. La cloche du lourd beffroi dont la silhouette se dessinait nettement sur un ciel bleu tout semé d'étoiles étincelantes rendait un son mat et sec qu'étouffait encore une épaisse couche de neige dont les millions de parcelles cristallines scintillaient sur la terre gelée, comme autant de vers luisants. Tandis que la lumière pâle de la lune estompait les larges ombres de la cathédrale sur la grande place de l'église. »

Au fait, c'est toute une série de tableaux tirés de la nature laurentienne dont la magnificence et la somptuosité décorative encadrent ses héros et personnages qui prennent une part active aux événements historiques qu'il évoque avec un rare bonheur d'expression patriotique.

A preuve, ce coucher de soleil, où l'écrivain semble avoir eu recours à toutes les richesses de son style évocateur: « Il est sept heures du soir, le soleil qui descend majestueux à l'horizon va bientôt disparaître derriè-

re la cîme des grands monts boisés qui dominent le village de Lorette. Les rayons dorés du soleil couchant poudroient sur la vallée de la rivière St-Charles et s'en vont jeter un dernier miroitement sur les eaux du grand fleuve. »

Combien d'autres extraits de cette prose poétique on pourrait insérer dans les anthologies modernes parce qu'ils sont dignes de figurer à côté de ceux des meilleurs auteurs tant prisés des lettrés des deux mondes.

Par exemple cette féerie nocturne de M. Joseph de Pesquidoux récemment cité à l'ordre du jour comme une des meilleures plumes descriptives : « Mais la nuit venait toujours. Elle gagnait toujours, vague, sombre, après la vague sombre, elle arrivait du fond de l'espace, glissait dans les bas-fonds, envahissait les lisières, impalpable marée sous qui les chemins s'effacent et s'étouffent les bruits. Et aux deux bouts du ciel, les deux astres, un instant, le diurne et le nocturne, se firent face, l'un perçant l'Occident de ses feux sanglants, l'autre tachant l'Orient de son disque pâle. Et dans le reste du jour ils semblaient se regarder et le soleil tarder à descendre et la lune se hâter de monter, comme si, éternels séparés, ils tâchaient au moins de se toucher de leurs rayons. »

Comme conclusion de cette analyse, voici avec quels accents pathétiques il rappelle la capitulation de 1760 : « En inscrivant ce trai-

té là-haut, l'Ange qui tient les registres de Dieu laissa tomber une larme sur une malheureuse colonie si croyante et si dévouée à la mère-patrie. Ce céleste pleur descendit sur le front de nos pères, comme un nouveau baptême destiné à les aider ainsi que leur postérité à braver les hostilités des races étrangères au milieu desquelles les jetait sans défense l'abandon de la France ! »

Une chose que Marmette, par trop pessimiste, n'avait pas prévue et pourtant à laquelle il avait noblement et puissamment travaillé : c'est notre immortelle survivance que naguère Maurice Barrès qualifiait de *miracle canadien*.

ARTHUR BUIES

Le chroniqueur.

Parmi nos écrivains canadiens, Arthur Buies, dont la figure expressive et la manière originale tranchaient d'ailleurs sur celles de ses contemporains, est un de ceux qui ont manié le verbe français avec le plus d'habileté et une sorte de vivacité endiablée.

Il y avait en lui, à la fois, du sentimental et du réactionnaire, et si parfois il se laissait aller aux rêveries doucereuses, s'il était épris des beautés enchanteresses de nos paysages laurentiens, il pouvait, sous l'empire d'une forte émotion, lancer des imprécations foudroyantes et devenir un adversaire redoutable, s'entendant à merveille à jeter le ridicule et à manier le sarcasme caustique, pourfendeur d'hommes et de réputations boursoufflées.

Bref, il y avait en lui un poète et un pamphlétaire, du Châteaubriand et du Rochefort, si l'on peut se permettre cette comparaison; mais ses colères, — aux temps orageux où il lançait des invectives et que sous son crâne grondaient des orages et roulaient des tonnerres d'expressions fulminantes et sarcastiques, — furent plutôt passagères et sans rancune.

Maintenant qu'elles ont perdu de leur actualité, la verve pleine d'esprit et d'à-propos qu'il a déployée dans ses incomparables chroniques, où il se révèle le flâneur avéré, le rêveur attendri qui lit avidement et doucereusement dans le grand livre ouvert de la nature, nous a vite fait oublier et a aussi vite racheté tout ce qu'il y avait d'amer et de trop acerbe dans ses premières productions journalistiques.

Ses *Chroniques* portent d'ailleurs en sous-titre: *Humeurs et Caprices*, c'est tout l'homme et toute l'impressionnabilité, fruit de sa sensibilité d'artiste et de dilettante.

C'est sous l'effet du moment qu'il écrit:

« J'ai rarement su, une heure après, ce que j'écrivais une heure avant. Conception du moment, fugitives impressions, ainsi mes *Chroniques* ont passé sous les yeux du lecteur se suivant les unes les autres et pourtant rassemblées comme le flot succède au flot, dans une course uniforme. » Constatant qu'après avoir acquis le titre d'auteur il n'est pas même de l'Institut Royal du Canada, il fait cette réflexion: « Obligé de renoncer aux honneurs, je me suis jeté dans les bras de cette grande impudique (la publicité), et j'y reste, m'enivrant de plus en plus tous les jours de ses oeuvres grossières, mais sincères, et ne pouvant m'arracher aux voluptés étranges qu'elle me prodigue. »

Au sujet de la réédition de ses *Chroniques* il lance cet avant-propos: « Maintenant

que mon oeuvre est finie, je l'offre à mes compatriotes singulièrement déniaisés depuis une quinzaine d'années; qu'ils continuent à m'entourer de leur précieuse prédilection cherchant à adoucir pour moi les rigueurs de l'âge qui s'avance. Qu'ils aient moins le souci de couvrir ma tombe de fleurs, que d'éclaircir les rangs de mes fournisseurs qui ont contre moi de vieilles notes flétries et jaunes. »

* * *

Nous sommes en mai 1871, Arthur Buies, qui s'est déjà par ailleurs affirmé comme styliste, ouvre la série de ses spirituelles chroniques par une leçon de géographie humaine laquelle a pris de nos jours un tel développement.

« Avez-vous, écrit-il, fait jamais cette réflexion que dans les montagnes les hommes sont bien plus conservateurs, plus soumis aux traditions et plus difficiles à tromper que partout ailleurs? Le vent des révolutions souffle au-dessus d'elles sans presque les effleurer. A ce compte, si une bonne partie du Canada conserve encore ses traditions et les moeurs du dernier siècle, c'est grâce aux Laurentides. »

Parfois aussi se glissent sous sa plume des observations qui ne manquent pas de piquant, mais qu'on pardonne à sa nerveuse impressionnabilité. « Mais si Québec, note-t-il, n'a pas la flotte, elle a les cancons, et cela dans tou-

tes les saisons de l'année. Voilà le vent qui souffle toujours ici, et les petites histoires, les petits scandales, les grosses bêtises, comme ça pleut! Il n'est pas étonnant que Québec devienne de plus en plus un désert, les gens s'y mangent entre eux.

« La nature, note-t-il avec humour, ayant fait de Québec un roc, ses habitants l'ont creusé et en ont fait un trou. »

Aussi, n'est-on pas trop surpris de trouver sous sa plume des remarques macabres comme celle-ci: « Les gens de notre bonne ville ont adopté depuis longtemps une nouvelle spécialité: c'est la mort subite. Tous les jours, il y a deux ou trois narquois qui se paient cette boutade aux fils d'Esculape, ce qui varie les faits divers devenus monotones. »

Maintenant, la description qu'il fait de nos luttes électorales d'antan, où des candidats devenus célèbres briguaient et se disputaient le suffrage populaire, n'est pas moins typique, caractérisant un état d'esprit et une façon de procéder plutôt expéditive où l'on a recours surtout aux arguments *ad hominen*.

Mais notre chroniqueur a noté au fil de l'heure et au gré de ses impressions les us et les travers de notre société; il semble, en revanche, avoir toujours loué sans réserve la beauté, la magnificence de nos paysages laurentiens où à la belle saison il allait porter ses pas et refaire sa santé compromise. C'était pour lui l'occasion de reprendre ses flâneries et ses

longues rêveries par nos plages laurentiennes assiégées et peuplées chaque été d'une foule de citadins en quête d'air et d'espace.

Jamais plus qu'en ces jours privilégiés, longeant ces rives ensoleillées, le visage hâlé et fouetté par la brise saline, parcourant les endroits familiers, il a mieux fait ressortir en de magnifiques descriptions et de contrastes saisissants, l'élégance et la richesse de son style évocateur :

« Quelle étrange saison ! Ciel brillant, ciel qui invite et qui fait peur à la fois, qui chauffe et qui glace tour à tour dans la même journée : pur et limpide le matin, chaud à midi, brûlant à cinq heures, froid à huit.

« Vieux, n'habitez pas ici, dans le Canada, rien ne peut y donner l'idée des villages de notre pays ; toutes les anciennes maisons de nos habitants ont fait place à des villas qui affectent tous les styles sans en revêtir aucun, mais qui ne manquent pas de pittoresque. »

Quoi de plus gracieux que ce joli aperçu : « Quelle journée radieuse ! quel ciel étincelant ! Les oiseaux gazouillent sous ma fenêtre, ils sautillent et volent de branche en branche, portant avec eux leurs amours ; la nature s'épanouit et sourit au soleil satisfait. »

Et plus loin : « Sur la rive dorée se jouent et flottent de caressants rayons, des jeunes filles blanches comme du lait, blondes comme des épis, sont étendues sur le sable, un livre à la main, ce qui ferait croire qu'elles lisent.

Regardez bien, elles lèvent leurs grands yeux sur l'horizon lointain, vague comme leur pensée, elles cherchent l'image de leur âme sur la surface de la mer, dilatant leurs poitrines émues; ça et là des enfants courent en ramassant des coquillages et s'ébaudant dans les flaques d'eau abandonnées par le reflux; là-bas un amoureux de trente ans se promène avec une jeune femme au bras, en soupirant la plainte qui recommence et ne cesse qu'avec la vie. »

Ce sont là tout autant de petits tableaux des scènes coutumières dont Buies de son regard observateur a saisi le côté pittoresque et d'un charme prenant.

Dans ses *Souvenirs du Saguenay, de l'Ouataouais et aux Portes des Laurentides*, son style se hausse alors à la grandeur et à la magnificence du spectacle qui s'offre à ses yeux et qu'il nous peint avec toute l'ampleur et la somptuosité de son verbe suggestif et dominateur.

« Nous gravissons lentement, nous décrivons, saillies par saillies, ce petit cap solitaire dont les parois brûlantes frappées par le soleil se reflétaient sur l'eau en mille reflets incandescents.

« Dans le silence et l'infini, nous étions seuls, l'inconnu semblait agrandir autour de nous sa sphère mystérieuse, un universel enveloppait ciel et terre. Il me semblait voir les collines s'élever lentement, enguirlandées de longues vapeurs baignées de lumières. »

Oyez cet effet, le soir au bord d'un lac, d'une touche légère et douceuse: « Déjà, le soir commençait à déployer son manteau d'ombre; la brise chargée de fantômes à peine formés s'agitait sur l'azur du lac; la forêt semblait s'apaiser dans le crépuscule naissant et le chant des oiseaux regagnant leurs nids se perdait dans les soupirs de l'air. »

Assistez à ce lever d'aurore, à l'éveil de la nature entière: « Enfin l'aurore longtemps appelée commença d'ouvrir à l'horizon ses paupières, et à jeter quelques pâles lueurs qui petit à petit montaient dans le ciel. »

Ses descriptions, il les émaille de boutades, de réparties qui dénotent un esprit friand de l'antithèse et du paradoxe: « L'homme est un dieu tombé... Il y a si longtemps de cela, que le cher dieu tombé doit avoir la mémoire longue, s'il s'en souvient encore. Plus je vois, plus je m'aperçois qu'il a perdu son origine. Si l'homme est réellement tombé du ciel, ça doit être par un temps pluvieux comme celui qui inonde la terre depuis six semaines. »

« Minuit! c'est l'heure où tout s'achève et où tout recommence, c'est l'heure où l'on croit pouvoir suspendre un instant sa pensée au jour qui finit; couchons-nous et prenons un *night cap*. »

Maintes fois, sur nos plages laurentiennes, il a porté ses pas, prolongeant en ces lieux familiers sa rêverie nostalgique: « Que de fois, j'ai posé mon front brûlant sur ces rochers nus,

enivré de rêves d'ambitions, d'avenir... Il est toujours là, le petit cap presque désert, presque abandonné, muet peut-être pour tout autre, excepté pour mon coeur qui y a déposé l'impérissable trésor de ses souvenirs. Ces rochers, je les salue du regard et ils ont l'air de me sourire. Ils sont les confidents muets de tant de drames intimes. »

Ce qui ne l'empêche pas de noter : « Que les femmes ont sur nous cette supériorité incontestable, c'est qu'elles peuvent causer avec beaucoup de charmes et écrire en même temps avec une grâce infinie. »

S'adressant à son directeur de journal, il écrit ces lignes qui seraient encore d'actualité : « Savez-vous, mon cher directeur, sur quel pied danser ? Pour moi, il me semble que notre planète a changé de route et que tous les hommes sont pris de vertige avec elle. Depuis la guerre, le monde n'a pu retrouver son assiette, toutes les questions s'embrouillent, la diplomatie n'est qu'une école politique et ce n'est plus même une comédie solennelle, c'est une grosse farce dont les actes se mêlent et s'entremêlent et n'ont pas de dénouement. Certes, l'humanité a fait un grand pas le jour où elle a voulu soumettre ses différents internationaux à l'arbitrage. »

Il commente ainsi un autre fait usuel d'économie sociale : « Les faiseurs de grèves commencent à me mettre l'eau à la bouche, ne voilà-t-il pas que les tailleurs de pierre, eux

aussi, demandent une augmentation de salaire, de telle sorte que leur journée de travail leur vaudrait cinq dollars, le prix d'une causerie, ô grand Dieu! qui me prend vingt-quatre heures d'un travail aussi consciencieux qu'indigeste. »

Sous sa plume se trouvent des réflexions profondes: « L'idée, elle a l'âme du monde pour territoire!... Hélas! l'homme peut concevoir et s'élever bien haut dans les élans de sa pensée, il embrasse facilement des mondes sans bornes; mais quand il s'agit de les définir, il se retrouve ce qu'il est, un audacieux impuissant. »

Et cette autre: « Ce qui est triste et malheureux en amour, c'est que la femme occupe une trop grande place, et veut le monde entier pour soi... et quand on l'a perdue on croit qu'il n'est plus rien à désirer: on aime plus sa souffrance que la femme qui en est la cause. »

« Les hommes de notre génération passent vite, remarque-t-il, on dirait que les siècles se raccourcissent et se retrécissent sous la poussée effroyable des générations avides de tout connaître, d'utiliser toutes les forces du globe dont elles connaissent aujourd'hui la formation, les modifications successives et l'avenir probable. »

N'éveille-t-il pas ici l'idée pascalienne: « Ces panoramas laurentiens, c'est la grandeur, c'est la profondeur, c'est la sublimité mê-

me, cela est si vaste, si vaste, quand on regarde par-dessus le dôme sans bornes des forêts mêmes, cela est si vaste, si vaste, ou par-dessus les innombrables ondulations des montagnes qui semblent courir vers un horizon presque inaccessible, qu'on éprouve comme une sensation de rapetissement de soi-même et un effroi insurmontable de se trouver au milieu de vies et cependant immobile, sommeillant dans l'éternité? »

« Seuls, écrit-il, les esprits rêveurs savoureront les heures délicieuses qu'ils passent en présence de la nature et s'abreuvent à ses sources profondes qui sans cesse se renouvellent et jamais ne s'épuisent. »

Puis il rend un suprême hommage aux hardis et courageux colons qui ont ouvert ce vaste territoire à la civilisation : « Ils allaient attaquer la sombre muraille flottante. Dans leur âme aussi flottait l'image indistincte de la patrie ; un sentiment inconnu jusque-là qui était comme l'instinct mystérieux d'une mission à remplir sur le sol d'Amérique. »

Et toujours il revient à ses contemplations : « Ah ! que d'heures à jamais inoubliables j'ai vues s'écouler durant ces courtes nuits d'été qui ne laissent à l'homme pour penser et pour rêver en paix qu'un intervalle furtif entre l'instant où le jour fuit et celui où l'aurore écarte doucement les voiles du ciel à l'Orient.

« Que de vies d'un autre monde, j'ai vécues là, et que d'étranges et mystérieuses influen-

ces j'ai senties m'agiter comme si je présidais à une existence nouvelle, avant-goût de celle où le beau, dégagé enfin des ombres et du mystère, se dévoile dans toute sa splendeur. »

Citons en terminant une de ses belles méditations poétiques : « Ah ! de toutes les choses suaves de ce monde, il n'en est pas de comparable à une belle soirée d'hiver au Canada, sous la lumière égale et douce d'une lune sans rayon qui illumine l'espace entier de son regard. Qu'il est beau, durant ces éclatantes nuits, sous un ciel blanc comme lait, de regarder ces longues raies d'aurores boréales courir sur la neige éblouissante. Quelle mélancolie profonde, qu'elle poésie méditative se répand sur les campagnes endormies dans un lointain horizon. »

« Dans le torrent tumultueux de notre siècle, dit-il en terminant une de ses chroniques, les événements passent sous mes yeux, pressés comme des flots précipités par la tempête. Il faut donc que j'édifie mon oeuvre avec un soin jaloux de chaque heure, si je veux laisser de moi un souvenir qui dure seulement autant que mon rapide passage. »

Cette oeuvre, comme on a pu le voir, il l'a édifiée avec toute l'originalité et la sincérité, toute la verve endiablée dont il était capable, à ses meilleures heures. Chez Arthur Buies, l'écrivain descriptif se doublait d'un penseur, et si parfois d'une allure un peu fantastique et d'une humeur fantaisiste il souligne avec

une pointe sarcastique certains travers sociaux, il n'en demeure pas moins un de nos meilleurs prosateurs et figure avec honneur au palmarès de nos lettres canadiennes françaises, les « seules lettres de créance » que de son vivant il eût acceptées.

LE DR HUBERT LARUE

Le Docteur Hubert Larue ne fut pas seulement un médecin éminent, ayant complété ses études à Paris et titulaire de la première chaire de chimie et de médecine légale à l'Université Laval, mais il fut aussi, à ses heures, un esprit original et un fin lettré.

A en juger par son portrait, reproduit dans l'histoire de la famille Panet avec laquelle il était allié: le front haut et largement découvert, hospitalisant toutes les idées, le regard droit et scrutateur de l'observateur et du penseur, en somme l'expression grave et méditative, révélatrice d'énergie, d'initiative et de constance, cette figure grave et si franche devait parfois s'illuminer d'un sourire de bienveillance. Ce fut d'ailleurs un homme sociable et de bonne compagnie, réputé pour ses reparties et ses opinions tranchées et quelque peu paradoxales. Nonobstant, un profond savant et un professeur des mieux écoutés à l'Université.

Voici le témoignage que je trouve sous la plume experte et sympathique de M. A. D. DeCelles, écrivain bien connu: « C'était, nous

dit-il, un des hommes les plus érudits de notre province, un de nos meilleurs écrivains et une des figures les plus originales de la capitale, qui compte tant de types à part. . . Il est resté un des écrivains le plus lus, grâce surtout à un trait de son talent. On reproche souvent à nos littérateurs de marcher trop sur les traces de tel ou tel écrivain français. Toutes ses oeuvres au contraire portent un cachet spécial; elles ont l'accent de son pays, l'odeur du terroir et du bon sens dans l'expression. Toujours il a une note personnelle qui en fait un écrivain plein d'originalité, sinon dans le sujet au moins dans la façon de dire. »

Ayant des connaissances générales et un grand amour de son pays, Hubert Larue traita, sous forme de conférence, maints sujets utiles qu'il a réunis sous le titre de *Mélanges*, et où nous le retrouvons tout entier, sachant être personnel, sans tomber jamais dans la banalité.

Dans une conférence faite à l'Ecole Normale, en 1667, sous les auspices de l'Institut Canadien, il traite de *la langue française au Canada*, et il se demande si nous parlons bien le français des aïeux? Après avoir repassé toutes les professions et corps de métiers: « C'est encore à la campagne, s'exclame-t-il, on ne saurait trop le répéter, qu'existe toute la moelle, toute la sève de notre nationalité canadienne-française. Nos cultivateurs ont-ils conservé dans sa beauté primitive, je dirai même

dans son originalité, la langue de leurs ancêtres? Oui; et nous avons droit de nous en féliciter. »

Et ce lui est une occasion de faire une course en traîneau à travers cette campagne enneigée et de noter plusieurs expressions du terroir, comme celle tombée de la bouche du charretier qui le mène: « Les chemins sont boullants » monsieur; et de nous donner ces impressions qui sont elles-mêmes tout un décor, une tranche de nature hivernale et bien canadienne:

« A droite et à gauche s'étapent de longues lignes de maisons blanches à moitié enfouies sous la neige; toutes avec leurs petits rideaux blancs aux fenêtres respirant le plus grand air de propreté, d'aisance. Sur un pan de chaque maison, nous voyons de gros amas de bois au pied desquels reposent la scie et le chevalet. »

Après avoir fait cette constatation et la revise de notre parler dont il veut la conservation intégrale, il s'écrie: « Or sait-on bien ce que c'est que la nationalité canadienne-française? C'est un arbre aux proportions colossales, aux dimensions gigantesques, dont les branches s'étendent depuis le golfe Saint-Laurent jusqu'à Ottawa et même au-delà. Cet arbre prête le doux ombrage de ses rameaux et de ses feuilles à un million d'individus. Il puise les sucs nécessaires à sa nutrition au moyen de deux racines puissantes: la langue

et la religion. Coupez une de ces racines : les feuilles se flétrissent, les fruits se dessèchent, l'arbre est mort! »

Nos qualités et nos défauts lui fournissent aussi d'amples développements, auxquels il donne une tournure fort spirituelle et sarcastique même.

Puis dans une autre occasion, il passe en revue : *Notaires, avocats et médecins*. A ces derniers, naturellement, il accorde la palme honorifique : « La médecine est la plus belle entre toutes les sciences ; toutes lui sont tributaires, toutes lui apportent le contingent de leurs découvertes, après la science du salut qui est le sauvetage de l'âme en péril vient la science de la médecine qui est le sauvetage du corps. »

Puis l'auteur de ces mélanges aussi intéressants que variés nous fait le récit d'un *Naufrage dans le golfe St-Laurent*, d'après celui que lui narra, un soir d'automne, un pilote de ses amis. Tragique et sensationnel événement, d'une surhumaine grandeur et d'un réalisme saisissant, qui dénote toutes les qualités d'un romancier habile à ménager l'intérêt et à nous décrire en un style imagé les périlleuses et dramatiques situations.

Les Mémoires de M. de Gaspé lui fournissent matière à des réflexions pleines d'à-propos et de justesse :

« M. de Gaspé a soixante-dix-neuf ans, et il paraît bien étrange qu'il ait pu mériter le

bel éloge que faisait de lui M. Hector Fabre, dans le cours de l'hiver dernier, à savoir : qu'il est le plus jeune de nos écrivains. Ce fait pourtant peut s'expliquer : M. de Gaspé en est rendu à cet âge où il referme le cercle de sa vie. A mesure qu'ils semblent s'éloigner, les deux extrémités de sa carrière se rapprochent : c'est ce que tous les vieillards nous disent lorsqu'ils nous affirment que les événements de leur jeunesse sont aussi présents à leur mémoire que s'ils avaient eu lieu hier, tandis que les faits récents glissent sur leur esprit sans y laisser aucune empreinte. »

A preuve de ce don de conteur, que possédait ce septuagénaire, il cite la fameuse *Légende du père Romain Chouinard*, une des plus typiques du livre et qui est dans toutes les mémoires.

Dans une chronique intitulée *Au lendemain des Rois*, il note quelques traits de mœurs enfantines qui ne sont pas sans saveur, participant à cet éternel renouvellement des choses qui composent l'histoire : « Quant aux étrennes, cela disparaît aussi, et vite : lapins, chevaux, toupies, fifres, tambours et trompette, tous ces instruments inventés pour la plus grande joie des marmots et la damnation éternelle des papas, tout cela est fini, grâce à Dieu ! bien fini ! »

Ces scènes de mœurs canadiennes, il les retrouve dans les danses rondes, le *Reel*, le

menuet, etc., naguère en vogue dans nos campagnes.

Avec quelle verve et quelle sincérité, il nous décrit ces joyeuses réunions tant à la ville et surtout à la campagne : « amusements plus simples, mais dont le tableau n'est pas moins animé. »

« C'est aujourd'hui dimanche, et de temps immémorial, à chaque dimanche que Dieu amène, tous les enfants se réunissent chez le père François. Il fait un froid à pierre fendre ; pourtant, au dire des gens, il fait un temps sec. La bise fouette les grands peupliers du jardin et leurs branches sèches et roidies par les glaçons font entendre un sifflement aigu. Les traîneaux glissent avec rapidité sur la neige durcie et de l'acier de leurs lisses s'échappe un grincement particulier ; c'est la neige qui crie, disent les habitants de nos campagnes en leur langage imagé. De temps en temps une étincelle brillante se détache sous les pieds des chevaux. »

Et cette autre vision d'une solennelle et féerique grandeur : « Un mugissement vague, sourd, indéfinissable dans sa grandiose splendeur, s'élève du grand fleuve sur lequel roulent en s'entrechoquant d'énormes glaçons. Parfois la lune se fait une éclaircie à travers les gros nuages opalins qui la voilent et répand à flot une clarté brillante qui, reflétée par la neige, nous donne le spectacle enchan-

teur d'une de ces nuits canadiennes incomparables par leur beauté et leur éclat. »

Cette joyeuse réunion de famille finit par une de ces rondes d'enfants qui remplissent la maison et chantent en chœur ces vieilles chansons de France, héritage de nos aïeux.

Avec ce chapitre des moeurs ancestrales, l'Ile d'Orléans, avec ses sorcières, ses feux-follets et ses lutins, fournit à l'auteur ample matière à épiloguer et à remettre sous nos yeux ces vieilles traditions d'un autre âge de proverbiale bonhomie, de naïve simplicité, de franche gaieté et de cordiale hospitalité, qu'un vent de modernisme à outrance qui souffle sur nos bonnes campagnes menace d'emporter.

Mais le Dr Hubert Larue n'était pas seulement un savant et un littérateur de marque, c'était au fond un philanthrope et un patriote voulant se rendre utile à son pays.

Aussi, n'est-on pas étonné de trouver signés de sa plume certains travaux qui ont trait à l'exploitation de nos richesses naturelles, à l'agriculture dans la province de Québec, ses besoins, son amélioration, ses progrès. Voilà ce qui doit avant tout occuper l'attention de nos hommes d'Etat. C'est la première de toutes nos questions politiques. Et il prouve à cet effet l'établissement de fermes modèles, dans plusieurs endroits, et dont l'influence salubre s'est d'ailleurs fait souvent sentir.

L'on trouve encore dans le second volume de ses *Mélanges* maints autres sujets historiques, scientifiques, littéraires, ou d'utilité publique, sur lesquels sa belle intelligence et sa vaste érudition s'entendaient à merveille par une subtile analyse et une brillante synthèse à faire la lumière et à fixer en un style sobre et élégant l'attention du lecteur.

De ces souvenirs évoqués, retenons, entre autres, le *Bicentenaire de la Consécration de Mgr de Laval*, au sujet duquel il retrace quelques-uns des événements de la vie épiscopale de l'éminent prélat, fondateur du séminaire de Québec, de maintes autres oeuvres apostoliques, et dont ont poursuivi présentement la béatification en Cour de Rome.

Suit une biographie de Jean Rivard économiste, de M. A. Gérin-Lajoie, ouvrage sain et méritoire entre tous dont il salue la publication et qu'il souhaite de voir entre toutes les mains. « Ceux, dit-il, qui se complaisent dans les petits tableaux de moeurs canadiennes n'auront que l'embarras du choix; le livre en est parsemé; et quels tableaux! »

A l'occasion du cinquième anniversaire du Pontificat de Pie IX, il prononce, en séance solennelle à l'Université Laval, un magistral discours où il fait en regard de l'histoire un magnifique éloge de la papauté: « Pie IX n'est-il pas un miracle actuel de la stabilité de l'Eglise, un miracle vivant de l'origine céleste de la papauté! »

Dans une autre occasion, il fait l'*Eloge historique de Laverdière* dont il démontre le talent et les patientes recherches, unis à la clarté d'exposition.

Cependant nous n'aurions qu'une idée encore imparfaite de la merveilleuse versatilité d'esprit du Dr Hubert Larue, si nous ne nous arrêtions pas sur son *Voyage sentimental* sur la rue St-Jean, dont il fixe le départ en 1860, et le retour en 1880; lequel, en effet, fit époque dans sa vie et consacre sa réputation d'homme de lettres en l'an de grâce 1879.

Il y a de tout un peu dans ce petit volume plein d'une verve désopilante et fantaisiste, digne d'un chroniqueur boulevardier; c'est *le glissez mortels, n'appuyez pas!* des humoristes et des pince-sans-rire.

En somme, n'eût-il jamais laissé à notre admiration une autre oeuvre que ce *Voyage Sentimental*, avec cet esprit d'observation, de légère et fine ironie, de plaisanterie gauloise, qu'il mériterait d'être cité à côté de chroniqueurs comme Arthur Buies et Hector Fabre, avec lesquels il s'apparente, et à ce titre seul, il aurait droit à une place marquée dans les lettres canadiennes-françaises; poste d'honneur que lui assure dans la mémoire de ses compatriotes toute une vie consacrée à ses devoirs professionnels, mise au service de la science et des plus chers intérêts de son pays.

JOSEPH LENOIR

Un « romantique » canadien.

On a défini le romantisme : « Une bataille livrée par des jeunes épris de nouveautés à l'instinct littéraire national. »

Quelle que soit l'interprétation qu'on en donne, le mouvement littéraire de 1830, qui marqua une évolution profonde en France, n'eut pas moins dans nos milieux intellectuels au Canada comme un écho prolongé ; même il opéra une scission entre les partisans de la nouvelle école et les tenants obstinés du classicisme, vieux jeu, dont font foi les débats littéraires d'alors.

Or, un de nos poètes canadiens qui, le premier, a subi cette influence romantique, fut Joseph Lenoir. Il naquit à St-Henri (près de Montréal), le 25 septembre 1822. C'est à ce coin de pays natal qu'il dût ses premières impressions d'enfance ; c'est dans ce cadre familial qu'il s'éprit des beautés de la nature, qu'il sentit monter en lui la sève de vie créatrice qui déjà s'emparait de son âme et faisait vibrer tout son être.

De bonne heure, il manifesta du goût pour la lecture, fit rapidement ses études, mais,

semble-t-il, plus en amateur qu'en travailleur acharné, griffonnant ses livres de bribes de vers que lui soufflait la muse poétique; et, malgré de juvéniles imperfections, ces vers dénotaient le « feu sacré, » le *nascitur poetae* des anciens; il était vraiment né poète.

Ses études terminées, il entra au barreau de Montréal, le 4 octobre 1845, mais ne pratiqua guère la profession qu'il avait embrassée, ne se sentant pas d'aptitudes à se démêler dans le dédale de la procédure de nos lois civiles.

A vrai dire, le démon de la poésie l'avait pris tout entier et toujours la muse soufflait à son oreille un rythme harmonieux et berceur, le doux accompagnement de ses longues rêveries, de ses envolées vers l'infini, vers l'idéale beauté où tendaient toutes les forces de son être.

Aussi, pendant plusieurs années, ses poésies d'une allure si personnelle et dans le ton romantique ornèrent nos revues et nos périodiques, tels que la *Ruche littéraire* et le *Journal de l'Instruction Publique* dont M. P.-J.-O. Chauveau lui avait ouvert toutes grandes les colonnes; ce qui était de la part de cet éminent écrivain une marque d'admiration et de sympathique attention pour son réel talent. Bon nombre de ses pièces d'assez longue haleine sont réunies dans le *Répertoire National*, précieux recueil de la *Muse canadienne* en un temps où celle-ci faisait entendre des accents, vibrant du plus noble et du

plus pur patriotisme, s'alliant à une douce mélancolie épandue sur toutes les choses et particulière aux peuples du Nord. Ce qui n'empêcha pas cette verve lyrique de passer du grave au doux, du plaisant au sévère, enregistrant au cours des événements toutes les émotions de l'âme nationale.

Il est cependant notable que, chez nous, presque tous les écrivains aient sacrifié aux muses; ce qui prouverait une fois de plus que nous tenons de nos ancêtres cette inlassable foi en l'idéal.

Dans des pièces comme: *La mort du vieux Chef Huron*, *Notre-Dame de Montréal*, *La Fille du Peuple*, *Le Génie des Forêts*, *Le Roi des Aulnes*, *La mère Souliotte* et plusieurs autres éparses dans les périodiques de l'époque, s'affirment les qualités de style chères aux romantiques d'outre-mer, ces maîtres de la pensée moderne où se retrouvent cette ampleur, cette hardiesse d'expression, cette richesse d'images et ce rythme entraînant qui firent écho dans notre jeune littérature et dont les écrivains contemporains de tous les pays subissent encore l'influence marquée. Néanmoins, Joseph Lenoir, pour s'être mis à cette école, demeure un poète amoureux de la forme et certaines expressions ou tournures vieillotées annoncent chez lui des tendances au néo-classicisme, voire même au symbolisme qui ralliera plus tard tous les

suffrages et consacrera un genre définitif propre à toutes les évocations poétiques.

* * *

Au demeurant, Lenoir, entre tous les poètes canadiens de son temps, se distingue par l'élégance de la facture et la sonorité vibrante de son vers. Ses poésies sont à la fois gracieuses et profondes, empreintes d'une saine philosophie qui ouvre à l'âme des horizons infinis. Il aimait à faire de fréquents retours sur lui-même, à rappeler les choses d'antan, dont il avait l'obsédante nostalgie. Lisez, par exemple, ce chant de *La mort du Chef Huron* cherchant asile au fond des bois, dans la montagne aux flancs de laquelle sont suspendus les corps embaumés des chefs de la tribu, morts en héros au cours des dernières guerres si désastreuses pour leur race qui peuplait ces régions giboyeuses :

Sur la grande montagne aux ombres solitaires,
Un jour, il avait fui, comme fuit le chasseur.
Son oeil était de feu, comme l'oeil de ses pères,
Mais son orbe roulait avec plus de fureur.
Où guide-t-il ses pas, quelle rage l'anime ?
— Il est là, près du chêne, une hache sanglante
Soutient ses larges bras l'un dans l'autre enlacés.
On dit qu'il se calma, que sa tête tremblante
Laissa même échapper ces mots qu'il a tracés.

Puis le vieux chef entonne ce refrain qui revient souvent sur ses lèvres au cours de cette

complainte où il repasse ses exploits de jadis et maudit sa vieille impotence qui paralyse ses membres et le force au repos final :

O Chêne de la grande colline !
Arbre chéri de mes aïeux,
Ecoute, qu'à ma voix ton oreille s'incline,
Je suis venu te faire mes adieux ! »
On dit qu'ayant chanté, d'une voix bien sonore,
Le vieillard s'arrêta pour essuyer ses yeux,
Que ses larmes coulaient, comme il en coule encore
Quand on pleure un bonheur qui n'a pu rendre
[heureux.

Ne croirait-on pas ces deux derniers vers empruntés à Musset, qui faisait son « bonheur » d'avoir quelquefois pleuré ?

On dit qu'après sur la grande montagne,
L'ombre du vieux guerrier apparut bien souvent ;
Qu'on entendit gémir la nuit un bruit du vent
Comme une voix de mort qu'une lyre accompagne.

C'est l'âme errante au sein de ces vastes solitudes, théâtre jadis de ses chasses et de ses exploits fameux que redisent encore les échos d'alentours.

Peut-être aussi, le barde canadien a-t-il voulu symboliser dans le vieux chef indien l'histoire de toutes ces races nomades qui peuplaient ce vaste continent de l'Amérique, théâtre de maints autres combats héroïques pour la conquête du Nouveau-Monde ouvert à la civilisation chrétienne.

Cette ode, *Le Génie des Forêts*, paraît

être inspirée du même sentiment, émaner de la même nostalgique souvenance de l'ombre bienfaisante et pacifique des grands bois, asile des génies mystérieux :

Il est dit qu'une fois sur les arides plaines
Qui s'étendaient là-bas dans les vieilles forêts,
L'esprit des noirs brouillards qui couvrent les
Dormit à l'ombre des cyprès. [domaines

* * *

Avec *Dayelle*, c'est l'orientalisme qui apparaît dans cette pièce, car quel est le poète qui, un jour ou l'autre, n'a pas rêvé des pays de soleil, aux pompeux décors, où sur un pan du ciel la lumière s'irradie en teintes multicolores, où les longs crépuscules et la douceur des nuits, sous un firmament bleuté, parsemé d'étoiles, donne à l'âme cette nostalgie d'espace et d'infini.

Dayelle, c'est un message d'amour :

Douce brise du soir, haleine parfumée
Qu'exhale en expirant, le vaste sein du jour,
Ah ! puisse bientôt, sur la couche embaumée
Où *Dayelle* s'agite, oh ! je l'ai tant aimée !
Porter à son oreille un mot de mon amour !
Que la tente où parfois, tu vas dormir, ma belle,
Quand le simoun en feu règne sur le désert,
Te soit une oasis où ton pied de gazelle
Se pose sans frémir. Que ton coursier rapide
Y trouve une eau limpide, un gazon toujours vert !

A maintes reprises, à travers son oeuvre,

le poète est séduit par une gracieuse image,
comme celle de *Graziella*:

Les beaux yeux avaient pris la teinte,
Les couleurs dont se trouve empreinte
La mer au vaste horizon bleu.
La chevelure épaisse et noire
S'enroulait sur son cou d'ivoire,
Chaste de tout baiser de feu.

Combien son humide paupière
Aimait cette pâle lumière,
Rayons mêlés d'ombre et de jours !
Combien en la voyant sourire,
Mon âme éprouvait de délire,
Mon coeur accumulait d'amour !

* * *

Notre barde a chanté aussi en des accents
délirants le peuple et ses fêtes solennelles :

Femmes de mon pays,
Blondes et brunes filles
Aux flottantes mantilles,
Hommes aux fronts unis,
Venez, la fête est belle,
Splendide et solennelle.

C'est la fête du peuple et nous sommes ses fils !

Quand il vient d'une fête,
Le peuple ceint sa tête,
Ses épaules et ses reins.
L'écharpe qu'il se donne,
Quoique noble, rayonne
Moins que sa gaieté franche et ses regards sereins.

Cette bannière qu'il déploie,
Nos couleurs sur l'or et la soie
N'est-elle pas bien belle à voir !
Dirait-on pas que cette brise
Qui fait ployer sa lance grise
Anime son beau castor noir !

* * *

Il célèbre avec une vibrante émotion
Notre-Dame de Montréal, ce temple auguste
élevé par la foi de ses pères :

C'est un bloc de calcaire aux énormes assises,
Il est là sur son tertre, et ses hautes tours grises
Y soulèvent leur front altier.
Un grand fleuve à ses pieds roule ses claires ondes,
De ses riches produits l'entoure tout entier.
O demeure tranquille ! O sainte basilique,
Monument élevé sur la place publique
Comme un phare sur un écueil.
Je m'étonne toujours que, parfois, l'on t'oublie,
Mystérieux asile où Dieu reconcilie
Les voisins ennemis, la vaste vie et le cercueil !

Puis dans deux pièces rarement citées, qui
sont parmi ses plus significatives, il s'est es-
sayé à résoudre le problème social : *Misère*,
Peur et Récompense sont dédiées à ceux
qui souffrent et qui peinent sous le dur labeur
quotidien ; sans que, toutefois, sous sa plume,
aucune parole ne leur fasse maudire le jour
qui les vit naître, mais mettant dans leur cœur
un esprit triomphant en la moisson nouvelle.

L'on doit à sa plume féconde maintes au-
tres pièces d'inspirations diverses tirées d'au-

teurs étrangers, comme ce *Roi des Aulnes*, imité de Gœthe.

Somme toute, si variée que fut sa production poétique, il paraît regrettable que Lenoir ne se soit pas attaché à quelque oeuvre de longue haleine et ne se soit pas plus fréquemment, avec un réel bonheur, inspiré des choses « fleurant bon » le terroir laurentien.

Mais telle qu'elle est, et pour l'époque où elle parut, son oeuvre très notable marque une évolution dans la littérature canadienne, s'adaptant non sans efforts ni sans mérites aux meilleures formes de la pensée française, créatrice de souveraines beautés.

A sa mort, survenue le 3 avril 1861, Joseph Lenoir remplissait au département de l'Instruction Publique les fonctions de traducteur et d'assistant rédacteur du *Journal d'Instruction Publique*, où il avait publié ses premiers vers.

Enlevé trop tôt aux lettres canadiennes, sa fin prématurée eut un écho prolongé dans les feuilles périodiques qui, tour à tour, déposèrent leurs respectueux hommages et leur concert d'éloges sur cette tombe entr'ouverte, et dont plusieurs déjà s'écrivaient sur le mausolée de sa gloire et de sa renommée naissantes.

De ces éloges et de ces marques d'universelle sympathie, retenons cet *Adieu du Poète*, signé par M. A. Marsais, disciple favori des muses :

O muse de la poésie !
Pleure, Joseph Lenoir n'est plus !
Le sort a, loin de cette vie,
Emporté l'un de tes élus.
Il était encore dans un âge
Où l'on espère de longs jours
O mort ! Voilà ton ouvrage !
Tu nous l'as ravi pour toujours ;
Mais, au Canada, sa patrie,
Par lui sincèrement chérie,
Ton souvenir ne mourra pas
Et les doux accents de sa lyre,
Ses vers où la grâce respire
Braveront la fange du trépas !
Toi qui vois, à cette heure,
La sublime demeure
Où règne l'Eternel,
Dans le ciel sans nuage,
Accepte mon hommage,
Mon adieu solennel !

* * *

Nos critiques, dans leurs recueils littéraires, ont assigné à Lenoir sa vraie place parmi nos meilleurs écrivains ; et il demeure une des figures les plus caractéristiques et les plus intéressantes du mouvement *romantique* au pays de la feuille d'érable et de la Province de Québec qui se souvient toujours.

LES CANADIENS DE L'OUEST

(1868)

Par Joseph Tassé.

Depuis quelques années, il s'est publié bon nombre d'ouvrages qui témoignent hautement de la survivance des Canadiens de l'Ouest dont les vastes territoires sont ouverts à une immigration intense et à toutes les initiatives mercantiles. Mais aucun n'a mieux que l'oeuvre de M. Joseph Tassé démontré la primauté des nôtres dans cette région prédestinée devenue un des greniers du monde, où s'élèvent des villes populeuses, où se coudoient toutes les races en proie à un perpétuel devenir.

« Les Canadiens-Français, nous dit l'auteur dans son introduction, ont été les pionniers de ce continent; les premiers ils l'ont parcouru en tous sens alors qu'il n'était qu'une immense solitude encore dans sa primitive et sauvage beauté.

« Les premiers parmi les hommes civilisés, ils ont donné des noms aux lacs, aux fleuves, aux montagnes qu'ils ont visités, baptisant ainsi une vaste portion du continent; et ces noms, quoique parfois on leur en ait substitué d'autres moins appropriés, rappelleront tou-

jours que cette terre d'Amérique fut tout d'abord une terre française.

« Ni les pionniers véritables de l'Ouest, affirme Tassé, ni les fondateurs des principaux états de cette contrée, ni les premiers habitants des grandes villes n'ont été appréciés à leur juste valeur. Cependant, au prix de quels dangers, de quelles privations, de quelle persévérance n'ont-ils pas accompli leur oeuvre civilisatrice.

« Nous avons voulu, dit-il, surtout démontrer que les Canadiens-Français, après avoir découvert l'Ouest, ont encore le plus fait pour son établissement en fondant la plupart de ses villes, et en devenant dans bien des cas les principaux instruments de sa grandeur et de son prodigieux développement. »

C'est alors que défilent devant nous toute une liste de noms auxquels l'auteur consacre quelques pages, relatant les hauts faits et les mérites incontestables de ces valeureux pionniers de la civilisation.

C'est d'abord Charles de Sauglade qui, après bien des services signalés, fut promu lieutenant, et combattit sous Montcalm à la dernière bataille des plaines d'Abraham à la tête d'un parti de sauvages; c'est Jean-Baptiste Cadot, commandant du poste du Sault Sainte-Marie, qui fut en même temps un traiteur intrépide; c'est Charles Réaume qui se livra d'abord à la traite des fourrures, puis fut nommé juge à la Baie Verte, doué d'ailleurs d'un

sens légal naturel, il ne s'embarrassait guère de compilations juridiques, résolvant les affaires les plus difficiles. Plusieurs Canadiens furent ainsi revêtus, nous dit Tassé, de la dignité judiciaire dans les différents territoires, ce qui prouve la confiance dont on les honorait. Ce Charles Réaume appartenait à une famille respectable et distinguée. Il était né à Laprairie, en 1752. Comme beaucoup de ses compatriotes, nous dit l'auteur, accédant à l'espoir de faire fortune, Réaume déserta de bonne heure le foyer natal et prit sa feuille de route pour l'Ouest. L'on rapporte de lui maintes anecdotes piquantes, ce qui n'empêche pas qu'il rendit à son pays des services signalés, occupa même la place de juge, se fit même traiteur sur la fin de sa vie. Au dire de la relation, malgré ses extravagantes lubies, Réaume était aimé et son nom vivra longtemps dans le souvenir de la population de la Baie Verte. C'est Joseph Rolette, né à Québec en 1781. Il fit ses études au Séminaire, émigra à Détroit, y prit du service dans l'armée canadienne, contre les Américains, y fut promu capitaine en récompense de sa bravoure. Puis il vint s'établir à la Prairie du Chien, où il exerça la traite des fourrures pour une compagnie. Il y fit même un commerce étendu et s'y acquit une réputation d'habileté sans égale.

« Sa société, relate Tassé, fut vivement recherchée par tous les voyageurs de distinction qui visitèrent à cette époque la Prairie du

Chien, car ses manières étaient tout à fait courtoises, et sa conversation très intéressante, nourrie d'anecdotes et de bons mots. » C'est Salomon Juneau, Julien Dubapu, Antoine Leclerc qui furent commerçants, traiteurs; Jacques Duperon Baby qui embrasse la carrière militaire dans laquelle ses fils rendirent eux aussi des services signalés, prirent part, à Détroit, où ils avaient élu domicile, à la traite des fourrures; l'un d'eux fut appelé des premiers à remplir des fonctions judiciaires.

D'autres noms bien canadiens, comme Jean-Baptiste Faribault, Jean - Baptiste Perrault, Jean-Marie Ducharme, qui font, tour à tour, le métier des armes et exercent celui de traiteur qui leur permet d'étendre leur commerce et d'exercer autour d'eux une véritable influence. « Perrault, note judicieusement Tassé, continua le commerce des pelleteries pendant soixante longues années dans le Nord-Ouest. Il était, au dire de l'historien Schootcraft, un homme bien instruit, d'une grande urbanité, d'un jugement solide, d'une mémoire très heureuse, ingénieur dans la mécanique. »

L'on pourrait en dire autant de tous les noms de ces vaillants Canadiens traiteurs et commerçants qui firent souches dans ces vastes territoires de l'Ouest, qui ont été des fondateurs de villes aujourd'hui populeuses, rivales de ces grands centres américains, orgueilleuses pourtant de retrouver à leur origine ces noms de Français, découvreurs intrépides,

trappeurs et traiteurs, sachant s'adapter à toutes les situations et gagner l'estime de tous, et laissant après eux le meilleur souvenir de leurs vertus et de leurs travaux.

Certes, la liste en est encore longue de ceux-là qui ont mérité de figurer au palmarès, sur ce tableau d'honneur que leur a dressé Joseph Tassé qui, en un beau geste de reconnaissance, les propose à l'admiration des générations à venir : ces Vital Guérin, Jean-Baptiste Mallet, Pierre et François Ménard, Jean-Baptiste Beaubien, Louis Vitel Baugy, Gabriel Franchère, F.-X. Aubry, Antoine Leroux, P.-C. Painbrun, Jos. LaRocque, Pierre Falcon « lequel, dit le chroniqueur, aima toujours à faire des chansons ; il fut le troubadour populaire du Nord-Ouest. » A la fin de l'une de ces chansons se trouve ce quatrain d'une verve toute gauloise :

Amis, buvons, trinquons,
Saluons la chanson
De Pierriche Falcon,
Ce faiseur de chansons.

Cette belle nomenclature se termine par le nom de Louis Riel, père, né à l'Ile de la Croix dans le territoire du Nord-Ouest, le sept juin 1817, ainsi que le mentionne Tassé. En 1822, le jeune Riel fut amené au Canada par son père et sa mère, et les cérémonies de son baptême furent suppléées au mois de septembre à Berthier.

Dans tout le cours de sa carrière assez mouvementée, Louis Riel, père, montra un grand esprit d'entreprise, et comme chef s'acquittait une grande popularité parmi les sauvages qui trouvèrent toujours en lui un véritable défenseur contre les exactions de la Compagnie d'Hudson qui devait prendre, plus tard, des mesures de représailles, cause d'un conflit regrettable. Il mourut à St-Boniface, le 21 janvier 1864, emportant, par son esprit de sagesse et d'équité, l'estime de ses compatriotes et des populations indigènes.

A sa mort, son fils, Louis, lequel devait quelques années plus tard prendre en main la cause des Métis, faisait ses études de philosophie au collège de Montréal. Le souvenir de son père était encore vivace à la Rivière Rouge. Aussi, quand Louis Riel se mit à la tête du mouvement insurrectionnel en 1869, au dire de M. Tassé, les Métis se rangèrent sous son drapeau.

L'on doit encore à la plume alerte de Joseph Tassé nombre d'articles, entre autres : *Un point d'histoire* et une *page parlementaire*, où l'auteur relate une des phases les plus mouvementées du gouvernement responsable et de notre régime représentatif, pour lesquels luttèrent tour à tour nos grands hommes politiques et auxquels on a depuis consacré des études substantielles qui mettent davantage en lumière la part prépondérante qu'ils prirent

pour l'obtention et la conservation de nos droits constitutionnels.

Telle est, du moins dans ses grandes lignes, cette oeuvre patriotique, véritable tableau d'honneur que l'auteur, mu par un vif sentiment d'admiration et de reconnaissance, a voulu dresser de tous ces braves pionniers de l'Ouest qui, les premiers, ont foulé et ouvert à la civilisation ces plaines fertiles, devenues l'un des greniers du monde.

Comme l'on voit, nous sommes bien chez nous, partout dans ce beau et grand Canada, auquel le XX^e siècle ouvre de si brillantes perspectives.

Aussi, n'avaient-ils pas raison, ces pèlerins de la « Survivance Française » des lointaines prairies de l'Ouest, de venir « passer les fêtes » avec nous, sur ces rives laurentiennes, se réchauffer le coeur au contact de cette vieille civilisation du pays de Québec qui, sous l'égide de sa noble et fière devise « Je me souviens ! », garde jalousement ses traditions ancestrales.

Voici d'ailleurs à ce propos ce que nous lisons dans *l'Eclaireur*, de Beauceville, qui leur consacre un article ému autant qu'élogieux : « Hier, ils étaient au milieu de nous, et ils venaient de ces régions lointaines passer le temps des fêtes à Québec. . . »

« Nous nous inclinons avec respect et avec admiration devant leur vaillance, leur patriotisme ardent et agissant, leur attachement

profond et dévoué à tout ce qui est français, catholique et canadien, gardant au plus intime de leur coeur l'image du vieux Québec qui est pour eux la patrie chère, comme si nous étions en quelque sorte la France du Nouveau-Monde. »

Maintenant on annonce que la Compagnie du Pacifique Canadien a fait publier une intéressante brochure sur *Les légendes canadiennes*. C'est une collection d'histoires merveilleuses de feux-follets, de loups-garous, de chasse-galeries, etc., qui longtemps ont eu cours dans nos campagnes.

Souhaitons que toujours éprise de rendre justice aux nôtres qui lui ont en quelque sorte déblayé la voie ferroviaire, elle donne la publicité aux *Légendes de l'Ouest*, histoires non moins merveilleuses de tous ces vaillants pionniers, vendéens de la première heure, qui ont foulé ces terres prédestinées ouvertes à un développement prodigieux et à une prospérité sans égale, garant d'un splendide avenir.

P.-J.-O. CHAUVEAU

*Homme de lettres, poète, historien,
romancier, orateur.*

Il en est de certaines «-personnalités», artistiques, littéraires et politiques, comme de ces événements qui, avec le recul des années, donnent, à vrai dire, toute leur signification, servent de terme de comparaison entre hier et aujourd'hui; en un mot, qui, de tout le prestige de leur renommée, éclairent la route de l'avenir.

Or une de ces personnalités les plus représentatives dans notre monde littéraire canadien fut bien celle de P.-J.-O. Chauveau. Il en est peu, en effet, qui s'imposèrent plus vite à l'attention. Il sut gagner les suffrages, en même temps que l'estime de ses compatriotes.

A en juger par sa photographie, qui se détache comme en relief, véritable profil de médaille, on a l'impression d'être en présence d'un bel esprit et d'une grande âme ouverte à tous les beaux sentiments et à tous les généreux élans du coeur. Bref, il fut, chez nous, le type parfait de l'homme cultivé et de bonne compagnie, ce qui d'ailleurs était la résultante de sa formation humaniste. Nous ne nous

attarderons pas à retracer ici sa brillante carrière politique, il nous suffira de rappeler qu'il occupa successivement les plus hautes charges confiées à son talent précoce et à ses qualités d'homme d'Etat, qui confirmaient une fois de plus « que la valeur n'attend pas toujours le nombre des années. »

Nommé plus tard surintendant de l'Instruction Publique, poste qu'il occupa pendant plusieurs années, il publia un journal pédagogique, modèle du genre et de la plus haute tenue littéraire, où se trouvent consignées de judicieuses remarques sur notre système scolaire. Entre temps, comme bon nombre de nos hommes publics d'alors, il fit un assez long voyage en Europe, visitant la France, l'Angleterre, la Belgique, l'Allemagne et l'Italie, d'où il rapporta d'utiles et durables impressions qui achevèrent de meubler sa belle intelligence et d'orner son esprit d'une foule de connaissances, bientôt mises à profit pour le bien et l'avancement de son pays.

A vrai dire, la politique ne l'absorba pas longtemps et malgré son dévouement à la chose publique, il ne désirait rien tant que de revenir à ses chères études littéraires qu'au plus fort de ses occupations il n'avait jamais abandonnées et auxquelles il devait ses plus grands succès, ses plus beaux triomphes oratoires, qui lui valurent dans la suite d'être élu président de la *Société Royale*, pour la section française. En même temps, c'était la con-

sécration officielle de son talent et de sa réputation d'homme de lettres, car, de l'aveu de ses contemporains, il fut toujours un écrivain disert, au style plein de finesse et d'élégance. Il fut à la fois : poète, romancier, orateur, historien, auteur de nombreux articles qui attirèrent sur lui l'attention du public et contribuèrent à son avancement.

Poète, il l'était à ses heures et ses premières pièces qu'on retrouve dans le *Répertoire National*, intitulées *L'Insurrection* et *L'Adieu à Colborne*, témoignent déjà de sa délicatesse de sentiment ; le souffle du lyrisme patriotique l'emportant sur l'élégance de la forme ou la richesse de la rime. Mais, bientôt, à ses essais de prime jeunesse, font suite d'autres belles pièces de vers de noble envergure et de véritable inspiration, comme *Donnacona*, laquelle, véritable ode triomphale, commence par ces mots invocateurs :

« Stadacona dormait sur son fier promontoire. » On l'a deviné, c'est Québec, qui préside aux destinées de la race canadienne-française et contemple de haut les phases décisives de sa glorieuse histoire.

Il faudrait y joindre d'autres pièces de moindre envergure, mais de forme bien française et d'un goût impeccable qu'il tenait de sa haute culture latina-hellénique. Comme aussi à noter une série de récits, de légendes versifiées, pleins de verve et d'entrain, du meilleur « terroir ». Mentionnons encore sa fameuse

truduction du *Dies Irae*, où s'exhale toute son âme de grand chrétien, et qui dénotait chez lui une maîtrise peu commune de la langue de Cicéron, à laquelle il devait quelques-unes de ses plus belles qualités oratoires.

Maintenant, soit dit sans ambages, si comme le fait remarquer un critique avisé, le vers se montre récalcitrant sous sa plume, en revanche, avec quelle aisance et quelle grâce souveraine, il maniait la prose ! Et ceci nous mène à parler du publiciste, car nul mieux que lui n'excellait à faire, dans son *Journal de l'Instruction Publique*, « La Revue Européenne, » c'est-à-dire des événements artistiques et littéraires surtout. On eut dit, à le lire, qu'il avait siégé ou tout au moins assisté à maintes séances sous la Coupole, tant lui semblait connue chacune des figures célèbres des Immortels, ses illustrations de la pensée française dont il avait subi l'influence, ainsi que le chaud et lumineux rayonnement.

« Un autre fait, écrit-il, qui a bien eu son retentissement local, c'est la réception à l'Académie française de M. Alexandre Dumas, fils. Nous reconnaissons à M. Dumas son immense talent, mais nous sommes forcés d'employer le même adjectif pour qualifier sa vanité et ses prétentions. Son discours de réception est un continuel balancement d'encensoir. Sous prétexte de parler de son père, le récipiendaire taille sa propre statue et la place sur le quatrième fauteuil, après l'avoir fait

entrer par la grande porte. Heureusement, M. d'Haussonville a spirituellement mis les choses à leur place. Dans une critique fine et mordante il a mesuré M. Dumas et l'a trouvé beaucoup plus petit qu'on ne l'aurait cru. Au fait, M. D'Haussonville a été le héros de la fête. »

Cette chronique, d'ailleurs, des « Oeuvres et des Hommes », lui fournit l'occasion d'établir certains rapprochements entre l'ancien et le nouveau monde qui s'élabore disposé, selon lui, à profiter des leçons de l'histoire du passé, pour mieux assurer l'avenir.

De ce chef, l'on ne s'étonne pas qu'il ait composé un roman, *Charles Guérin*, où il traite somme toute d'une question économique d'importance capitale. C'est, en effet, une étude de moeurs canadiennes, écrite dans un style clair et sobre, une fraîche et tendre idylle, exempte d'analyses subtiles, de situations dramatiques et des angoissantes péripéties du roman moderne.

A l'instar d'un René Bazin, c'est le retour à la terre qu'il préconise comme source de bonheur familial et de prospérité nationale, et dans la finale un peu désabusée de l'homme public rendu à la vie privée et à ses chères études, ne voulant pas même pour son héros les honneurs de la députation électorale: « Priez le ciel qu'il lui épargne cette calamité. »

A tout événement, son étude appron-

die de la *Vie et de l'oeuvre de Garneau*, laquelle d'une simple introduction prend les proportions d'un volume, nous le montre avec tous les dons d'historien auxquels s'ajoute cette intuition quasi prophétique qui jette sur les événements de lumineuses clartés.

Ainsi, nous affirme-t-il comme conclusion: « ce qui caractérise la race française entre toutes, c'est cette force secrète de cohésion et de résistance qui maintient l'unité nationale à travers les plus cruelles vicissitudes et la relève triomphante de tous les désastres. »

Nous lui devons une autre monographie intitulée: *Un chanoine du chapitre de Québec* et une synthèse de la littérature canadienne qui lui apporterait, dans son évolution, une preuve irrécusable de notre survivance en même temps qu'une belle promesse d'avenir. Cependant, l'on peut regretter qu'avec le talent d'écrivain qui le distingue, ses dons d'exposition et de pénétration psychologique, il n'ait entrepris des travaux de plus longue haleine, qui l'eussent mis au rang de nos meilleurs écrivains.

Comme on a pu le constater à la lecture de ses oeuvres, s'il adopte facilement le style oratoire, c'est, qu'en fait, Chauveau était né orateur. Il avait la noble prestance, le geste aisé, le débit facile et abondant, le verbe sonore et vibrant, à la fois doux et caressant à l'oreille. Joignez à cela l'exposé clair et lucide, le développement de chacune des pé-

riodes du discours qui en font un tout harmonieux; bref un ensemble de qualités forçant l'admiration et lui attirant les plus vives acclamations. Car on peut dire qu'à chacune de nos grandes célébrations patriotiques, il fut le porte-parole de tout un peuple, de toute la race canadienne-française, dont il incarnait les plus belles et les plus nobles traditions.

De ces principaux discours prononcés en des circonstances mémorables il conviendrait de citer de nombreux extraits, pour en faire admirer l'élévation et la profondeur de pensée, s'alliant à une forme littéraire classique.

Parmi ses harangues populaires, celle prononcée au Monument des Braves, en juillet 1855, commémorant la bataille de Ste-Foye, en présence des marins français de la *Capricieuse*, la première frégate à entrer dans notre port depuis la cession du Canada à l'Angleterre, est encore dans toutes les mémoires. Dans une péroraison, l'orateur donne à tous ces braves et à tous ces descendants de héros rendez-vous « au jour de la grande revue que le Seigneur passera quand les temps ne seront plus! »

Maintenant, les paroles éloquentes qu'il prononça sur la tombe de F.-X. Garneau, le 15 septembre 1867, resteront comme un éternel hommage au grand disparu. En terminant, dans une superbe envolée, il assure notre historien national qu'il peut dormir en paix, que les Canadiens seront toujours fidèle-

les à eux-mêmes: « Au sein de l'immortalité, esprit bienfaisant, vous planerez sur notre coeur. Le silence va se faire en ces lieux, à votre égard le silence et la mort ne se feront jamais dans nos âmes. »

Non moins pathétique et d'une touchante évocation est le beau panégyrique qu'il prononça lors du dévoilement du monument des Pères Bréboeuf, Jacques et Lallemand, premiers Jésuites martyrs au Canada, érigé sur les bords de la rivière Laitet.

Après avoir évoqué, en des termes énergiques, tout ce que la terre canadienne doit à ces défenseurs de la foi, infatigables évangélistes de la Nouvelle-France, il termine par un adieu suprême et un salut à Québec, la ville des souvenirs légendaires et des « pierres qui parlent »: « Adieu à vous tous, salut à toi, vieille cité de Champlain, cité de toutes les épreuves, de tous les malheurs, de toutes les gloires! Mille souvenirs historiques surgissent autour de toi, apparition tantôt grandiose, tantôt souriante, mais toujours glorieuse! »

Si nous feuilletons sa correspondance, nous voyons que celle-ci, comme sa conversation, s'émaillait de citations d'auteurs classiques, ce qui prouve chez lui l'homme de haute culture, le parfait « humaniste », qui, en cultivant les lettres, eut toujours à coeur l'avancement de son pays.

Au cours de sa brillante et longue carrière, il cueillit les titres honorifiques de com-

mandeur de l'ordre de Pie IX, de Chevalier de Saint Grégoire et d'officier de l'Instruction Publique de France.

A toutes ces marques de distinction s'ajoute le témoignage irrécusable et des plus qualifiés d'un de ses contemporains qui l'a mieux connu, et qui, lui-même, pouvait mieux rendre un hommage mérité à son talent et à ses hautes capacités: « Dans sa vie privée, comme dans sa vie publique, dit M. le juge A.-B. Routhier, l'hon. M. Chauveau a été un citoyen intègre, un homme d'honneur, un chrétien convaincu. Partout et en toutes circonstances, il exalta le nom canadien. Il aimait sa patrie, sa religion et les lettres. Toute sa vie, il a été fidèle à ce triple amour. Il a été une de nos gloires nationales les plus complètes et les plus pures. »

En ces temps où tout un monde d'idées s'élabore, où notre formation comme peuple s'accomplit, puisse la noble figure et la brillante carrière de ce grand Canadien que nous avons asquissée, être à la fois un bel exemple et un guide sûr pour la race canadienne-française et l'orienter vers les sommets d'une vie vraiment supérieure, c'est-à-dire vers un idéal de beauté intellectuelle et morale, gage d'immortelle survivance.

GEORGES DE BOUCHERVILLE

Le romancier.

Si l'on ouvre le *Répertoire National*, de M. Huston, où sont consignées quelques-unes des premières oeuvres de nos écrivains, on est pénétré d'un sentiment d'admiration et de reconnaissance pour ces travailleurs intellectuels, qui les premiers ouvrirent à notre jeune littérature la voie du succès, dans laquelle, confiante en l'avenir, elle s'engage aujourd'hui.

Or parmi ceux-là qui méritent une mention honorable, c'est bien M. Georges de Boucherville, l'un de nos romanciers, l'auteur de *Une de perdue, deux de trouvées*, dont les oeuvres ont toujours eu la faveur du public.

A en juger par sa photographie, prise avec sa toge de greffier du Conseil Législatif, on devine une figure expressive, un esprit inventif et méditatif. Il est étonnant tout de même qu'avec son esprit d'observation, ayant beaucoup voyagé, ayant par conséquent beaucoup retenu, il n'ait pas plus produit.

Quoiqu'il en soit, sa première nouvelle intitulée *la Tour de Trafalgar* témoigne déjà des qualités précieuses de conteur intaris-

sable et d'observateur conscient de la vivante réalité.

Ainsi, voyez comme dans ce récit, ce conte fantastique, les signes avant-coureurs de l'orage sont scrupuleusement notés :

« Le temps s'était enfui. Rapides, de noirs nuages couleur de bronze couraient dans l'espace et par moments voilaient le soleil qui déjà rasait la cîme des hauts chênes. Bientôt les nuages se condensèrent et formèrent comme un dôme qui s'étendait sur l'horizon et menaçait de se dissoudre et de s'abîmer en pluie. Les oiseaux fuyaient d'un vol rapide et cherchaient un abri contre l'orage qui allait bientôt éclater. »

Voici une autre description tout à fait dans la note romantique : « La tiédeur de l'atmosphère tout en énervant les membres répandait dans les sens cette molle langueur, ce je ne sais quoi qui coule avec le sang dans les veines et donne à tout notre être cette volupté délicieuse qui amollit le corps et dilate l'âme, alors qu'elle nous plaît et nous embrasse. Joseph, assis près de sa fiancée, aspirait l'amour avec le parfum des fleurs. Léonardine, elle, était préoccupée, ses deux grands yeux erraient distraits autour d'elle. Au moindre bruit elle tressaillait, la chute d'une branche, le frisson d'une feuille lui causaient une pénible émotion, dont elle ne pouvait s'expliquer le sens. »

Certains passages de cette nouvelle, comme celui où Joseph cherchant refuge con-

tre l'orage qui éclate aperçoit sur la porte des taches de sang qui l'horrifient et lui donnent le cauchemar, nous rappelle la manière des contes fantastiques d'Edgar Poe, et le mit d'ailleurs sur la voie du succès, dans un concours littéraire à Montréal où son talent naissant fut unanimement applaudi.

Mais c'est surtout après un long séjour à la Louisianne, où partisan des Fils de la Liberté lors des troubles de 37, il s'était volontairement exilé, quand il publia son premier roman intitulé *Une de perdue, deux de trouvées*, qu'il donna, on peut dire, toute sa mesure et consacra désormais sa mémoire.

De ce roman canadien, qu'on trouve aujourd'hui dans toutes les bibliothèques et qui a fait les délices de nos premières lectures, nous citerons quelques extraits, propres à faire valoir les qualités de son style et sa manière de composer que déjà il annonçait dans sa *Tour de Trafalgar*, d'une évocation à la fois fantastique et sentimentale, et son habileté à faire naître à plaisir les incidents dramatiques et les situations romantiques les plus inattendues, soutenant jusqu'au bout l'intérêt palpitant du récit.

Tout d'abord, voici le portrait qu'il nous trace de son héros, Pierre de St-Luc :

« Un peu brusque dans ses façons, il savait néanmoins plaire par ses manières pleines d'aisance et de noblesse. Naturellement vif et bouillant, il s'étudiait à conserver son sang

froid et à rester calme au milieu des scènes les plus excitantes. Poli, affable, il était l'âme même des sociétés où il se trouvait. Ses exercices de la mer et une vie pleine d'activité et de danger avaient développé avantageusement toutes ses qualités intellectuelles et corporelles. Son oeil noir et brillant semblait percer jusqu'au fond de la pensée. Sa haute stature, musculaire et charnue, ses bras nerveux, sa taille souple, tout annonçait, chez le capitaine de St-Luc, une force, une activité extraordinaires. »

Avouons, cependant, que cette manière de décrire dans le détail un héros de roman, semblerait un peu désuète, auprès de nos romanciers modernes qui en quelques lignes décrivent un caractère.

Ses portraits de femme ne sont pas moins bien consciencieusement brossés : « Clara Turnbull était une jolie blonde de vingt ans, nerveuse et mélancolique. Sa compagne, Clarisse Gosford, était la plus gentille et la plus aimable jeune fille que l'on pût voir de son âge. De beaux cheveux noirs s'échappaient en boucles de dessous son chapeau de paille rond. Ses grands yeux noirs et vifs et son teint frais, ses lèvres d'un vermeil de bouton de rose, une certaine expression mutine lui donnaient l'air le plus coquettement espiègle et agaçant que l'on puisse imaginer. Une robe de mousseline blanche et une ceinture de ruban bleu entouraient sa taille légère, ses pieds étaient em-

prisonnés dans des souliers de maroquin noir. »

De-ci de-là, il émaille son récit de jolies tranches de nature, d'où se dégage un parfum de poésie : « Une chaîne de hautes montagnes escarpées venait se perdre au rivage, à l'ouest de la lisière de cette langue de terre, en diminuant graduellement jusqu'à ce qu'elle se confondît avec le sol au niveau de la mer. Cette chaîne formait une espèce de croissant dont les cornes aboutissaient à la mer, à l'Est et à l'Ouest, en décrivant une demi-lune assez considérable dans les terres. »

Une fin de soir dans les tropiques est pleine de cette splendeur et de cette moite tiédeur particulière à ces parages splendides : « Toutes les après-midis, vers les six heures, quand le soleil brûlant des tropiques commençait à disparaître derrière les palmiers et les cocotiers et que la brise du soir venait rafraîchir l'atmosphère si lourd, oh ! alors, comme les splendides promenades devenaient animées. »

Non pas moins minutieusement décrit cet effet d'orage : « La pluie, qui, au commencement de la soirée, tombait fine et chaude, poussée par un léger vent du sud, avait cessé depuis quelques minutes. Il ne vantait plus, de gros nuages couleur d'encre enveloppaient toute la cité et semblaient fondre sur elle. La nature même semblait se recueillir et rassembler toutes ses forces avant de laisser échapper des tempêtes et de lancer ses furies sur la

ville. » Ne croirait-on pas lire quelque récit mythologique où, sur le commandement du dieu Eole, les vents sortant de la grotte mystérieuse déchaînent sur le monde leurs furies rageuses.

La scène émouvante de la traversée du pont de glace est très couleur locale : « En embarquant sur la glace, je m'aperçus que l'eau avait monté d'un pied. Sur le milieu de la rivière, elle était lisse et unie comme un miroir. Un bruit sourd se fit entendre le long du rivage, comme si c'eût été l'effort que l'eau faisait pour rompre la glace. »

Veut-on juger de son habileté merveilleuse à dramatiser une situation, à nous en rendre toute l'horreur tragique, qu'on relise l'épisode où Pierre de St-Luc, ligoté dans son cachot, se trouve aux prises avec un serpent à sonnettes, qui rampe jusqu'à lui et s'enroule momentanément autour de son corps frémissant.

En revanche, aussi, notez cette scène champêtre toute virgilienne : « Un peu plus loin, un troupeau de vaches cherchait sa nourriture dans l'herbe rasée et gelée de la plaine. Un petit garçon d'une dizaine d'années s'amusa à exciter un taureau en lui jetant des pierres. Quelquefois l'animal se retournait en agitant ses cornes menaçantes ; le petit garçon se sauvait, puis quand il voyait le taureau tranquille il retournait continuer ses agaceries. »

L'auteur sait, à propos, faire appel à son sens psychologique quand il remarque, en effet, « qu'il s'était établi entre elles une espèce de lien magnétique qui les unissait toutes trois en une même communauté d'idées dont St-Luc semblait tenir le bout de la chaîne, sans trop pouvoir définir au juste l'espèce de sentiment qui attirait ces jeunes filles vers lui. »

Nul doute qu'un P. Bourget eut souscrit à cette constatation qui lui est coutumière dans ses oeuvres.

L'on pourrait donc ainsi dans cette oeuvre capitale où le talent de Georges de Boucherville, comme un de nos meilleurs romanciers, s'affirme d'avantage, relever maints traits significatifs de sa maîtrise littéraire, que les circonstances assez aventureuses de sa vie ne lui permirent peut-être pas de mettre à une plus abondante contribution.

Toutefois, pour compléter cette analyse de son oeuvre, citons, en marge, l'appréciation élogieuse et si juste à tous points de vue qu'en faisait naguère en son introduction au *Répertoire*, M. A. B. Routhier, l'éminent homme de lettres, auteur lui-même de plusieurs ouvrages inscrits au palmarès de la littérature canadienne: « Personne mieux que lui anima les situations dramatiques, sut nouer et dénouer les intrigues, grouper les incidents, mettre en jeu les passions et les conflits d'intérêts, dessiner les caractères et bien agencer le récit. C'est, en somme, un conteur habile, sachant

ménager et maintenir l'intérêt, donner de la vie à ses personnages, de la couleur locale à ses descriptions et du mouvement à son drame.

« A vrai dire, le style de ses narrations n'est pas sans défauts, mais il a de la chaleur et de la vie. »

C'était par là consacrer la mémoire, parmi nous, d'un de nos meilleurs romanciers, que le grand public même, qui maintient à l'honneur les véritables renommées, ne cesse de ratifier, et à laquelle, en le lisant, il rend un impérissable hommage.

En le comptant au nombre de nos gloires nationales, plaçons-le parmi nos « Immortels ».

LOUIS P. TURCOTTE

L'historien.

Dans cette galerie de nos hommes de lettres, le nom de Louis P. Turcotte figure avec honneur.

Toute sa vie, il fut un laborieux, malgré un état de santé assez précaire. Il souffrait des suites d'un accident survenu alors qu'au début de sa carrière il traversait, en hiver, le pont de l'Ile pour se rendre à St-Laurent, sa paroisse natale. La glace, à un certain endroit, céda sous ses pas et il ne se tira que comme par miracle de cette situation périlleuse.

Mais si le corps était sensiblement atteint, l'esprit et le coeur restaient intacts, et il n'en continua pas moins ses chères études historiques, auxquelles il se voua tout entier.

Enlevé trop tôt à l'affection des siens et aux lettres canadiennes dans lesquelles il s'était déjà fait un nom enviable, nous lui devons une *Histoire de l'Ile d'Orléans*, si fertile en légendes, où l'auteur s'est plu à évoquer ces souvenirs d'antan, ces récits fabuleux qui avaient bercé son enfance et qui sont à l'origine de toutes les vieilles civilisations. C'est du plus pur

terroir : les us et les coutumes des gens de par « chez nous ».

D'ailleurs sa passion pour l'histoire s'était éveillée de bonne heure chez lui, et parmi ses travaux, nous relevons une notice historique très documentée sur le *Siège de Québec, en 1755 ou Invasion par les Américains*, étude consciencieuse des événements, qui est elle-même un véritable témoignage, comme il le dit : « de la fidélité et de la bravoure de nos ancêtres », une preuve du loyalisme canadien.

Ce beau travail fut donné en conférence devant *l'Institut Canadien*, pour la commémoration de ce grand événement duquel dépendaient nos destinées politiques nationales. Comme preuve à l'appui de ses conclusions, M. Turcotte soutenait : « que si nous sommes aujourd'hui sujets britanniques plutôt « u'Américains nous le devons à la fidélité du clergé et de la noblesse, et aux braves défenseurs de Québec. »

Comme membre de la société littéraire et historique dont il fut une des personnalités les plus marquantes, il donna lecture de plusieurs travaux historiques qui témoignaient de maintes recherches et de compilations d'archives poudreuses qu'il savait coordonner et rendre intéressantes, assimilables à ses auditeurs friands de semblables et si patriotiques incursions dans le passé qui reflète le présent et assure l'avenir.

« Je félicite, disait-il dans une conférence

sur les *Archives du Canada*, messieurs de l'*Institut Canadien* d'Ottawa, d'avoir attiré l'attention des membres sur une question aussi importante et aussi vitale. Les vieilles chroniques, sources de notre histoire, intéressent la société toute entière. Les historiens, les antiquaires les consultent soigneusement et les présentent ensuite sous une forme attrayante dans leurs écrits. Et quels charmes n'offrent pas ces annales même aux étrangers qui se passionnent pour leur étude! En effet, ne nous redisent-elles pas une série de luttes continuelles et d'une grandeur incomparable, luttés avec les enfants du sol, luttés entre la France et l'Angleterre pour la prépondérance dans le nouveau monde, luttés enfin pour la conservation de notre culte, de nos lois et de notre langue. »

Et il conclut avec cette persuasion enthousiaste et chaleureuse de l'archiviste: « C'est donc un devoir impérieux pour nous que de réunir tous les matériaux épars de notre belle histoire, aujourd'hui surtout que les travaux littéraires se poursuivent avec plus de zèle et d'éclat que jamais, que l'on remue la poussière des siècles pour y découvrir les reliques du passé. »

Puis il rend hommage à MM. Smith, Bibaud et Christie qui eurent besoin de consulter ces archives pour leurs premiers travaux et surtout aux noms vénérés de Jacques Viger, Faribault et Laverdière, car personne en a fait

autant qu'eux dans l'intérêt de l'histoire. Toute leur vie a été consacrée aux antiquités canadiennes et à éclaircir nos annales. Honneur et reconnaissance à ces chercheurs infatigables qui nous ont conservé et légué tant de travaux qui sans eux seraient aujourd'hui perdus! »

Certes, il pourrait dire avec non moins d'à-propos et de vérité que MM. Chapais, Groulx et E. Geo. Roy, pour ne mentionner que ceux-là, continuent la noble lignée de leurs devanciers, à leur tour éclaircissent des points d'histoire, ressuscitent laborieusement et magnifiquement le passé glorieux en assurant la maintenance et la survie d'une race qui a foi en ses immortelles destinées.

Mais si méritoires que fussent ses travaux préliminaires, ils le préparaient, le documentaient pour une oeuvre de plus longue haleine, sous le vocable de laquelle il devait laisser son nom à la postérité.

Le *Canada sous l'Union* restera, en effet, comme son oeuvre maîtresse dans l'élaboration de laquelle l'historien consciencieux, d'une information sûre et d'une grande largeur et justesse d'esprit, apparaît tout entier.

L'ouvrage est tout d'abord dédié: *A la Jeunesse Canadienne* qu'il veut, fort de l'expérience et de l'enseignement de l'histoire, guider vers l'avenir.

Dans sa préface, l'auteur, guidé par son patriotisme, prône les progrès accomplis sous l'Union.

« Le Canada, dit-il, a traversé sous l'Union une époque tout à fait intéressante. Pendant les vingt-sept années qu'a duré cette union, il s'est déroulé des événements nombreux et importants. Un pas immense a été fait dans le progrès moral et matériel.

« On a vu s'élever des hommes d'Etat éminents qui ont occupé successivement le pouvoir, des membres distingués qui ont brillé dans la chaire et au barreau, enfin des écrivains de mérite se sont fait une belle réputation dans les sciences, les lettres et les arts. »

Il ajoute : « Après avoir écrit l'histoire de sa terre natale, l'Ile d'Orléans, l'auteur a cru ne pouvoir mieux employer les loisirs forcés que lui laisse une santé chancelante qu'à écrire, pour l'utilité de la jeunesse canadienne, cette partie de l'histoire du Canada si riche en événements remarquables. »

Louis P. Turcotte, dans son *Introduction*, nous donne un aperçu général de l'histoire du Canada avant l'Union.

En terminant son chapitre sous la *Domination Française*, il écrit ces lignes significatives : « Les Canadiens, avant de se soumettre à leur vainqueur, se rassemblent sous le commandement de Lévis et prennent une éclatante revanche, sur le même théâtre de leur défaite de l'année précédente, et remportent une dernière victoire, comme pour montrer à leurs nouveaux maîtres qu'ils étaient dignes

de vivre avec eux sur un pied d'égalité parfaite. »

C'était, déjà esquissé, le projet *d'entente cordiale*, tant prôné depuis et vers lequel tendent dans la paix et l'harmonie, ainsi que la reconnaissance des droits mutuels, toutes les énergies nationales.

« Car, dit-il en traitant de l'époque tourmentée de 37, la masse des Canadiens était attachée à la métropole par ses institutions et ses coutumes. . . Ces troubles étaient donc le fruit d'une lutte politique prolongée à outrance. . . Les Canadiens ne réclamaient, comme ils l'avaient toujours fait, que justice de la part de l'Angleterre, la jouissance des droits qui leur appartenaient comme sujets anglais, conformément aux traités et à la constitution établie. »

L'auteur, après avoir consulté les journaux, notamment: le *Canadien*, la *Gazette de Québec*, et certains autres documents officiels, nous résume dans cette *Introduction*, les événements politiques et les raisons d'intérêt qui amenèrent cette Union projetée entre le Haut et le Bas Canada, dont les promoteurs espéraient un effet salulaire.

Quoiqu'il en soit, comme l'auteur le consigne judicieusement, l'Union fut loin d'être acceptée d'emblée par les Canadiens et donna lieu à des mécontentements et à force discussions: « Dès que les Canadiens français, dit-il, connurent les détails du projet d'union, ils protes-

tèrent énergiquement contre cette mesure qui comportait envers eux des conditions injustes.

« Mais ces représentations et ces protestations, de la part d'amis désintéressés du Canada et de la métropole, n'eurent aucun succès : la mesure fut votée dans la Chambre des Lords. »

Aussi M. Turcotte ne peut-il, en face de pareils faits et leurs malheureuses conséquences, s'empêcher à son tour d'émettre son sentiment : « Les Canadiens français ne méritaient certainement pas un sort semblable. Sans leur fidélité héroïque et inébranlable, l'Angleterre ne posséderait pas un seul pouce de terre en Amérique. »

Puis, après nous avoir donné une idée succincte des événements, notre historien conclut par une sorte de synthèse qui justifie l'attitude de ses compatriotes sur cette question vitale : « C'est de ses propres forces que ce peuple s'est accru. . . c'est de ses propres ressources qu'il a prospéré. A la surprise de ses antagonistes, il a su vaincre toutes les tentatives que ces derniers ont faites pour diminuer son influence. Il a conservé intact le caractère transmis par ses ancêtres. . . »

« Mais peut-on avec raison blâmer, s'écrie-t-il, comme on l'a souvent fait, ces mêmes Canadiens d'entourer de leur tendresse, de leur ardente sollicitude, cette langue, ces institutions et cette nationalité qui sont leur immortel héritage et les gardiens de leurs droits, de

leur existence, de leur liberté? . . . Tous les peuples, affirme-t-il, — émettant le principe des nationalistes, — aiment à conserver cette physionomie nationale qui leur est si chère. »

* * *

N'est-ce pas d'ailleurs à cette conclusion qu'en sont venus dans leurs ouvrages, — lesquels font maintenant autorité sur la matière, — des historiens, comme l'honorable M. T. Chapais et M. l'abbé Groulx, qui rendent hommage à cet esprit de conservation et de survivance, reconnaissant ce phénomène ethnologique de durée dans l'histoire et dans le temps.

Somme toute, l'ouvrage est bien charpenté. L'auteur, en un style simple, en une langue claire et limpide, suit l'ordre chronologique des événements, sans en tirer aucune considération philosophique. Il y fait même la revue de toutes les forces vives de la nation, littéraires ou scientifiques, qui n'étaient pas alors très développées, mais où quelques-uns des nôtres, comme les Bibaud, Faribault et autres, figurent déjà avec un certain éclat.

Il fait même allusion aux ressources purement économiques et industrielles qui sont elles-mêmes à attendre un développement progressif et sont à ce titre même pleines de promesses d'avenir.

Bref, il découle de ce livre, qui constitue un véritable monument élevé à la mémoire de

cet impartial historien, ce fait indéniable de l'efficacité et de la durabilité de ces vieilles institutions françaises, lesquelles ont laissé sur ce sol béni, à l'ombre de la croix, des traces civilisatrices ineffaçables, comme elles ont aussi mystérieusement et providentiellement marqué les âmes d'un sceau indélébile et laissé sur notre physionomie comme peuple des signes de grandeur d'esprit et des reflets de beauté canadienne qui « défient des ans l'irréparable outrage ».

Ce qui faisait dire à Gustave Lebon, l'éminent écrivain, dans un de ses ouvrages : « qu'en matière économique et sociale, les forces morales, c'est-à-dire mystiques et psychiques, — lesquelles ont leurs sources aux profondeurs des âmes croyantes, — l'emportent de beaucoup sur les forces matérielles. »

Témoins, celles qui pendant les « grandes heures » de la dernière guerre ont primé et remporté sur la force brutale la plus belle des victoires.

En terminant, citons encore de lui deux biographies de l'Honorable R. E. Caron et de Sir Georges-Etienne Cartier, où, notamment à ce dernier, une de nos plus grandes figures politiques, il rend un digne et sincère hommage, dû à leurs hautes qualités autant qu'à leurs mérites.

A sa mort, survenue en 1878, Louis P. Turcotte remplissait les fonctions d'assistant-bibliothécaire à l'Assemblée Législative, poste

où il trouvait des facilités dans ses recherches de prédilection, afin d'évoquer le souvenir « des morts qui parlent ».

On peut dire de lui, comme pour ceux-là qu'il a fait revivre sous sa plume : il a bien mérité de la patrie.

DIX ANS DE JOURNALISME

Par Oscar Dunn.

(1866-1876)

C'est sous ce titre que l'auteur, un de ceux qui, pendant ce laps de temps, par sa fidélité et sa sincérité à cette noble tâche quotidienne, honorèrent le plus nos lettres canadiennes, rassemblent ses écrits qui restent comme le plus beau monument élevé à sa mémoire.

On a dit du journalisme qu'il « mène à tout, pourvu qu'on en sorte ». Oscar Dunn eut le courage et le mérite d'y rester et d'y remplir une longue et honorable carrière.

En tête de son oeuvre, on lit ces admirables paroles que Pie IX lui adressait dans une audience privée: « Soyez bon catholique, soyez droit d'intention, Dieu vous sauvera de toute erreur. »

« Je sais parfaitement, écrit-il en compilant ses articles, qui datent de 1866 à 1876, que peu d'écrivains de la presse canadienne osent se flatter d'avoir donné à leur production un intérêt durable, et la chose devient difficile surtout pour le publiciste sans cesse aux prises

avec des questions trop souvent éphémères ou purement locales.

« Je leur trouve une simple qualité: ils aiment leur pays et j'espère que cela leur vaudra d'être accueillis avec bienveillance dans nos cercles canadiens-français. »

Aussi, un des premiers sujets qu'il est amené à traiter c'est celui de notre nationalité et de son rôle dans l'histoire de l'Amérique. « Sujets britanniques depuis plus d'un siècle, nous conservons les moeurs, la langue et les lois civiles de notre première mère patrie, droits garantis par les traités; s'affirmer Français, n'est donc pas une injure. »

Il préconise la concorde entre les diverses nationalités appelées à vivre sur le même sol. A son dire: « l'Anglais défend sa bourse; le Français, son idée; ils ont tous deux leur caractère et leur originalité propre. »

Il rend à la langue française ce bel hommage: « La langue française, c'est une oeuvre d'art, travaillée par les siècles, d'une beauté à nulle autre pareille. Tout le monde l'admire, elle charme tout le monde; sa délicatesse exquise ravit bien l'intelligence, elle est toute amour et toute gaieté. »

Puis il cite les noms de nos écrivains, de nos parlementaires qui si puissamment, avec le concours du clergé, aident à sauvegarder ce précieux héritage de nos traditions et de nos richesses intellectuelles: « Nous avons, dans cette immense Confédération canadienne qui

s'étend d'un océan à l'autre, une influence considérable, souvent prépondérante comme corps et non pas seulement comme individus. »

Mais ce n'était pas seulement l'histoire et l'avenir de son pays qui l'intéressait au plus haut point, les questions actuelles passionnaient son esprit, trouvaient en lui un propagateur toujours désireux d'éclairer l'opinion publique.

C'est ainsi qu'au cours de sa carrière journalistique, il traite notamment sous forme souvent de conférences, de la question du *Pouvoir Temporel des Papes*, soutenant que d'après l'histoire du Droit des gens, et au cours des grands événements, l'autorité des Papes est absolue, qu'elle exerce à ce titre, comme l'affirmait dernièrement M. le Juge Adjutor Rivard dans un magnifique exposé juridique, basé sur les enseignements de l'histoire et le Droit établi par le jugement des Hautes Cours de Justice, légiférant en cette importante matière, qu'elle exerce un effet, une constante et immuable souveraineté. »

Puis, c'est un long article sur la fameuse affaire « Guibord » paru dans la Minerve, en date du 24 janvier 1870, dans lequel il mentionne que « M. le juge Mondelet, devant qui elle s'instruisait, déclarait qu'elle était la plus importante cause dont les tribunaux avaient été saisis depuis la cession du Canada à l'Angleterre, parce qu'elle traitait des relations de l'Eglise et de l'Etat. »

M. Oscar Dunn, comme publiciste, nous fait alors un exposé clair et précis de cette grave question, dans laquelle il s'agissait de savoir si l'incapacité religieuse entraîne l'incapacité civile.

Citons les conclusions auxquelles il en arrive et qui sont péremptoires en semblables matières: « D'après les principes des relations de l'Eglise et de l'Etat en notre province, la question « Guibord » est facile à décider. Comme paroissien, Guibord avait le droit primordial de par le canon d'être inhumé en terre sainte, et, secondement, le même droit de par la loi civile, mais la censure lui ayant enlevé le premier lui a ôté le second par là même. »

L'affaire eut, comme on peut le concevoir, un grand retentissement et donna lieu à des dissensions et à des incidents regrettables.

Ce fut donc pour notre compatriote l'occasion de mettre sa plume et sa parole encore et toujours au service de la vérité et de préconiser dans une belle conférence l'union des catholiques, que nécessiteraient les événements.

« Nous sommes, nous, catholiques, un germe de nationalité française et de religion destiné à produire les plus beaux fruits; que cette semence féconde ne soit plus exposée à tous les vents de la discorde. »

Dans un autre article subséquent, intitulé: *Après le combat*, il voudrait même

l'union des partis politiques: « Assez de dissensions, de vieilles disputes, comprenons le présent, songeons à l'avenir. » *Le Canada avant tout*, semble être sa devise.

Ainsi, toujours préoccupé des intérêts vitaux de son pays, il fait de judicieuses suggestions à propos de l'Instruction publique, dans laquelle il veut introduire des réformes d'ordre pratique sans compromettre la formation intellectuelle que seules assurent les études des classiques.

Avec un sens éclairé de la situation économique des nôtres, il aborde aussi la question agricole, qu'il fait suivre par un article sur la *Loi électorale* soumise depuis lors à bien des amendements et adaptations.

* * *

Si les événements publics et les lois gouvernementales étaient autant de sujets où il put exercer sa plume alerte et son jugement éclairé, certaines personnalités en vue du monde juridique, politique ou littéraire attiraient son attention, et tout en analysant leur caractère, en faisant ressortir leur talents et leurs qualités, il les propose à notre admiration.

Au nombre de ces personnalités qui, alors, avec les Joseph Papineau, Charles Daoust, Jos. Lenoir, Eric Dorion, commandaient l'attention publique, Charles Laberge, un des chefs de la phalange libérale de 1848, s'imposait à l'estime générale par ses talents d'écri-

vain et d'orateur distingué, en même temps que comme homme de bien.

« Leur époque, note Oscar Dunn, a été celle des grandes ardeurs, des ambitions, des illusions, ceux du libéralisme nous arrivaient de France, notre jeunesse qui savait par coeur les vers de Lamartine, dévora bientôt ces discours républicains. »

A tort ou à raison pourrions-nous ajouter, cette tendance fiévreuse à s'éprendre de ces idées captieuses qui ouvraient à cette élite intellectuelle des horizons nouveaux et orageux, n'est-elle pas encore une preuve sensible de ce traditionalisme, de ces rapports constants qui ont malgré tout existé entre nous et notre ancienne mère patrie, foyer de rayonnante lumière.

« A cette « pléiade rouge », comme on l'appelait au dire de notre journaliste, appartenait Antoine Aimé Dorion, avocat remarquable, qui s'était attiré les sympathies de Papi-neau; c'était l'époque qui vit naître le *Club National démocrate*, qui retentissait de harangues et de tirades républicaines: grandiloquence désuète qu'empruntaient certains orateurs. »

M. Dorion, peut-on en déduire, au témoignage de M. Dunn, n'était pas un de ces intempestifs. Jamais homme, dans la discussion, n'a revêtu de formes plus courtoises des idées souvent hostiles à ses conceptions; c'est à ce décorum, à sa dignité personnelle, à ses ta-

lents transcendants qu'il devait d'être considéré comme un avocat de premier ordre.

Un portrait qu'il esquisse largement est celui de Lucien Turcotte, personnalité non moins attachante, et d'ailleurs remarquablement douée sous tous les rapports.

« Ses études universitaires furent un triomphe. Il avait un tempérament d'orateur, il avait le *pectus*, chez lui, la pensée provoquait le sentiment, l'émotion suivait de près l'idée. En lui, on trouvait l'accord de l'esprit et du cœur, qui lui donnait cette force entraînante. Avidé de toute science, penseur acharné à tout concevoir, il avait compris que la plume sert à bien dire. Puis il fut nommé professeur à l'Université Laval qui l'envoya en Europe passer deux ans. On conçoit facilement que ce séjour particulièrement en la Ville Lumière, fut pour lui un véritable enchantement. »

Mais, hélas ! quelque temps après son retour, la mort l'emporta jeune encore et plein de rêves d'avenir, avant même qu'il eût pu donner à son pays tout ce que ce dernier avait le droit d'en attendre.

Bref, à tout considérer, l'on peut dire qu'au cours de toute sa carrière journalistique, Ocas Dunn donna la preuve d'un esprit ouvert et sérieux, en même temps que d'une haute culture qu'il appliqua toujours à traiter des questions du jour qui alors passionnaient l'opinion publique, sans jamais pour cela déroger aux principes chrétiens.

C'est ainsi qu'en l'un de ses derniers articles qui a pour titre *le Patois canadien*, il prend à parti « ceux qui parlent généralement d'un peuple qu'ils viennent de découvrir », et dont ils ne connaissent pas l'histoire, ni la formation intellectuelle.

L'on conçoit avec quelle chaleureuse approbation il eût sous ce rapport salué la publication des *Zigzags* de notre parler français, par M. L.-P. Geoffrion, lesquels sont une réponse péremptoire en même temps qu'un éclatant témoignage de la pureté et de la survivance de notre langue.

Voici d'ailleurs en quels termes un correspondant de l'*Opinion Publique*, en 1877, salue la publication de *Dix ans de journalisme*: « M. Oscar Dunn, un nom que les lecteurs de l'*Opinion Publique* connaissent bien, vient de publier *Dix ans de journalisme*. Mais nous touchons ici jusqu'à la politique. Si nous ne pouvons parler du fond, au moins nous sera-t-il permis de dire un mot de la forme. Dunn est un des écrivains canadiens les plus corrects. Sa prose peut subir l'épreuve de l'analyse, rude épreuve pour la plupart des littérateurs canadiens, débordés par les anglicismes. Dunn a tiré un excellent parti du peu de temps qu'il a passé à Paris. Evrivant sous la direction d'un styliste comme M. Weiss, rédacteur du *Journal de Paris*, notre ami a appris de lui ce qu'il est

difficile d'acquérir en Canada, la correction du style. »

Cette appréciation n'est-elle pas le plus bel éloge que l'on puisse faire de ce travailleur de la plume, qui jusqu'au bout a accompli sa noble tâche.

Sachons donc gré à cet écrivain disert, à ce journaliste, d'avoir en des temps difficiles maintenu très haut le flambeau de l'intellectualisme, doublé chez lui de l'amour de son pays qu'il voulait grand et prospère, plein d'espoir en un immortel avenir.

* * *

N. B. — Nous devons encore à la plume d'Oscar Dunn, l'étude des questions suivantes parue en brochures :

Pourquoi nous sommes français, L'Union des partis politiques dans la Province de Québec, L'Amérique avant Christophe Colomb, Manuel de dessin industriel, Catalogue d'une bibliothèque commerciale.

JEAN RIVARD

LE DEFRICHEUR

Par M. A. Gérin-Lajoie.

Certes, dans la généalogie de nos auteurs, M. A. Gérin-Lajoie occupe, comme romancier, une place honorable et son *Jean Rivard, le Défricheur*, si souvent cité comme modèle à nos jeunes colons, lui a déjà conquis tous les suffrages.

Ce roman, événement du terroir laurentien, n'est pas d'hier, mais à raison même de la question économique du retour à la terre qu'il préconise hautement avec multiples preuves à l'appui, l'ouvrage reste toujours d'actualité et prend chaque jour plus d'importance.

Le but de l'auteur, il ne s'en cache pas, était de faire connaître la vie et les travaux des défricheurs, et d'encourager notre jeunesse canadienne à se porter vers la carrière agricole au lieu d'encombrer les professions dites libérales, au grand détriment de l'intérêt public et national.

Dans une langue claire et limpide, Gérin-Lajoie s'attache à nous décrire la réalité des

faits, sauf à nous présenter sous les dehors attrayants de la fiction toute la grandeur et la noblesse de cette vie rurale que mène son héros légendaire, et où il voit tout l'espoir et l'avenir de la race.

« En effet, *Jean Rivard* avait donc résolu, nous dit-il, de s'établir intrépidement sur une terre en bois debout, de la défricher, de l'exploiter, et il voulait à cette fin faire une visite d'exploration. »

En vain le dissuadait-on de cette résolution soudaine, mais le jeune colon tint bon et eut vite acquis une terre libre de toutes redevances.

Notre futur défricheur songeait aussi à Louise Routier, son amie d'enfance, qu'il voulait bien épouser, amener avec lui partager la vie laborieuse, une fois les premiers défrichements accomplis et qu'il se fût, on peut dire, établi à son compte.

« Jean Rivard s'était d'ailleurs pour cette première besogne associé un nommé Pierre Gagnon, un de ces hommes d'une gaieté intarissable qui conservent leur bonne humeur dans les circonstances les plus difficiles. Ses propos comiques, son gros rire jovial souvent à propos de rien servaient à égayer Jean Rivard. Il s'endormait le soir en badinant et se levait le matin en chantant. Il savait par coeur toutes les chansons du pays. Il pouvait aussi vous raconter toutes les histoires de loups-garous et de revenants qui se transmet-

tent d'une génération à l'autre par les populations des campagnes. »

N'avons-nous pas là le portrait du vrai Canadien apte à tous les métiers et dur à la misère, qui s'est toujours merveilleusement adapté aux circonstances, sachant toujours en tirer à travers son histoire le meilleur parti possible.

On assiste alors au déboisement, au premier défrichement, et l'auteur note la façon canadienne de s'y prendre, laquelle est d'ailleurs celle préconisée par tous ces vaillants pionniers de la civilisation. « Ils commencèrent par éclaircir et nettoyer les alentours de leur cabane. En quelques jours, les arbrisseaux avaient été coupés ou arrachés de terre, les corps morts avaient été coupés en longueur de huit à dix pieds, réunis en tas et brûlés; les grands arbres seuls restaient rebout, trônant ça et là, dans leur superbe majesté.

« Du matin au soir nos deux défricheurs faisaient résonner les bois des sons de cet utile instrument que l'on pourrait à bon droit regarder parmi nous comme l'emblème et l'outil de la civilisation. Les oiseaux effrayés s'enfuyaient de ces retraites naguère si paisibles. Quand le grand arbre de cent pieds de hauteur atteint au coeur par le taillant de l'acier meurtrier annonçait qu'il allait succomber, il y avait comme une seconde de silence solennel, puis un craquement terrible causé

par la chute du colosse. Le sol faisait entendre un sourd gémissement. »

Avouons tout de même qu'il se dégage de cette scène si bien observée un certain sens poétique qui n'est pas sans grandeur ni sans charme puissant.

Aussi cette ambiance n'est-elle pas sans influence sur notre jeune défricheur tout entier à son rude travail. Au milieu de ses travaux, Jean Rivard goûtait aussi quelquefois de douces jouissances. « Il avait une âme naturellement sensible aux beautés de la nature et les spectacles grandioses comme les levers et les couchers de soleil, les magnifiques points de vue, les paysages étaient pour lui autant de sujets d'extase. »

« Disons aussi, continue l'auteur, que l'automne en Canada est souvent la plus belle saison de l'année et dans les bois plus que partout ailleurs; à cette époque les feuilles changent de couleur; elles offrent une teinte pourpre ou dorée, ou de couleur écarlate, partout le feuillage est d'une richesse, d'une magnificence que rien n'égale. »

Sans doute, ce n'est pas la somptuosité lyrique d'un Châteaubriand, ni la touche et la virtuosité de Louis Bertrand, dans ses paysages méditerranéens, mais elle n'en n'est pas moins une évocation de la magnificence de nos bois laurentiens à l'époque automnale, où leurs feuillages touffus se tein-

tent de toute les couleurs vives de l'arc-en-ciel.

Mais n'oublions pas que Gérin-Lajoie a voulu surtout faire oeuvre utile plus que poétique, laquelle pourtant n'est pas sans refléter la beauté qui émane de la grande nature qu'il nous décrit amoureusement et qui tient aussi une large place dans la vie de notre héros.

« Lorsque, au commencement de l'hiver, une légère couche de neige vint couvrir la terre et les branches des arbres, le changement de scène le réjouit. La terre lui apparut comme une jeune fille qui laisse de côté ses vêtements sombres pour se parer de sa robe blanche. Aux rayons du soleil, l'éclat de la neige éblouissait la vue, et quand la froidure ne se faisait pas sentir avec trop d'intensité, et que le calme régnait dans l'atmosphère, un air de gaieté se répandait dans la forêt. Un silence majestueux qui n'était interrompu que par les flocons de neige tombant de temps à autre de la cime des arbres, ajoutait à la beauté du spectacle. »

Ces annotations descriptives, elles abondent et encadrent le récit comme d'une jolie guirlande qui nous ouvre sur l'horizon bleu du rêve des perspectives infinies.

« Mais dans la solitude des grands bois, l'ennui lui venait parfois. C'était surtout le dimanche et les jours de fête que son isolement lui pesait le plus, habitué qu'il était à la vie joyeuse des campagnes canadiennes où, à l'é-

poque dont nous parlons, les familles passaient souvent une partie de l'hiver à se visiter, à danser, chanter, fêter; les jeunes gens à promener leurs blondes, les hommes mariés à étaler par les chemins leurs beaux attelages, leurs beaux chevaux, leurs belles carrioles. »

Nous avons là, en raccourci, la vie heureuse qu'au bon vieux temps l'on menait au sein de nos campagnes.

Et l'on comprend que notre jeune homme avait la nostalgie de ces joyeuses réunions; les petites veillées du dimanche chez le père Routier ne manquaient pas non plus de se présenter à sa vive imagination. Avec quel bonheur il eut échangé une de ces soirées monotones passées dans sa cabane enfumée, en compagnie de Pierre Gagnon, contre une heure écoulée auprès de sa Louise.

Aussi, à la première occasion, Jean Rivard ne fut-il pas lent à faire sa visite à Grandpré, chez la famille Routier.

« En le voyant entrer, relate l'auteur, Louise fut un peu émue, une légère rougeur couvrit ses joues et Jean la trouva plus charmante que jamais. »

A la mère qui s'inquiétait de voir partir sa jeune fille pour aller demeurer au fond des bois, le père Routier de répondre : « Mais ce que tu appelles le fond des bois, ma bonne femme, répondit-il, ça sera bientôt une paroisse comme Grandpré et c'est Jean Rivard qui en sera le magistrat et le grand seigneur de la place. »

Les oiseaux, ces hôtes charmants des bois, reviennent bientôt faire entendre leur doux ramage sous les feuilles. Toute la forêt se montre pleine de jeunesse et de fraîcheur et chaque matin semble ajouter un charme nouveau au charme de la veille.

C'est en vain que son ami Charneuil lui décrit les distractions et les plaisirs de la ville, tout en reconnaissant que la vie de cultivateur est la plus rationnelle.

L'on devine facilement au train avec lequel allaient les choses qu'une fois la maison construite, il fallait un oiseau pour égayer la cage, et que Jean Rivard s'en allait à Grand-pré demander au père Routier sa fille en mariage.

Au fait le père Routier pronostiquait peut-être juste, mais il y avait encore loin à la réalisation de ces rêves ambitieux.

Aussi donc, à son retour au « brûlage », notre colon se remit-il à l'ouvrage avec plus de coeur que jamais sachant bien qu'il se rendait par là utile à sa famille et à sa patrie.

Ce fut, en effet, l'époque heureuse que celle des semailles, à travers les souches noires qui apparaissaient ça et là comme des fantômes.

De ces champs encore nus, il verra, raconte Gérin, surgir les jeunes tiges de la semence qui en couvriront d'abord la surface, comme d'un léger duvet et insensiblement s'élèveront à la hauteur des souches.

Entre temps, il trouvait moyen d'écrire à sa chère Louise, l'élue de son coeur : « Les alentours de ma cabane commencent à s'éclaircir. Je commence à aimer beaucoup ma nouvelle résidence, c'est peut-être parce que je l'ai nommée Louiseville !

« C'est le premier printemps que je passe dans les bois et il me semble que c'est presque aussi gai qu'à Grandpré. Le matin quand le soleil brille et que les oiseaux chantent sur les branches, ah ! je voudrais que tu puisses assister à ce concert et voir tout cela de tes yeux.

« Mais en te parlant ça me fait penser aux fleurs, délicates, élégantes, qui par leur fraîcheur, leur modestie, me rappellent le doux et frais visage de ma Louise. »

Il composait quelques rimes, et c'est là pour Gérin l'occasion d'exercer sa verve poétique en songeant à ses amours d'antan :

Je t'envoie, ô Louise, une rose sauvage
Cueillie au fond de mon bocage
Et que j'ai prise pour ta soeur,
Car de la rose
Fraîche éclore
Ton teint réfléchit la couleur.

Cela fait songer à cette jolie bluette : « Allons voir si la rose est encore au rosier », de Ronsard, dont on veut fêter l'anniversaire.

Le retour de la belle saison n'était pas non plus sans poésie sous les effluves printa-

niers, où s'étaient toutes les sublimes beautés de la nature.

Puis l'auteur nous fait assister à la noce et à toutes les réjouissances auxquelles donnait lieu cette heureuse coutume si bien conservée dans nos campagnes canadiennes, où revivent les mœurs et les traditions ancestrales.

« Le sans-gêne, nous dit-il, la bonne humeur, l'entrain, la franche gaieté qui régnaient dans toute l'assemblée des convives formaient un des plus beaux tableaux de mœurs qui se puisse imaginer.

« Plusieurs des invités, renommés par leurs belles voix, chantèrent pendant le repas diverses chansons populaires, chansons d'amour, chansons à boire, chansons comiques auxquelles toute l'assistance répondait en chœur. *Vive la Canadienne* n'y fut pas oubliée, non plus que *La Claire Fontaine* et les autres chants nationaux.

Nous n'entreprendrons pas de suivre l'auteur dans le développement de sa thèse économique comme du progrès réalisé à Rivardville par la construction d'un moulin et autres industries en perspective, qui devaient faire la prospérité des colons; comme aussi de faire la narration des épreuves que ces rudes travailleurs devaient subir.

Gérin-Lajoie ne craint pas de faire une comparaison toute à la louange de nos colons défricheurs, l'espoir et l'orgueil de notre race: « Les fondateurs de paroisses ou de vil-

lages au fond de nos forêts canadiennes ressemblent beaucoup aux fondateurs de colonies, excepté qu'ils n'ont pas à leur disposition les ressources pécuniaires et la puissance sociale dont disposent ordinairement ces derniers. »

Au cours de son roman à thèse, tous les problèmes d'ordre économique et social y sont traités avec une expérience consommée et donnent le compendium de toutes les mesures politiques destinées à assurer le bon ordre, la prospérité matérielle, la formation intellectuelle et morale. D'ailleurs, à ce titre, l'on voit notre héros, Jean Rivard, accumuler et remplir tour à tour les fonctions les plus élevées dans la société.

Et faisant écho à tous les économistes d'outre-mer qui ont préconisé le retour à la terre aux jeunes gens qui végètent tant dans les professions, Gérin-Lajoie ne craint pas d'écrire: « Soyez sûrs d'une chose: du moment que la classe instruite sera attirée vers l'agriculture, la face du pays sera changée. »

N'est-ce pas, d'après tous ceux qui ont étudié l'histoire de notre développement national, la vocation naturelle de cette race de Canadiens français appelés de par les desseins de la Providence en l'Amérique du Nord à un merveilleux rajeunissement et à vaincre les difficultés présentes, et du lendemain?

Bref, nous devons encore à la plume de

Gérin-Lajoie quelques productions éparses dans ses premières oeuvres, entre autres un catéchisme politique, où il expose ses vues économiques et sociales, qui furent toujours, en faveur de ses compatriotes, la préoccupation de sa vie exemplaire.

NAPOLEON BOURASSA

L'homme de lettres.

Parmi ceux de nos littérateurs qui s'affirmèrent dès la première heure, nul, peut-être, n'eut, grâce à sa culture et ses séjours prolongés en Europe, une plus haute conception esthétique.

A la fois peintre et architecte de talent, il a su, tout au début de sa carrière artistique, consacrer à la littérature ses premiers essais et les fixer dans un roman historique d'une angoissante et pénétrante exposition, intitulé : *Jacques et Marie, les souvenirs d'un peuple dispersé*, où revivent les péripéties dramatiques de cet exode douloureux et lamentable du peuple acadien vers l'exil.

Tout a été dit sur cet épisode légendaire et fertile en développements intéressants. Mais, dans son livre, l'auteur parle de ce qu'il a entendu raconter tout enfant, avec quelques variantes, touchant cet acte malheureux qui eut, dans tous les coeurs, un si profond retentissement et sur les destinées des Acadiens un effet si désastreux et si pénible.

« Le récit que je vais entreprendre résume, dit-il, les impressions vagues qui me sont

restées de tous ce que j'ai entendu dans mon enfance sur les Acadiens, et il rappellera le plus fidèlement possible l'existence éphémère d'un peuple que la Providence semblait destiner à une vie nationale plus longue et plus heureuse, tant elle avait mis en lui de foi, d'amour et d'énergie. »

Dans cette histoire de déportation acadienne, qu'anime, à travers mille incidents, un souffle d'amour, nous retrouvons les heureuses qualités d'un style facile et plein de couleur, fait de touches fines et légères, où le sentiment s'allie à la nature pittoresque qui sert de décor à l'action principale, et la situe comme sur une fresque décorative empreinte de grandeur et de mélancolique souvenance.

* * *

Nous ne suivrons pas l'auteur, si bien inspiré soit-il, dans tout le développement de son oeuvre patriotique, évocatrice de tant de scènes déchirantes. Contentons-nous de noter ici et là, au hasard de la lecture, quelques-unes des situations les plus caractéristiques où se meuvent les personnages de son livre, restés déjà si attachés, comme rivés à ce sol d'Acadie qu'il va leur falloir si inopinément quitter.

Les coups de sonde, pour ainsi dire, sont fréquents dans l'oeuvre de M. Bourassa : « Pour Marie, les dangers que courait son fiancé, les chagrins continus, les pleurs secrets que lui causait son malheureux sort, fai-

saient constamment rayonner vers lui toutes les puissances de son coeur. Dieu a mis des trésors mystérieux dans l'amour de la femme, cette gracieuse providence de la famille: les douleurs, les inquiétudes, les larmes ont la vertu d'alimenter et de grandir son affection et souvent l'être qui leur a demandé davantage est encore celui qui est le plus aimé. . . » Plus loin :

« Le sentier était devenu solitaire et voilé; Marie seule en retraçait les sinuosités dans les foins. Quand elle passait, émue, se hâtant à cause du soir, il lui arrivait de s'arrêter tout à coup, pour se retourner: elle croyait entendre les pas rapides de quelqu'un qui accourait derrière elle, comme pour lui saisir clandestinement la main, mais elle ne voyait rien que les grandes herbes qui, courbées un instant sous les vêtements, se relevaient après son passage en se frôlant ensemble. »

Souvent aussi un point de la nature peut devenir sous sa plume de jolis croquis: « Assise sur une roche perdue, Marie, en attendant la venue du crépuscule, laissait errer son regard sur cette surface nue, son oeil s'attachait à chaque flot qui allait ou venait et il le suivait, jusqu'à ce qu'il se brisât sur la plage ou qu'il disparût au loin. Soit que la vague expirât doucement, soit qu'elle vînt, comme une montagne croulante, ébranler la falaise, elle n'avait toujours pour elle qu'une voix, qu'un mot: ce mot d'adieu qu'elle avait entendu en

ce triste soir d'automne... passé déjà depuis trois ans ».

De son héroïne, il fait ce portrait séduisant: « Il rayonnait tant de grâce naturelle, tant de vertu sincère et confiante, tant de dignité vraie dans toute cette petite personne! car ce n'était plus la petite fille de l'automne de 1749, ce papillon doré qui ne se reposait que dans le mouvement, et ne vivait que du sourire et des joies qu'il faisait naître autour de lui. »

Comme on le verra par la suite, si Marie avait l'air de se prêter aux attentions de M. George, le joli lieutenant, elle n'en conservait pas moins un fidèle souvenir à Jacques, son ami d'enfance.

Puis nous assistons au lamentable exode des Acadiens, dirigés vers la terre d'exil en laissant derrière eux tout ce qui leur était cher, souffrances sans noms, dont l'auteur nous fait le récit succinct et saisissant.

Peut-être, malgré la résistance de ses parents et par la force même des circonstances, la vaillante Marie eût-elle cédé aux avances de l'élégant officier, la suppliant de devenir sa femme, lorsque l'arrivée soudaine et presque inespérée de Jacques changea, on peut dire, la face des choses... C'était une véritable apparition.

Ainsi mettant le pied sur le sol béni de la patrie acadienne: « Jacques resta dans sa silencieuse contemplation jusqu'au moment où

les brumes commencèrent à étendre leur long voile cendré sur le tableau chéri de la patrie... Alors, il ne vit plus autour de lui que les crêtes arides et sombres du Cap Porc-Epic, sur lesquelles il semblait suspendu dans une vague sans bornes. Cela lui fit éprouver quelque chose de triste comme un pressentiment de mort. »

* * *

Car Jacques, au moment où sa fiancée Marie s'élançait dans ses bras comme pour le couvrir de son corps, fut sauvé de la mort par ses compagnons, au moment où en face du peloton d'exécution, se croyant perdu, il recommandait son âme à Dieu.

Au milieu des scènes déchirantes et des incidents dramatiques auxquels l'auteur nous fait assister et dont il nous donne une peinture exacte et fidèle d'une réelle grandeur, nous trouvons des réflexions profondes comme celle-ci : « C'est ainsi qu'une puissance surnaturelle et cachée se joue souvent de tout le monde et voile des mystères profonds et quelquefois étranges sous des réalités cruelles. . . La Providence trouve souvent dans les objets où les événements les plus futiles en apparence, des consolations qui adoucissent la douleur amère d'un coeur ulcéré. »

Une fois rendu à la liberté, Jacques, accomplissant des exploits, fut assez magnanime pour sauver son ennemi et lui assurer les hon-

neurs de la sépulture : George Gordon n'était plus qu'un souvenir touchant et pénible à la fois qui résumait tout un monde de sentiments tragiques.

Puis nous assistons à la prise de Louisbourg, à la capitulation de Québec, deux grandes époques de notre histoire. Pendant ce temps Jacques, disant adieu à ses compagnons d'armes, reprend lui aussi la route du Canada pour y fonder un foyer cette fois et retrouver sa chère Marie qui erre elle aussi en terre d'exil.

Dans sa marche, il rencontrait de gracieux paysages comme celui-ci amoureusement décrit par l'auteur et admirablement lu dans le grand livre ouvert de la nature. « Sur les bords ombragés de la rivière Richelieu, on voyait, çà et là, descendre dans le miroir des eaux des lambeaux festonnés de la feuillée, les colosses de la forêt qui se croisaient par-dessus l'onde, formaient de véritables arcs de triomphe agrestes, sous lesquels fuyaient, peu soucieux de gloire, des alouettes, des merles argentés. . . Le soleil était disparu depuis quelques instants, avec les fraîches vapeurs du soir. »

Comme tout est bien qui fini bien, Jacques arriva enfin pour voir mourir son vieux père après lui avoir fait le récit détaillé de ses exploits et de ses prouesses nombreuses, pendant que Marie en entendant ce récit héroïque de la dernière résistance sentit son coeur

envahi d'une douce émotion et reconnut que c'était Jacques, son fiancé de toujours, qui lui était revenu.

Aussi le missionnaire qui l'accompagnait dut-il bénir une tombe et un mariage.

* * *

Telle est la conclusion pathétique de ce roman canadien dû à une des plumes les plus notoires de notre monde des lettres canadiennes.

Voici d'ailleurs en quels termes élogieux M. Hector Fabre, dans un article en date de 1866, écrit pour la *Revue Canadienne*, appréciait cette oeuvre régionaliste, d'une haute et noble inspiration :

« Si M. Bourassa, suivant uniquement son inspiration, dit-il, ne nous avait donné qu'un récit de moitié ou même des deux tiers moins long, il eut fait un petit chef-d'oeuvre de composition et de style. Le début de *Jacques et Marie* l'indique assez. Les premiers chapitres sont comme les chants d'un poème. Cette prose pathétique, éloquente, vaut autant que de beaux vers. Si le récit eut continué sur ce ton, notre littérature posséderait un pendant d' *Evangéline* de Longfellow en prose.

« Le style pur, charmant, est chez M. Bourassa un don de nature, une grâce d'écrivain ; il ne s'est point laborieusement formé, il

s'est modelé tout naturellement sur la pensée de l'écrivain... L'artiste excelle à la fois dans la fresque et dans le tableau de genre. »

Mais si M. Bourassa, comme nous venons de le voir, fut un écrivain disert et spirituel, il fut surtout un prosélyte de l'Art; et dans ses *Entretiens sur Naples*, ses nombreux articles reproduits dans les revues et périodiques de l'époque, il préconise ardemment une renovation esthétique propre à maintenir chez nous toujours vivace le culte du Beau et du Vrai.

Dans une de ses causeries artistiques dont les chaires de conférences à Montréal ont souvent retenti, nous lisons ce passage significatif :

« Au moyen âge, il y avait un sentiment et une estime plus sincères, plus passionnés, plus universels, pour les produits artistiques qu'on n'en trouve dans notre Amérique du dix-neuvième siècle : et ce sentiment était encore plus noble et plus éclairé qu'aujourd'hui. »

Et pour ce qui était du style architectural, il vantait à bon escient les époques latines et romanes, comme fournissant des types charmants de simplicité et de goût.

Bref, il ne souhaite rien tant que de voir s'élever quelque jour, dans un prochain avenir, le temple de l'art canadien, où seraient exposées les oeuvres de nos artistes admis à figurer au panthéon national comme les éternels cher-

cheurs d'idéal, et les véritables artisans de l'avenir.

P. S. — C'est surtout dans sa correspondance privée que se révèle cet esprit d'élite, ce critique averti, auquel rien d'humain ne fut étranger, au demeurant le plus aimable homme du monde.

M. SIMEON LESAGE

(*ex-député, ministre des Travaux Publics.*)

Il semblera tout naturel que dans cette série de biographies canadiennes, autant par équité que par devoir filial, se place sous notre plume le nom d'un homme, qui fut au cours de sa longue carrière administrative un ami des *belles-lettres*, comme on disait au temps de la Renaissance, où celles-ci reprenaient toute leur emprise sur le sesprits dirigeants.

M. Siméon LeSage, alors que jeune avocat à Montréal en 1860, publiait ses premiers articles, dans le journal de *L'Ordre*, en compagnie de Fabre, Nap. Bourassa et de tant d'autres noms qui figurent au palmarès de notre littérature canadienne.

Ses premiers essais, au dire de ses contemporains, le firent remarquer tant par l'élégance de la forme que par la clarté et la pondération dans les idées. Aussi, quelques années plus tard, malgré les devoirs d'une profession absorbante, nous retrouvons M. LeSage faisant la *Chronique des événements du mois*, dans la *Revue Canadienne*, où écrivaient,

en 1867, bon nombre de nos littérateurs de marque : MM. Faucher de Saint-Maurice, Jos. Royal, Benjamin Sulte, Nap. Bourassa, Alfred Garneau, J.-M. Lemoine, P.-J.-O. Chauveau, E. de Bellefeuille, dont les articles, aussi variés que bien soignés, démontrent chez ces derniers une haute et forte culture classique.

Ces *Chroniques*, qui sont maintenant de l'histoire, témoignent d'un esprit consciencieux, très largement ouvert sur les hommes et les choses du temps, notamment les questions artistiques et littéraires qui, à travers les préoccupations politiques et sociales, avaient ses prédilections.

Tout d'abord, pour narrer ainsi les faits divers, il réclame son indépendance, car il veut parler franc, être soi-même, en un mot. D'ailleurs, il ne s'en cache pas : « Avertissez-vous, écrit-il, par exemple, de sortir de la foule, ne fût-ce que pour apporter un tout petit fagot au foyer de la littérature indigène, si vous avez le malheur de passer auprès de certaines gens, sans leur faire la révérence, vous pouvez être sûr qu'on essaiera de vous barrer le passage. . .

« C'est caresser une chimère que de s'imaginer qu'il est possible de passer en revue les événements du jour, sans leur donner la nuance de ses opinions. Si vous voulez que nous disions quelque chose, de grâce, laissez-nous le dire à notre manière. »

Mais, si l'homme de lettres, le chroniqueur

réclame ses franchises coudées, il note avec bonheur tout événement littéraire. « Dans ces temps où les affaires et les soins de la fortune individuelle absorbent si complètement les aspirations de chacun, il fait bon de rencontrer un groupe d'hommes sincèrement épris de tout ce qui peut faire la gloire de leur pays, dévoués à ses nobles traditions, toujours prêts à sacrifier leurs veillées et leurs loisirs à l'éclaircissement de points douteux de son histoire, à la pieuse recherche des monuments et des ruines qui en sont la réalisation et la vérification. — MM. Casgrain et Laverdière sont de ces gens-là, et nous sommes heureux de voir que leurs recherches sur le tombeau de Champlain ont été couronnées de succès. »

Il poursuit: « C'est peut-être ici le moment de consigner sur le vieux Québec une réflexion dont on nous saura gré de lui faire part. Il a su conserver admirablement sa physionomie historique et monumentale. Que d'autres déplorent les sinuosités et l'étroitesse de ses rues; pour nous, c'est avec un plaisir toujours nouveau que nous les parcourons telles que tracées par ses habitants d'autrefois et telles qu'entretenues par sa municipalité d'aujourd'hui. Ses noms de places publiques, de rues sont peu de choses en apparence, et pourtant que de souvenirs ils éveillent, que de bonnes pensées ils peuvent inspirer quand ils sont bien choisis. Tout le vieux Québec est parsemé des noms les plus chers au Canada fran-

çais, on n'y peut faire un pas sans s'y sentir chez soi, sans s'apercevoir que le sol que l'on foule est resté ce qu'il était il y a plus d'un siècle.»

Il note encore avec non moins de satisfaction où se révèlent ses tendances littéraires: «A défaut d'événements politiques, nous avons, pour commencer l'année, les événements littéraires. La faculté des Cent de l'Université Laval vient d'ouvrir un concours de poésie française. Le sujet à traiter est la découverte du Canada. Nous applaudissons de tout notre coeur à ce noble encouragement offert à la littérature indigène. Et nous sommes persuadés que bon nombre de concurrents répondront à ce généreux appel. En dépit d'un climat désastreux, et en dépit de l'indifférence générale, la poésie a réussi à s'implanter et, qui plus est, à s'y faire remarquer. Cependant, aucun de nos poètes n'a eu jusqu'ici les moyens de se bâtir un Parnasse; on n'y fait généralement que de courtes excursions de plaisir, et encore on ne s'en vante pas toujours. Aussi, tant que la poésie s'exercera dans les conditions ingrates qui lui sont faites, l'on ne peut guère s'attendre à avoir des poètes de profession. »

En terminant, il optait pour un prix en argent; car, soumettait-il, «l'argent se dépense et la médaille reste. »

C'est, de nos jours, à cette conclusion pratique qu'en sont venus les promoteurs du Prix

David. On l'a bien vu, cette année, lors de la première distribution des prix en argent accordés aux ouvrages canadiens couronnés. Souhaitons seulement que cette éclosion d'oeuvres littéraires soit suivie, cette fois, d'une autre plus remarquable et de *créations* plus durables.

A tout événement, c'est un noble et louable encouragement aux lettres canadiennes. Espérons que des chefs-d'oeuvre viendront au terroir laurentien.

Après cette petite digression, revenons aux choses d'antan.

Bref, dans chacune de ses chroniques, certains passages démontrent sa constante préoccupation artistique et littéraire.

Voici en quels termes il loue le talent, comme peintre, de M. Nap. Bourassa, en même temps une de nos meilleures plumes, l'auteur du délicieux roman de *Jacques et Marie*.

« Je suis trop profane et trop ami du peintre, sans doute, pour formuler un jugement bien raisonné et bien impartial sur cette oeuvre d'art. Nous n'avons pas ici assez de points de comparaison pour prétendre juger du mérite de l'exécution; mais il y a une chose qui s'impose dans cette ébauche destinée à l'ornementation d'un grand édifice: c'est l'ampleur de la conception, c'est le jaillissement spontané d'un talent vigoureux. Cette apothéose de Christophe Colomb, (premier envoi canadien à l'Exposition de Paris, section des Beaux-Arts),

n'est pas seulement le triomphe et l'immortalisation de l'infortuné découvreur de notre hémisphère, c'est encore et surtout la glorification du continent américain; c'est la première rencontre des gloires du Nouveau-Monde avec celles de l'ancien. C'est solennel, c'est grand, c'est imposant. Et pourquoi ne dirai-je pas ce que je pense: c'est beau. Quelle gloire pour notre pays si cette oeuvre était couronnée. Quelle joie pour notre artiste, si les juges lui accordaient leurs suffrages; il se consolera facilement de n'avoir pu jusqu'ici exercer son talent parmi nous. »

Comme on le voit, dans cet éloge mérité, perce son goût et son culte pour les Beaux-Arts, qui jettent sur la France tant de lustre et tant de gloire, et il voulait aussi pour le Canada, héritier de sa culture et de son génie, qu'on puisse, dans un avenir prochain, le surnommer *la patrie de l'idéal*.

Entre temps il s'attachait à certaines questions d'histoire. C'est ainsi que nous lui devons une étude sur *Les Récollets au Canada*, une des plus fouillées, des mieux soignées, qui lui fut suggérée par la démolition de l'église et du monastère de ces premiers missionnaires du Canada. C'est un travail qu'il donne aussi en lecture à l'*Institut Canadien* de Montréal.

Voici ce qu'il écrit en matière de préface et qui marque sa vénération pour les vieilles choses, sa religion du souvenir: « On est à dé-

molir, en ce moment, l'église des Récollets et les restes du monastère y attenant. Avec ce vieux monument qui s'en va, notre ville perd un des derniers traits de sa physionomie d'autrefois, avec lui aussi va disparaître la dernière trace matérielle qui reste en ce pays de ces pieux enfants de saint François, qui ont été les premiers apôtres de la colonie et qui furent pendant un temps si activement mêlés à l'oeuvre religieuse et civilisatrice que nos pères étaient venus accomplir dans la Nouvelle France.

« Ils sont plus nombreux qu'on ne pense ceux à qui les belles constructions qui vont s'élever là ne feront pas oublier de suite le vieux clocher de l'église, les toits à pic, les longues cheminées de l'antique monastère. Il y a d'abord ceux qui avaient l'habitude d'aller prier dans ce sanctuaire entouré de bruits et pourtant si recueilli, puis il y a ceux qui ont peine à se détacher du passé, ceux qui aiment mieux les vieux édifices que les neufs, ceux qui détestent l'uniformité des villes américaines et enfin les natures rebelles aux empiètements du positivisme. »

Au cours de cette étude, il louange fort le zèle et le désintéressement de ces bons missionnaires : « Et chose qui ne contribuait pas peu à rehausser leur mérite, c'est qu'ils accomplissaient toutes leurs bonnes oeuvres avec cette douceur et cette bonhomie qui sont les

compagnes inséparables de la véritable humilité et de la charité sanctifiée. »

A lire cette étude historique, l'on se prend à souhaiter qu'avec les recherches qu'elle occasionna, il eût pu les réunir plus tard en volume, mais il faut croire que le temps lui manqua pour mettre son projet à exécution.

A cela, il faudrait joindre une biographie de M. Denis Benjamin Viger, une de nos belles figures canadiennes-françaises, qui prit une part active aux événements de son temps que l'auteur même avait vécus et qu'il relate avec une grande précision et une profonde pénétration. Ce travail fut donné en conférence au *Cercle Ville-Marie* et obtint un légitime succès.

Plus tard, devenu député-ministre des Travaux publics, ses fonctions administratives à Québec l'absorbèrent tout entier et sauf une monographie de la Province de Québec et son avenir économique, on le voit rarement mettre la main à la plume. Il fallait l'apparition du fameux livre: *Une colonie féodale en Amérique*, de M. Rameau de St-Père, avec lequel il était très lié et en correspondance suivie depuis des années, pour le décider à en faire une courte appréciation, où il fait montre de son sens critique.

En même temps, il ne cache pas à l'auteur sa grande satisfaction de voir qu'il ait pu mener à bonne fin l'oeuvre de sa vie, dont il s'était fait par la pensée et les encourage-

ments apportés à sa continuation, l'intime collaborateur.

« Parmi les livres qui ont été publiés sur les établissements français, il en est peu, dit-il, qui par les vues d'ensemble, la logique irrésistible des appréciations et par l'exactitude des détails méritent plus de fixer l'attention du public lettré. Si nous ajoutons la touchante sympathie que l'auteur a vouée à la cause acadienne, sympathie qui anime et réchauffe toutes les pages du livre, nous aurons donné la note sur laquelle il est écrit. »

Mentionnons encore une petite nouvelle intitulée *La cabane du colon*, publiée naguère dans une revue d'occasion, qui fut alors remarquée, et qui illustre bien les prédilections qu'il eut toujours pour les choses de la terre et tout ce qui touchait aux questions de l'agriculture, au progrès de laquelle il contribua dans la mesure de ses forces et de ses connaissances, et dont il fut toujours un des plus dévoués propagateurs.

L'avant-propos en indique, on peut dire, tout le plan rustique, toute l'intrigue bien simple d'ailleurs :

« Vous ne croiriez pas, ami lecteur, que cette grossière maison en bois rond que nos colons se construisent lorsqu'ils commencent à ouvrir les terres en pleine forêt, puisse devenir chère à ceux qui l'habitent. Et pourtant le colon s'attache en peu de temps à la cabane qu'il s'est construite, au coin de terre qu'il a

défriché alentour, il s'y attache, dirai-je, avec une ardeur proportionnée au travail et aux privations qu'il lui a fallu s'imposer pour prendre racine dans ce sol vierge qui est devenu sa terre. En voulez-vous une preuve? Voici :

« Un jour que je visitais les nouveaux établissements du Lac St-Jean, il y a de cela une douzaine d'années, (nous sommes en novembre 1892), j'entrai me reposer dans la maison d'un colon, une maison de bois rond. La maîtresse du logis m'accueillit poliment et me demanda si je n'avais pas besoin de manger. Je répondis affirmativement, car je venais de faire plusieurs milles à pied.

« Puis la conversation s'engagea.

« Voyant que je n'avais par l'air de croire qu'on pût vivre sans ennui dans cette solitude, elle me dit qu'elle n'avait pas été aussi raisonnable, que c'était toute une histoire que son acclimatation et qu'elle me la raconterait bien si elle croyait que cela pouvait m'intéresser.

« La jeune femme alors de raconter qu'elle fut prise du mal du pays, du désir de revoir les Bois-Francs, sa paroisse natale.

« Ma bonne femme, lui dit un jour son mari, puisque ça te fait tant plaisir nous allons aller revoir nos gens. »

« Ils partirent donc, mais après un certain temps passé dans sa famille, ce fut elle qui, la première, parla de retourner.

« Mon mari me sauta au cou en disant : « Eh

bien pauvre femme te voilà guérie du mal du pays. »

« Oui et non, lui dis-je; j'aimerai toujours les Bois-Francs et nos chers parents qui y restent; mais maintenant je sais que j'aime mieux notre coin de terre du Lac St-Jean.

« A partir de ce moment-là, ajouta-t-elle en manière de conclusion, j'ai senti combien j'avais fait erreur en ne m'attachant pas plus vite et à tout jamais à ce coin de terre sur lequel nous avons tant travaillé, qui nous assure déjà une honnête aisance et qui nous permettra de laisser à nos deux garçons de quoi vivre ici sans être obligés d'aller dans les États comme il y en a tant qui font. »

Telle est dans sa simplicité rustique et son vivant réalisme le résumé des histoires de chez nous, tombé des lèvres de cette vaillante paysanne, soeur de cette légendaire Maria Chapdelaine, restée elle aussi au pays de Québec où la retenaient si fort les « voix de la terre ».

Que d'anecdotes, que de récits pathétiques, il avait ainsi recueillis de la bouche de ces colons, ces défricheurs, à l'établissement desquels il avait assisté, au sein de cette région prospère qu'on a justement appelée le « Royaume du Lac St-Jean », une des premières dans notre Province ouverte à la colonisation. Mais il ne jugea jamais à propos de les publier, ce qui peut-être nous eut valu une réplique vécue de Jean Rivard, l'ancêtre des co-

lons canadiens, ces hardis pionniers de la civilisation.

Quoiqu'il en soit, à ses moments de loisirs, il revenait à ses études historiques qui avaient eu toujours pour lui beaucoup d'attrait.

De fait, lorsque sa mort soudaine arriva, il était à réunir les matériaux d'un ouvrage sur la *Colonisation sous l'Intendant Talon*, le meilleur administrateur qu'eut la Nouvelle-France et dont M. Thomas Chapais nous a tracé un vigoureux portrait, oeuvre magistrale à laquelle M. LeSage lui-même, dans ses notes biographiques sur cette grande figure de la Domination Française, rend un digne hommage :

« L'Intendant Talon, dit-il, méritait un monument comme Champlain, comme Mgr de Laval, comme Frontenac ; au lieu de lui élever une statue, M. Chapais lui a consacré un livre qui raconte ce qu'il a fait pour l'organisation de la Nouvelle-France et pour l'orientation de l'oeuvre que l'ancienne France était venue fonder en Amérique. »

C'était en même temps la consécration d'une oeuvre historique, à laquelle, muni d'une documentation sûre et de toutes les ressources de sa longue expérience, il eut voulu, — sans pouvoir, hélas, la terminer, — consacrer les dernières années de sa vie.

Au reste, voici comment s'exprime M. LeSage au début de cette étude biographique, où il retrace la remarquable carrière adminis-

trative de l'homme qui dota la colonie naissante d'institutions qui assurèrent, au cours des temps, sa force de cohésion et sa maintenance.

« Parmi les hommes, écrit-il, qui ont occupé des positions importantes dans le gouvernement du Canada, il en est peu qui aient exercé une influence aussi bienfaisante et aussi durable que l'Intendant Talon, dont j'ai entrepris d'esquisser à grands traits la carrière administrative en cette colonie. »

Au cours de ses notes, se trouve entr'autres celle-ci, qui eut pu servir d'épilogue à ce chapitre d'histoire, et serait même d'actualité tant elle s'applique à notre situation d'aujourd'hui : — « Si Colbert, si Talon, si tous ceux qui ont voulu fonder une France Nouvelle en Amérique pouvaient encore se faire entendre de nous à l'heure présente, ils nous diraient : « Restez fidèles aux traditions de votre origine, formez vos classes dirigeantes sur les modèles de la civilisation antique, qu'on y retrouve la France chrétienne, la digne héritière de Rome et d'Athènes. » Ils diraient aux populations qui nous entourent dans cette vaste confédération, respectez la langue, respectez les traditions des premiers occupants de la vallée du St-Laurent, ils ne sont pas une menace pour personne d'entre vous. C'est leur manière à eux de contribuer à l'avancement de votre patrimoine. Réjouissez-vous de voir des relations commerciales s'établir entre votre

pays et la vieille France. Tous ensemble vous y gagnerez peut-être encore plus qu'elle. »

Paroles pleines de sagesse, qui sont l'expression même d'une véritable et durable entente cordiale entre les provinces-soeurs du Dominion.

Telle est dans son ensemble largement retracée cette modeste production littéraire, à laquelle il ne put jamais se consacrer tout entier, mais qu'il reprenait toujours, assuré d'y trouver la véritable source de jouissances intellectuelles, d'y étancher sa soif d'idéal et d'ineffable beauté.

LAURE CONAN

La romancière.

Parmi nos femmes de lettres canadiennes-françaises, Laure Conan figure certes au premier rang, et son oeuvre déjà volumineuse, — dont une couronnée par l'Académie, — fait grand honneur à notre littérature, déjà riche en productions imaginatives.

En un style sans apprêts, plein de charme et d'heureuse simplicité d'expression, notre romancière a fait oeuvre durable, évoquant les hauts faits des ancêtres à la fois évangélisateurs et colonisateurs, valeureux pionniers défendant souvent, les armes à la main, au péril de leur vie, cet immense territoire d'Amérique soumis à leur influence civilisatrice.

Ainsi en dépouillant quelques-unes de nos poudreuses archives, si riches en actions d'éclats et prouesses de toutes sortes, elle n'a eu qu'à glaner, en les poétisant, à travers ces récits pathétiques maintenant légendaires, qui forment le fonds merveilleux de notre histoire canadienne, « cet écrin de perles ignorées. »

Au début de son roman *L'Oubliée*, un épisode héroïque des premiers temps de l'é-

tablissement de Ville-Marie, l'auteur note d'une main d'artiste, un joli effet du soir sur la ville prédestinée: « Derrière la montagne, le soleil couchant lançait ses derniers feux. Une splendeur enflammée flottait sur l'île Royale, encore presque toute couverte de broussailles et de grands bois; et, au large, la *Notre-Dame* balançait comme perdue sur les flots éclatants et déserts. »

Le discours hautain du chef sauvage ramenant une jeune captive française n'est pas moins dans la note expressive et poétique même: « L'une de nos *capitainesses* avait adopté la jeune captive; elle en aurait fait la femme d'un grand chef. Mais pour faire plaisir à nos frères tiotiaki nous avons ramené la Fleur couverte de rosée. »

D'ailleurs ce langage imagé des sauvages dans leurs rapports avec les Français leur était coutumier, et devient ici très couleur locale. Nous en trouvons une tendance marquée dans certaines de nos meilleures productions littéraires.

Oyez cette finale de chapitre qui est tout un décor: « Impassibles comme des statues, les Iroquois l'attendaient, l'aviron à la main; et le canot se perdit bientôt dans la brume du soir. »

Telle cette silhouette de jeune fille gracieusement esquissée: « Elle avait jeté son chapeau de feuillage mais des brindilles de jonc et

quelques feuilles sèches étaient restées dans ses longs cheveux emmêlés. C'est à peine si elle semblait avoir quinze ans. Son cou, son visage et ses mains avaient été si cruellement ravagés par les moustiques que personne n'aurait pu dire si elle était jolie. »

Entendez ces instructions de M. de Maisonneuve qui sont en même temps un bel acte de foi : « Maintenant, dit le noble chef, vive Notre-Dame ! c'est le mot d'ordre pour cette nuit. Priez-la, mes braves. Nous sommes ici pour sa gloire, et dans la multitude des voix qui crient vers elle, nous pouvons espérer qu'elle distingue les nôtres. »

Alors, d'étapes en étapes, se déroule cette gracieuse et héroïque idylle entre Elisabeth Mogen et Lambert Closse, son vaillant sauveur, auquel elle gardait une éternelle reconnaissance et qui allait devenir son mari.

De son côté, il sentait maintenant redoubler son courage à repousser les constantes incursions menaçant la colonie naissante, à la défense de laquelle lui et ses braves compagnons d'armes s'étaient voués tout entiers.

Mais grandes étaient parfois les terribles angoisses et les tristesses qui suivaient la mort héroïque de ces vaillants soldats, tombés au champ d'honneur.

Dans cette veillée d'armes que faisait Lambert Closse, on note ce passage saisissant et plein de sérénité nocturne : « Sans rien dire, il mit le livre sur la table et s'approcha d'une fe-

nêtre. Le givre s'était fondu sur les vitres. Il aperçut le ciel profond, plein d'étoiles, et voulut élever ses pensées. Mais jamais la flamme de son foyer ne lui avait semblé si belle, si pure, si douce. »

Ayant par appréhension fait le sacrifice de sa vie, la mort pour la défense de son foyer et de sa patrie dut, remettant son âme à Dieu Maître des destinées humaines, lui paraître aussi bien douce.

* * *

A l'Oeuvre et à l'Epreuve contient un récit émouvant de cette époque originaire de la Nouvelle France, si fertile en épisodes d'une beauté tragique, où l'histoire se mêle au roman qui l'humanise en quelque sorte et la pétrit d'héroïsme et d'amour.

Car, dans toute son oeuvre, Laure Conan ne souhaite rien tant que de nous faire aimer notre histoire, de l'associer, toujours présente à notre souvenir, à nos rêves d'avenir grandissant.

A l'Oeuvre et à l'Epreuve, écrit dans un joli style, sans complaisances, mais aussi sans raideur, contient, à l'instar *d'Angéline de Montbrun*, des pages réussies pleines de sens et d'élévation d'idées.

Voici, par exemple, ce portrait plein de noblesse et de distinction de manières: « L'Abbesse de Port-Royal avait alors trente-cinq ans. La taille, quoique moyenne, était impor-

sante, ses manières très nobles. Son visage, flétri par les austérités, marqué en outre par la petite vérole, n'avait rien de remarquable, quand elle tenait les yeux baissés. Mais la flamme intérieure se reflétait dans le regard, et les yeux azurés, imbragés de cils roux, avait une beauté étrange, inoubliable.»

Puis cette note philosophique qui résume toute la vie: «Oui, la douleur... qui élève l'âme... qui fortifie le coeur... qui l'arrache aux illusions de la vie, c'est-à-dire à ce qui aveugle... à ce qui empêche de voir le chemin tel qu'il est, court et mauvais. Les illusions, ma chère enfant, ne sont que des ombres qui nous cachent les épines à l'issue de la route. Heureusement, ces ombres-là, à l'encontre des autres, vont s'éclaircissant, se dissipant à l'approche du soir.»

A travers ces leçons de vie et d'évocations historiques, la nature mêle sa note poétique, et les scènes du roman s'encadrent de gracieux paysages: «Il faisait un doux ciel d'avril, un peu voilé par de légers nuages, blancs, floconneux. Les feuilles des arbres ne faisaient encore que poindre et les bois conservaient une rousseur printanière. Mais les primevères, les violettes, les anémones s'épanouissaient dans l'herbe brillante de rosée, et des chants d'oiseaux, des bruits variés, charmants, s'élevaient dans le silence du matin.»

Et ce rêve grandiose de Champlain, fait au seuil de *L'Habitation*, transmis par - delà

les âges à ses vaillants continuateurs: « Je voyais, disait-il, la Croix chasser la barbarie... le grain de blé faire reculer la forêt... Je voyais la France s'avancer dans ces immenses régions, portant le baptême, jetant la *semence de vie*... et couché au pied d'un arbre, mon arquebuse à la portée de ma main, je bâtissais ma ville de Québec et j'arrangeais ses destinées. »

« Il suffit, lui répondait-on, que le Canada garde à jamais la langue, l'honneur et la foi de la France, telle est notre ambition, notre immortel espoir! »

Le trait distinctif du grand fondateur n'est pas moins bien tracé: « Homme d'énergie incomparable, homme d'action et d'organisation, il avait pourtant, dans l'âme, ce fond de poésie et de rêverie qui se prend dans la vie des bois, et mille impressions délicieuses et confuses se réveillaient en lui. »

Mais au sein de cette nature vierge, qui s'ouvre lentement aux bienfaits de la civilisation chrétienne, il y a des scènes d'amour et de jeunesse heureuse de se donner, et l'auteur sait dramatiser toute cette histoire des premiers temps de la Colonie de la Nouvelle-France, ouverte à toutes les perspectives génératrices.

« Gisèle Meliand aimait Charles Garnier de l'un de ces amours profonds, ardents, exclusifs qu'il est donné à si peu de connaître. »

Hélas, pour plusieurs, que de désillusions comporte cet aveu !

Au surplus, que de fois au cours de son oeuvre, basée sur les données historiques, ne lit-on pas des phrases comme celle-ci :

« Cette joie du *sacrifice*, cette joie merveilleuse et sacrée, je la sentais m'envelopper, me pénétrer ! Et comment dire la douceur céleste, le charme divin de ces moments où je ressentais d'une manière si puissante, si intime, cette bienheureuse influence qu'il a toujours exercée sur moi... » C'est d'un mysticisme auquel aurait souscrit un saint François de Sales, dans son *Introduction à la Vie Dévote*.

D'ailleurs en ces premiers temps de la Colonie, l'on ne séparait pas la religion de la vie publique, celle-ci était inspirée et vivifiée par celle-là ; sans compter que cette qualité morale imprime à toute oeuvre littéraire une valeur durable. Brunetière disait quelque part : « C'est le *divin* ajouté à l'homme. »

Aussi l'oeuvre des missionnaires joue-t-elle un grand rôle dans cette fondation de la Colonie, car dans cette conversion des sauvages, ils furent vraiment : à l'*Oeuvre* et à l'*Epreuve*.

On trouve naturellement ici et là, dans cette belle oeuvre évocatrice de Laure Conan, maintes scènes de carnage, peintes pour ainsi dire en raccourci : « Vision d'enfer. Les Iroquois, comme une légion de démons, se ruent dans la bourgade, en poussant des clameurs

horribles. Les flammes s'élèvent déjà aux extrémités du village et, avec des hurlements d'allégresse, les cruels Mohawks y lancent les vieillards, les femmes, les petits enfants. La population épouvantée crie et se lamente. »

Enfin pour faire oublier ces scènes d'horreur et de carnage, l'auteur note une impression qui tombe sur les blessures du coeur, comme une rosée bienfaisante. « Était-ce pudeur instinctive de l'âme émue en ses plus intimes profondeurs? . . . Était-ce pour mieux entendre les paroles de la foi dont elle avait vécue? paroles de lumière! paroles de vie! qui en ce moment l'inondaient d'une joie infinie. »

De telles lignes, empreintes de suavité, de tendresse émue, de mysticisme abondent dans l'oeuvre de Laure Conan, éprise elle-même de tant de dévouements, d'héroïques vertus dont les premiers temps de la Colonisation furent tant de fois le théâtre.

Dans ses *Silhouettes Canadiennes*, qui ont nom: Louis Hébert, La Mère Saint-Joseph, Jeanne Mance, la Vénérable Marguerite Bourgeoys, Pierre Boucher, Jeanne Leber, Philippe Gauthier de Comporté, Catherine-Aurélie du Précieux-Sang, c'est encore et toujours à ces pionniers, à ces laboureurs, à ces découvreurs, à ces admirables éducatrices et fondatrices d'ordres, qu'elle évoque et popularise, dont elle perpétue l'héroïque mémoire parmi nous, auprès d'une génération parfois

oublieuse de ces vénérables titres de noblesse ancestrale.

En fait, au seuil de *l'Habitation*, toutes ces glorieuses personnalités formulent ce vœu magnifique, cette immortelle vision d'avenir :

« Ce que nous y verrions, dit lentement, le missionnaire? La Croix partout adorée, la forêt transformée en villes florissantes, en campagnes prospères, et, dans ce beau grand pays neuf, un peuple jeune, parlant la vieille langue française! »

N'emprunte-t-elle pas à un de nos meilleurs chroniqueurs, Arthur Buies, cette phrase concluante et persuasive, qu'on pourrait inscrire au frontispice de notre histoire : « La colonisation du Canada français est une épopée illustrée par les plus vaillants, quoique par les plus obscurs courages, où un héroïsme de tous les instants n'a eu d'autre témoin que le Dieu qui veille aux destinées des nations et pour les rendre plus fécondes, multiplie dès l'origine les sacrifices et les épreuves. »

Et comme résultat de ces efforts soutenus et de confiance en la Providence, dit Laure Conan : « de la terre riche de l'humus des siècles, de la fumée des foyers, de l'horizon grandiose du fleuve resplendissant, de la forêt ombreuse, des solitudes innommés, une fraîche figure s'ébauchait, prenait corps : c'était la Nouvelle-France, la jeune patrie aux clartés

d'aurore, aux mystérieuses destinées, à qui il avait tout sacrifié! »

En somme, il ressort de l'ensemble de cette oeuvre éminemment patriotique, ainsi qu'on l'a déjà inféré, une haute leçon d'énergie nationale, et de toutes ces grandes et nobles figures qui y sont évoquées, il se dégage une vertu rayonnante qui les rend immortelles.

C'est non seulement, une oeuvre artistique, c'est un *symbole* et elle sert elle aussi de *bouclier* à la culture française implantée jadis sur les bords laurentiens, terre si fertile en *miracles*.

EDMOND ROUSSEAU

Le Romancier.

Si, maintenant, nous en venons aux romanciers plus modernes parmi nos auteurs canadiens, M. Edmond Rousseau figure avec avantage et compte parmi les plus accrédités.

Ses trois principaux ouvrages: *Le Château de Beaumanoir*, *Les Exploits d'Iberville*, *La Monongahéla*, ont d'emblée conquis la faveur du grand public, toujours friand de récits historiques, de ces exploits vraiment héroïques dont la trame merveilleuse compose, on peut dire, l'épopée canadienne-française.

D'ailleurs, nous affirme-t-il, dans la préface d'un de ses romans: « le but que je poursuis dans les pages qui vont suivre est toujours le même: vulgariser, populariser l'*Histoire du Canada* et la présenter sous la forme la plus agréable possible ».

Si, toutefois, notre auteur n'a pas au cours de ses récits populaires atteint la forme rêvée, nul ne lui contestera d'avoir fait oeuvre louable, et contribué, pour son humble part, sinon à enrichir, du moins à augmenter notre

avoir littéraire qui compte déjà toute une floraison d'oeuvres notables prisées des lecteurs, et auxquelles la publicité étrangère ouvre de nouveaux et de plus vastes horizons.

M. Edmond Rousseau, comme on peut le voir, date ses ouvrages de Château Richer, cette jolie et riante paroisse riveraine qui orne la Côte de Beaupré et dont la vieille église qui semble une sentinelle avancée garde enclose nos coutumes et traditions ancestrales.

Il est donc éminemment un écrivain régionaliste, qui toujours s'inspire du *terroir* où il a puisé, tout en parcourant nos annales, ses meilleures créations, ses évocations d'un passé merveilleux, riche de poésie et de sentiment, émanant de ce sol canadien, si fertile en miracles.

Aussi, dès les premières pages de son oeuvre, il nous fait part de son admiration pour « ces lieux en haut du cap Tourmente qu'on a nommés Beaupré, car les prairies y sont belles, grandes et bien unies ».

« Rien de charmant comme ces belles campagnes que borde la chaîne des Laurentides au nord, et que le Saint-Laurent baise au sud dans son cours capricieux.

« Parcourez ces campagnes, au retour de la belle saison, alors que la nature a repris son manteau de verdure, il vous semblera traverser un immense jardin en fleurs, aux suaves parfums qui s'exhalent des arbres fruitiers

formant rideaux des deux côtés de la route vicinale. »

C'est dans ce joli cadre, qu'il situe son *Château de Beaumanoir*, une oeuvre d'héroïque souvenance, pleine de péripéties et d'incidents dramatiques.

Il campe d'abord ses héros en un style qui n'a rien d'affecté, ni d'outré : « Louis Gravel était un beau jeune homme de vingt-six ans, d'une taille élevée, et dont la saillie des muscles annonçait autant de vigueur que d'activité. Il portait l'uniforme de lieutenant au régiment de Béarn, grade qu'il avait gagné l'année précédente à Carillon. »

Gracieuse est cette silhouette de jeune fille, Claire de Godefroy : « Rien de charmant comme cette jeune fille ! Que d'innocence sur ce front ! Que d'éclat et de naïf étonnement dans ces deux yeux noirs, dans ce regard velouté. Que de fraîcheur sur ces joues ! »

Mais il y a un endroit de prédilection où se réunit la jolie société du temps : « Tous les touristes qui vont visiter la vieille cité de Champlain connaissent cette belle route de Charlesbourg qui conduit aux ruines du Château de Beaumanoir, connu généralement sous le nom de *Château Bigot* rendu célèbre par les orgies de cet intendant et de ses familiers où il se donnait aussi de fort belles fêtes. »

Ne nous attardons pas sur les incidents, com-

me celui de la *grande* classe qui vont réunir Louis Gravel et Mlle Claire de Godefroy. Autant de prétextes qui vont présider à l'amour naissant: « Quand le soleil commença à descendre sans qu'elle eut revu Louis, objet de ses pensées, quand elle vit s'abaisser doucement les ombres crépusculaires d'une journée d'automne, elle relut encore cette lettre qu'elle avait chaudement placée sur son coeur. »

Cependant, qu'il y a loin de la coupe aux lèvres! L'intendant Bigot, de son côté, ne pouvait être indifférent à la merveilleuse beauté de Claire de Godefroy, et se révélait un rival redoutable.

Quoique congédié par Claire, dont la fraîcheur et la jeunesse heureuse l'avaient séduit, il n'était pas homme à laisser facilement la place libre, à un autre amant plus chanceux que lui.

Claire, de son côté, ne voulant en rien céder à ses avances mielleuses et trompeuses, résistait de son mieux, quand un événement, un nouvel acte de bravoure de la part de Louis Gravel, auquel elle avait donné son coeur, vint fléchir la volonté de son père sauvé du péril des flammes.

Au récit dramatique, Edmond Rousseau sait intercaler l'histoire des principaux événements qui composent la trame ordinaire de ses romans où figurent Vaudreuil, Montcalm et Lévis secondés dans leur tâche héroïque par

d'habiles et chaleureux officiers, porteurs de beaux noms et de magnifiques états de service, qui furent toujours des sujets de gloire pour leurs familles.

Il souligne également la dissidence malheureuse qui parfois existe entre des chefs aussi valeureux que Vaudreuil et Montcalm, ce qui nuit à leur parfaite entente ainsi qu'aux intérêts vitaux de la Nouvelle-France, cette colonie naissante et cependant pleine d'avenir érigée sur les bords du St-Laurent.

Comme il y avait au sein même de cette colonie des personnages assez peu recommandables, des fauteurs de discordes, dont la vie de débauche et de scandale en faisait les principaux satellites qui composaient l'entourage immédiat d'un Bigot, l'intendant exécré, tels que les Cadet, les Varin, les Péan.

Ils servent pour ainsi dire de contraste à d'autres beaux caractères, tels que ce Louis Gravel, de St-Luc, les Lemoyne, et les d'Iberville, dont les actions d'éclat font la matière de ces récits devenus légendaires, lesquels deviennent sous sa plume de véritables pages d'histoire populaire. L'auteur a souvent de ces véritables effets de maître, qui corsent une situation tragique, telle cette incarcération de Claire, par les ordres de l'infâme Bigot, poursuivant ses projets d'amour.

Tout entier à ses personnages, et à l'action qui se déroule, on notera que M. Rous-

seau fait assez rarement intervenir la nature, et qu'il brosse rarement un paysage, ou nous donne une note descriptive.

La bataille d'Abraham et ses conséquences fatales nous est toutefois assez longuement décrite, et forme un tableau saisissant.

Comme conclusion de ce roman pathétique, la mort héroïque de Louis Gravel, le bien-aimé de Claire, jette le deuil dans cette jeune âme endolorie, à qui la vie apparaissait comme auréolée de toute la gloire de ce jeune héros, mort au camp d'honneur pour la défense de sa patrie.

Avec les *Exploits d'Iberville* nous sommes au début de la colonie, cette Nouvelle-France administrée par l'intendant Talon. C'est peut être le plus pathétique des trois romans historiques, dans lequel Edmond Rousseau se révèle un habile et intéressant conteur, qui a à coeur de s'initier aux combats et aux luttes qui se poursuivent sur les bords du Saint-Laurent.

Nous asisstons ici à ceux livrés contre les sauvages, notamment les Iroquois, implacables ennemis, toujours préparant quelque invasion nouvelle et dont la barbarie était notoire.

L'auteur nous en donne d'ailleurs une idée par ce discours de l'un de leur chef, Tête d'Aigle: « Les mânes de nos guerriers massacrés par les blancs demandent la sépulture. . . Levons la hache de guerre, entonnons le chant

du combat, allons promener dans leurs villages le fer et le feu, et dans bien des lunes, la terreur de nos ennemis dira le courage et la vaillance de nos guerriers. »

L'auteur nous décrit aussi un vif tableau de l'incendie des maisons qui suivait d'ordinaire les massacres : « Les flammes dardant leurs langues rougeâtres vers les nuages et s'entourant par moment d'un voile épais de fumée que balayait par rafale la brise du matin, couraient rapides vers les habitations voisines. Une pluie d'étincelles et de flammèches incandescentes voltigeait dans les airs et retombait sur le sol en cendres brûlantes ».

Suivent alors les *Exploits d'Iberville* au cours desquels le courageux défenseur, l'intrépide capitaine, se couvre de lauriers et sème la terreur dans le camp des ennemis ; comme aussi « les gentilshommes canadiens qui s'étaient engagés dans cette expédition se distinguèrent par les qualités militaires, » lesquelles se sont depuis lors perpétuées dans la race et affirmées dans la Grande Guerre.

A travers tout le récit de ces actions héroïques, on trouve la note sentimentale : « N'allez pas, dit le jeune homme, me prendre pour un blasé, un être incapable de fougue et de bons sentiments. L'amour fermente en moi comme la sève dans ce grand arbre ; oui, l'amour, c'est-à-dire la foi, la force, le sentiment de mon être immortel dont je dois rendre compte à Dieu et non aux préjugés humains. »

L'auteur a su également, pour donner plus de couleur locale, décrire le costume pittoresque de nos coureurs de bois : « Le Père Kawouët avait revêtu son grand costume de coureur de bois : blouse ou tunique de chasse en peau de daim, guêtres et mocassins de même matière, bonnet de fourrure, baudriers se croisant sur sa poitrine, à l'un desquels pend le sac de balles, à l'autre la corne à poudre. La ceinture supporte deux pistolets et un long couteau de chasse.

« Mais d'Iberville était bon marin, autant qu'intrépide soldat et sur le *Pélican*, ses abordages prompts et décisifs des navires ennemis sont restés légendaires dans le pays.

« Pourtant, ce vaillant capitaine, image de l'héroïque bravoure, mourut paisiblement des fièvres, sur son vaisseau, le *Juste*, en rade à la Havane, rendant son âme au Dieu des combats qu'il avait souvent invoqué, ainsi qu'à la Vierge Marie, cette Etoile de la mer, qui l'avait souvent protégé dans ses courses aventureuses et périlleuses. »

La Monongahéla, du même auteur, est une autre forme de souvenir qu'il s'est plu à invoquer pour mettre en scène et agrémenter par une intrigue d'amour les récits épiques dont fourmille notre histoire, « cet écrin de perles ignorées », qu'il s'est donné la noble et patriotique tâche de faire connaître et de populariser.

Le récit s'ouvre par une description plei-

ne d'un charme symbolique: « L'angélus du soir venait de sonner à la cathédrale de la bonne ville de Québec. Un beau soleil réjouissait la nature; aucun nuage ne souillait ce ciel étincelant, une brise légère rafraîchissait l'air et caressait mollement les arbres séculaires qui entouraient alors la petite église des Récollets. »

Ce sont encore ici les grandes figures de notre histoire qui sont invoquées, entre autres Monseigneur de Laval, qui fut à la fois le grand évêque et l'initiateur de mesures économiques et sociales dont l'effet eut un immense retentissement sur les affaires et les progrès de la Colonie.

Au sujet d'un de ses personnages, il note très justement avec un sens psychologique profond: « Son front était beau, mélancolique et remarquablement pur. Deux rides verticales, creusées entre les sourcils, indiquaient cependant l'effort habituel de la pensée et la maîtrise coutumière de la volonté. La sévérité presque alarmante de ce trait se trouvait tempérée avec un grand charme par l'expression très douce, très bienveillante et un peu triste de ses yeux qui étaient voilés de longs cils féminins. »

Veut-on un exemple de la manière dont Edmond Rousseau sait introduire au cours de sa narration un peu d'histoire: « La Nouvelle-France était toujours en guerre avec son incommode voisine la Nouvelle-Angleterre,

mais les établissements français de l'Acadie étant plus à proximité des Anglais, ce sont ces parages qui avaient essuyé les assauts les plus fréquents. En 1706, les Anglais avaient attaqué Beaubassin. Pour venger cette incursion, Hertel de Rouville détruisit les établissements Deerfield et Haverhill. C'est dans cette même année que Mgr de St-Vallier fut pris sur le vaisseau du roi la *Seine* et amené captif en Angleterre.

De cet épisode de la *Monongahéla* comme des autres faits de l'histoire, il fait un roman de cape et d'épée, comme au moyen âge, ce beau temps de la chevalerie, qui avait créé des mœurs dont nos ancêtres héritèrent et surtout cette humeur belliqueuse qui, avec les d'Iberville, les St-Luc, les St - Denis, les Lemoyne, les de Bienville, et tant d'autres vaillants officiers, s'était transmise de génération en génération. Le goût des aventures et le métier des armes exerçait une attirance que l'on retrouve encore aujourd'hui au sein de certaines familles héritières de beaux noms qui furent jadis l'honneur et la gloire du pays.

On peut en juger par le portrait que l'auteur nous trace de M. de Sabrevois : « lequel avait alors trente-cinq ans. Il était d'une beauté un peu dure, mais saisissante. Ses traits réguliers, son front élevé avaient la couleur et la fermeté du bronze; ses yeux étaient à la fois pleins de feu et de calme; son éloquence

facile, sobre, tranquille et sarcastique, répondait bien à l'apparence distinguée, hautaine et glaciale de sa personne. »

Il décrit avec non moins de complaisance certaines silhouettes féminines : « Irène de Linctôt n'était point belle, à peine jolie même, mais elle était charmante... Ce qui la rendait remarquable cependant et la plaçait au rang des femmes qu'on cite, c'était la grâce dont elle était imprégnée des pieds à la tête et son art exquis de se bien mettre... En la voyant le soir, par exemple, dans sa toilette, il était impossible de ne pas s'imaginer qu'elle venait d'éclorre dans quelque jardin de fée, au clair de la lune. Mademoiselle de Linctôt, ce n'est pas une femme, disait-on, mais une incarnation suave, une fleur... »

N'y voit-on pas aussi une qualité bien française celle-là : le culte de la femme et de la beauté ?

Ne s'exclame-t-il pas en relisant l'histoire des premiers temps de la colonie : « Que de nobles natures se sont développées parmi les Français du Canada, dans la lutte entre la civilisation chrétienne et le naturalisme sauvage des aborigènes ! »

On trouve quelquefois des effets de paysage joliment brossés : « De sa fenêtre, le jeune homme jetait un regard distrait sur la campagne endormie. La lune brillait en éclairant comme un long ruban la route qu'il allait suivre dans quelques heures et qui ser-

pentait dans la plaine pour se perdre au milieu de la forêt environnante. La forêt elle-même était plongée dans le plus profond silence et la brise en agitait les cîmes argentées. »

Bref *Monongahéla* est une bataille terrible où comparativement une poignée de braves Canadiens repoussent des forces ennemies bien supérieures en nombre, et se termine par une victoire française.

De par l'histoire la fine fleur de la jeunesse canadienne figurait parmi les combattants; on releva parmi les morts : de Beaujeu, Carqueville, de la Buade et Daniel St-Denis, le héros du roman, qu'Irène de Linctôt et surtout Dona Marier pleurèrent longtemps.

Comme on a pu le voir par l'analyse succincte de son oeuvre littéraire, dont on peut dire sans autre prétention qu'elle servit à populariser les principales phases de notre histoire, Edmond Rousseau est resté fidèle à la louable tâche qu'il avait entreprise, et en toute sincérité, il a su la mener à bonne fin.

Maintenant, si dans l'ensemble cette oeuvre même n'est peut-être pas dans sa forme comparable à celle de certains de ses devanciers, elle témoigne, nonobstant, d'une belle ordonnance toujours soutenue par cette probité de l'art et un ardent patriotisme qui lui méritent d'emblée notre reconnaissance et dans nos *Lettres Canadiennes*, une place enviable.

JOSEPH ROYAL

Parmi les collaborateurs de la *Revue Canadienne*, l'on trouve le nom de M. Joseph Royal, inscrit au bas des premiers articles que cette intéressante publication livrait vers 1860 à ses abonnés.

Avec une remarquable aisance et une grande facilité d'exposition il traite de tous les sujets, alliant les goûts d'esthète et de dilettante à un sens pratique, qui témoignaient chez lui d'un grand fond de logique et de pénétration. Si l'on joint à cela une grande aménité de caractère, qui tempérait ces jugements, l'on aura une idée de l'homme, qui eut voulu consacrer toute sa vie au culte des belles lettres.

L'esprit toujours en éveil, préoccupé de l'avenir de son pays, avec une égale compétence, il aborde les questions de haute politique qui sollicitaient alors l'attention. C'est ainsi qu'on trouve sous sa plume l'historique du « Traité de Réciprocité, » conclu le 5 juin 1857, entre le Canada et les Etats-Unis : mesure d'économie politique si grosse de conséquences pour l'avenir du Canada. « La politique de ce pays, écrit-il, qui tient l'un des premiers rangs parmi toutes les provinces an-

glaises, doit avoir un objet noble, élevé, un but d'émancipation et d'indépendance. Tous ces actes importants doivent s'imprégner de ce souffle fécond et respirer comme « un parfum d'avenir » pour nous rendre dignes de la mission que la Providence a assignée à cette colonie. »

Puis prenant en cela le conseil du fabuliste, à propos du « Pot de fer et du Pot de terre » :

Ne nous associons qu'avec nos égaux,
Ou bien il nous faudra craindre
Le destin d'un de ces pots.

Toujours préoccupé de l'avenir politique de son pays et pour rendre hommage à l'une de ses personnalités les plus méritantes, il publia une série d'articles sur *la Vie politique de Sir Louis H. Lafontaine*, étude qui demeure parmi ses autres travaux la meilleure consacrée à ce noble défenseur de nos droits constitutionnels.

Le début, pour en être grandiloquent, est de forme toute classique et témoigne de la parfaite maîtrise de son sujet et d'une rare hauteur de vue :

« Il y a des hommes, dit-il, dont la figure rayonne dans l'histoire d'une immortalité comprise presque aussitôt après leur sortie du monde. La perspective des siècles n'ajoute rien à leur grandeur ; leur génie et les événements leur élèvent un piédestal devant lequel vien-

nent s'agenouiller volontiers les populations qu'ils ont étonnées par leurs oeuvres. » Puis, il trace de cet homme d'Etat canadien un portrait fidèle et relate les principaux événements de la brillante carrière politique de celui qui en toutes circonstances se fit le défenseur des droits constitutionnels de ses compatriotes; notamment de la conservation de cette belle langue française qui leur était garantie par la foi du traité de Paris, ratifié par l'acte de l'Amérique du Nord: « Il ne lui fut pas donné, continue-t-il, d'exercer la mâle activité de son large esprit politique sur un théâtre bien étendu, mais il a travaillé pour la cause sublime qui agite le vieux monde comme le nouveau, les petites nations comme les grandes; il a noué sa vie et son ambition à la conquête de la liberté pour les siens. » M. Lafontaine sauvait les institutions de son pays mises en danger pour la centième fois, sans songer peut-être que la diplomatie européenne inscrivait dans ses archives le principe des nationalités comme la plus belle partie de son droit nouveau. »

« Je me suis arrêté à tout ce que j'ai (dans sa vie politique), dit-il, aperçu de grand et de sage, et mon étude finie, j'ai écrit sur mon dernier feuillet que la gloire éternelle de ce grand citoyen sera d'avoir combattu pour la liberté de son pays avec les mêmes armes dont on voulait le frapper et d'avoir assis son

triomphe sur l'état social où ses ennemis s'étaient flattés de la faire disparaître. »

Dans la chronique des *Evénements du mois*, qu'il relatait avec un sens très averti des hommes et des choses de son temps, l'on trouve sous sa plume des idées empreintes de sagesse et de modération applicables encore aujourd'hui. « Promouvoir, dit-il, selon les lois de la justice et de la prudence les progrès de la nationalité sous cette forme et cette limite dans lesquelles elle pourra mieux obtenir et conserver l'unité morale et matérielle, telle est le premier et principal devoir des gouvernants, des chefs d'une nation. La véritable doctrine politique n'est point la doctrine des chemins de fer, du commerce et des intérêts matériels ayant le pas sur tout le reste. Non c'est la doctrine utilitaire, doctrine infâme qui a engendré pour les intérêts moraux cet autre système, non moins exécrationnable, la politique des expédients. Mais la saine loi des gouvernants est le développement uniforme et régulier, c'est la satisfaction intelligente des aspirations qui se font jour dans une société et leur organisation vers un but moral élevé. »

Puis après avoir tracé une vue d'ensemble de cette législation et de toutes ces activités politiques et sociales, il conclut en ces termes : « Voilà le tableau que se plaisent à imaginer et à contempler le petit nombre d'âmes qui aiment leur nationalité et ne désespèrent pas encore de la voir prendre un jour sa noble et

légitime influence dans les destinées des nations américaines. »

L'on trouvera, dans ses *Considérations sur les nouveaux changements constitutionnels de l'Amérique du Nord*, non moins de clairvoyance et d'aperçus nouveaux qui déclanchaient alors un fort mouvement d'opinions.

Après avoir énuméré les avantages économiques qui découleraient de la Confédération, il s'exprime ainsi : « Pour résumer en quelques mots ce que nous venons de dire, le régime fédéral est incontestablement celui qui est le plus naturel aux colonies anglaises de l'Amérique du Nord. »

Mais si les questions politiques faisaient l'objet de ses études préférées, il ne négligeait en rien le côté purement littéraire, car il eut toujours à un haut degré le culte de l'idéal et de la beauté sereine. Ses nombreuses *notices bibliographiques* dont il gratifiait à l'occasion d'un *vient de paraître* la *Revue Canadienne*, où il publia ses premiers écrits en témoignent hautement. Le style en est simple, exempt de longueurs, de ces périphrases qui déparaient alors certains écrits canadiens, qui faisaient montre pourtant d'érudition et de qualités supérieures.

Dans cette première notice bibliographique qui a trait à l'histoire d'une « colonie » française au Canada, par l'abbé Taillon, il nous rend compte de sa première rencontre avec le

célèbre historien, alors qu'élève au collège de Trois-Rivières, il l'entendit parler sur l'histoire du Canada, en termes si chaleureux, si convainquants, où se trahissaient son érudition et son talent littéraire, que ce fut pour le jeune écolier comme une révélation et une initiation, on pourrait dire, à sa vocation historique.

Ce fut, en effet, pour Joseph Royal, « une pensée de jeunesse, réalisée dans l'âge mûr. » N'est-ce pas souvent ainsi, que se prennent les décisions qui nous ouvrent tout un avenir vers lequel désormais tendront toutes nos activités intellectuelles?

Aussi, lorsque lancé dans la vie active, s'intéressa-t-il de bonne heure à la solution des problèmes de politique nationale, qui passionnaient alors l'opinion publique, et préoccupaient les chefs de parti dans la Confédération canadienne.

En même temps que ses vues se rencontraient avec celles de nos premiers historiens, assignant à la race canadienne-française un rôle prépondérant et tout providentiel à jouer sur ce vaste continent de l'Amérique du Nord, jadis ouvert aux influences civilisatrices de la religion chrétienne et aux bienfaisantes clartés de la Foi catholique.

D'ailleurs, il fut toujours de ces écrivains qui, contrairement à la doctrine utilitariste, mettent au-dessus du développement matériel d'une nature, le progrès moral.

A preuve, lorsqu'après avoir traité de la

« colonisation », de son importance économique, rendant compte de l'ouvrage *vingt années de mission au Nord-Ouest*, par Mgr Alexandre Taché, il se réjouit de cette oeuvre de la propagation de la Foi chez les tribus indiennes qui peuplent ces vastes territoires, ouverts ainsi aux progrès de la civilisation chrétienne.

Ces études préliminaires d'économie politique et sociale, l'avait somme toute admirablement préparé à traiter d'une période importante de l'histoire du Canada de 1841 à 1867, « celle comprise entre l'Union législative des provinces du Haut et du Bas Canada et la Confédération des Provinces continentales de l'Amérique Britannique du Nord. »

Cette période de notre régime constitutionnel qui fut une des plus agitées et fertiles en incidents dramatiques même, présentait certaines difficultés comme aussi elles comportaient à leur solution le recul, probant de l'histoire.

Dans sa préface, l'auteur n'en indique pas moins le point de vue tout canadien-français, auquel il se place pour juger des événements et des hommes qui apparaissaient et s'agitaient sur la scène politique si orageuse, si mouvementée.

« Les trois régimes de 1763 et 1774 imposés successivement à la population par le gouvernement anglais après la conquête de la Nouvelle-France, ne furent, à tout prendre, qu'un changement de formes dans la tyrannie.

Le quatrième, l'acte impérial de 1791, quel qu'en aient été les motifs, eut au contraire pour dessein de respecter la nationalité canadienne-française.

« Un demi-siècle plus tard, en 1841, comme si l'Angleterre se fût repentie, nous la voyons entreprendre de défaire l'oeuvre de Pitt et décréter que le Bas et le Haut-Canada ne formeront désormais qu'une et même province sous un système exclusivement anglais, sans plus se soucier des droits et des privilèges particuliers de la population canadienne-française, que s'ils n'eussent jamais existé. »

Heureusement, dirons-nous, que la Providence veillait, car en 1867, la Confédération des provinces canadiennes, ayant dans son sein, les têtes dirigeantes des partis reconnus, ouvrait une ère de prospérité et de grandeur, sous ce régime de paix et de développement progressif, que l'avenir n'a fait que confirmer laissant entrevoir les plus belles espérances.

Laissons au début de son magistral ouvrage la parole à l'historien adoptant et développant la thèse nationale sur ces différentes formes de gouvernement constitutionnel; impossible de fermer les yeux à l'évidence et de ne pas admettre que les divers procédés d'amplification tentés depuis 1763 avaient échoué de la façon la plus complète. Rien n'avait réussi, ni les injustices, ni les cajoleries, ni les mauvais traitements, ni l'ostracisme politique et social: au contraire les Canadiens étaient plus que ja-

mais attachés à une nationalité qui leur était devenue d'autant plus chère qu'ils avaient plus souffert pour la conserver. »

Puis en des pages anecdotiques où les faits parlent d'eux-mêmes, s'ouvrent les débats sur l'acte d'Union de 1841, auxquels successivement prirent part M. Lafontaine et M. A. W. Morin et d'autres têtes dirigeantes qu'inquiétaient des mesures législatives aussi peu rassurantes pour leurs compatriotes restés pourtant loyaux à leur nouvelle allégeance britannique.

Nous ne pouvons d'ailleurs que donner un très pâle résumé de ces luttes parlementaires mémorables, soutenues par nos chefs, tels un Lafontaine, un Viger, un Panet, un Morin, un Nelson et d'autres qui dans la suite s'unirent à cette brillante phalange, qui se leva alors pour la défense légitime de nos droits constitutionnels, qu'à chaque page de son histoire Joseph Royal s'efforce de mettre en lumière avec une justesse, une franchise, une chaleur d'expression communicative, qui sont toute à sa louange.

Mais s'il n'entre pas dans le cadre de cette monographie de faire valoir chacun des points d'histoire soulevés par l'auteur, on peut du moins citer quelques traits saillants qui montrent sa manière d'apprécier entre autres la formation du ministère Lafontaine-Baldwin : « Ce cabinet était composé d'hommes reconnus dans tout le pays par leurs hautes capacités,

leur influence considérable et leur intégrité. Il convenait que l'évolution finale que subissait en ce moment notre régime politique s'opérât sous la direction de ceux qui en avait fait leur programme, et il advint par une disposition providentielle que ces apôtres de nos libertés constitutionnelles furent des hommes que m'importe quelle nation du monde eut été fière de posséder à la tête de son gouvernement. »

L'on pourrait en dire autant de plusieurs personnalités canadiennes-françaises qui se sont fait un nom dans la littérature et d'autres domaines de l'intelligence humaine, dont les travaux furent couronnés par l'Académie française qui rendait ainsi hommage à cette éclosion du génie latin sur les bords du Saint-Laurent.

Puis, il ajoute ce jugement non moins significatif et profond. « C'est que les grandes causes ne triomphent que lorsqu'elles sont épousées par des apôtres ou des martyrs. En mil huit cent trente cinq, nous avions eu nos martyrs, mil huit cent quarante, nous donna nos apôtres. »

D'ailleurs à travers tout l'ouvrage, l'on retrouve sous sa plume experte des réflexions profondes qui traduisent bien l'état d'âme de ses compatriotes aux prises avec les changements de gouvernement successifs, et que les événements entraînaient vers un avenir toujours incertain.

Citons notamment ce passage qui semble

encore d'actualité: « Ce discours (de l'ouverture des chambres) fut prononcé en anglais et en français par lord Elgin. Les Canadiens en éprouvèrent une joie immense, il leur parut que leur belle langue n'avait jamais rendu des accents plus harmonieux; dans la bouche d'un représentant de l'autorité impériale, elle prenait une fierté particulière, une grâce pleine de force, un sens élevé qu'ils semblaient ne pas lui avoir connu jusque-là. »

C'étaient d'ailleurs des choses bien françaises qu'elle exprimait puisqu'elle annonçait la réhabilitation nationale et un nouveau pacte de justice. Elle reprenait son droit de cité.

Elle fut, pouvons-nous ajouter, au cours de nos différents régimes représentatifs, notre plus grande conquête avec celle de la codification de nos lois civiles basées sur le code de Napoléon et qu'animait alors un louable esprit de justice.

Telle est dans son ensemble cette oeuvre historique dans laquelle M. Royal, laissant porter les faits, a mis impartialement en vedette le rôle éminemment patriotique joué par les grands hommes politiques, lesquels avec un courage insigne et une rare clairvoyance, sauvèrent la situation et ménagèrent à la jeune nation canadienne des jours de paix et de longue prospérité.

L'on retrouve encore sous sa plume autorisée un article de fonds, où l'auteur fait montre d'un sens très averti des hommes et des

choses de son temps et d'une grande envergure d'idées : « *Le Naturalisme de Benjamin Franklin* ».

« Le monde, écrit-il, va, vient et court à ses affaires, à son plaisir ; les uns souffrent d'avoir trop, d'autres de n'avoir pas assez. Le fait du jour occupe exclusivement l'attention ; on vit du moment et les actes les plus sérieux tombent dans le courant uniforme de la vie, perdent leur physionomie exceptionnelle. . .

Tout ce grand courant si large, si profond, si placide, va vers quelque chose, océan ou abîme, lumière ou ténèbres.

« C'est la vie d'un peuple tout entier qui coule, et qui prend sa naissance comme source bonne ou mauvaise, féconde ou maudite. »

Ne dirait-on pas que ces ligues d'une pénétrante psychologie sont écrites d'hier, tant elles caractérisent le monde où nous vivons.

Entrant dans le vif de son sujet : « La société américaine, comme toutes les autres du reste, a subi à sa naissance l'influence de son plus grand penseur, d'un homme d'une originalité puissante et résumant en lui l'image des vices et des vertus dont plus tard son pays donnerait le spectacle. Né dans un temps de transformation politique, Benjamin Franklin avait tout ce qui fallait pour imprimer à une démocratie naissante une impulsion rigoureuse. »

Puis après avoir expliqué avec force exemples l'influence du matérialisme et du li-

béralisme de ce philosophe américain sur la société américaine, il conclut à la supériorité de notre société canadienne avec ses traditions, ses moeurs si chrétiennes et leurs « magnifiques rayonnements » en face des mêmes choses chez nos voisins. »

Cette comparaison si juste s'imposait et dans la pensée de l'auteur, le Canada français ne devait-il pas au Christianisme implanté jadis sur les bords laurentiens le plus pur de sa gloire dans le passé et sa survivance dans l'avenir.

C'est encore dans les *événements du mois* que M. Jos. Royal sut le mieux juger des hommes et des choses et qu'il sut mettre toujours d'accord ses principes politiques et sociaux avec ses convictions religieuses qu'il ne renia jamais.

Au sujet de la crise politique qui suivit la retraite inopinée de M. Georges Brown du ministère, il écrit ces lignes significatives :

« Nous ne prétendons pas, qu'on le remarque bien, que cette solution soit la meilleure possible : non ; mais nous croyons que vu le désavantage de notre situation et les circonstances difficiles, elle est encore la moins mauvaise et celle qui possède le plus d'éléments favorables à la conservation de notre foi et de notre nationalité.

« Nous croyons, en outre, que Dieu qui a donné au peuple canadien tant de marques évidentes de sa protection, et qui selon l'expres-

sion de Bossuet « fait tout en son temps », n'est point demeuré indifférent aux actes par lesquels nos destinées doivent se régler. »

« Le peuple canadien, comme race française et profondément catholique et conservatrice, a une grande mission à remplir sur le continent du nouveau monde, celle de servir à Dieu d'instrument de salut et de civilisation pour le reste des deux Amériques. »

Puis il conclut par ces magnifiques paroles qu'on croirait empruntées à quelque grand orateur sacré : « Le Salut du nouveau comme du vieux monde est dans la régénération sociale par le principe catholique ! »

Une excellente photographie, reproduite au frontispice de son oeuvre, nous le montre sous des traits empreints de finesse et de sérénité d'âme, qui se retrouvent d'ailleurs dans son style clair et facile, lequel semble toujours couler de source.

Sa correspondance intime en fait foi où laissant épancher tout son coeur, il se montre esprit disert, très averti. Sur les événements et les hommes supérieurs de son temps qu'il rencontra dans la vie publique, il sut toujours « rendre à César ce qui est à César ».

Maintenant, ce poste de lieutenant-gouverneur du Manitoba qu'il occupa dix années durant, à Régina, témoigne bien de la haute estime qu'on avait pour son talent et sa capacité administrative, qu'il n'a jamais démentis.

Quand il dut résigner cette charge hono-

nable, par trop onéreuse, ce fut à nouveau pour entrer dans le journalisme qui l'avait toujours attiré, en le mettant plus en contact avec les questions politiques du jour à la solution desquelles il offrait sa haute culture, sa longue expérience de la vie publique.

Mais toujours il garda néanmoins ses prédilections pour les sujets purement littéraires que l'on retrouve de-ci de-là, dans nos revues, notamment la *Revue Canadienne* qui s'honore de l'avoir compté parmi ses premiers collaborateurs, formant partie de cette pléiade qui, aux environs de 1860, bataillait ferme par la plume à la maintenance d'un idéal de beauté et d'ultime résonnance du verbe français sur nos bords laurentiens.

En octobre 1902, la *Revue Canadienne* publiait sous la plume de M. l'abbé Georges Dugas, l'article nécrologique suivant : « *La Revue Canadienne* doit à la mémoire de l'honorable Joseph Royal, que la mort vient de nous enlever, un tribut de reconnaissance pour l'intérêt qu'il n'a cessé de porter à cette revue littéraire jusqu'à la fin de sa vie. Au sortir du collège, il se lança dans le journalisme. Il écrivit d'abord dans la *Minerve*, puis dans l'*Ordre* (auquel collaborait toute une élite intellectuelle), enfin au Manitoba, il fonda le *Métis*. A sa mort, il était rédacteur du *Journal*, publié à Montréal.

En relatant ses souvenirs, l'auteur se plaît à rappeler, que lorsqu'il était lieutenant-gou-

verneur du Manitoba à Régina, il se montra toujours un homme de foi, le type parfait du gentilhomme, poli, affable et distingué dans ses manières et son langage.

Le journal le *Manitoba* disait aussi dans son article nécrologique: « Avec la mort de l'honorable M. Jos. Royal, c'est une personnalité marquante qui disparaît de notre monde politique. Pendant qu'il était dans la ville de Saint-Boniface, il a occupé toutes les positions responsables et honorifiques qu'elle pouvait donner. »

Bref, il ressort de tous ces témoignages, qu'il fut en effet une haute personnalité, un homme de foi et de devoir qui mit toujours sa plume au service de son pays et de toutes les nobles causes. Chose rare, il unissait au sens des réalités positives, le culte des belles lettres qui lui procurèrent toujours de bien douces jouissances et lui valent encore d'avoir laissé après lui le souvenir et le renom d'un de nos écrivains les plus consciencieux, les plus perspicaces, qui aient honoré notre littérature canadienne-française.

LES PETITES CHOSES DE NOTRE HISTOIRE

Par M. Pierre-Georges Roy.

L'Histoire, a-t-on dit, est un perpétuel recommencement. Chez nous, elle est aussi et surtout une tradition.

Que de menus faits, que d'événements de la vie quotidienne ont gagné d'intérêt et de relief au recul du temps. A l'instar de certaines scènes représentées par certains tableaux qui gagnent en perspective, à être vus de loin, ces *petites choses* de notre histoire qu'à consciencieusement résumées en volume l'in-fatigable chercheur qu'est M. Roy, gagnent elles aussi en signification profonde et en une attirance suggestive, à s'estomper dans le lointain de notre histoire, si fertile en hauts faits, *cet écrin de perles ignorées*, comme disait notre barde canadien Fréchette.

Ces *perles* de notre histoire, elles sont patiemment recueillies dans nos liasses d'archives, d'où elles sont exhumées avec ce flair et ce tact propres à ce travail acharné de bénédiction que depuis plusieurs années déjà poursuit notre distingué archiviste qui s'est taillé, d'ailleurs, dans ce domaine, une réputa-

tion enviable dans les deux mondes, en Europe autant qu'en Amérique.

Nous voulons ici, sans tenir compte de ses volumineux rapports d'archiviste, signaler ces *petites choses*, cette cueillette faite au vaste champ de notre histoire canadienne, laquelle, grâce aux recherches les plus intelligentes et les mieux documentées, prend et garde sa vraie place conductrice dans notre littérature, dirigeant la marche de notre peuple vers l'avenir qu'illumine tout un glorieux passé. Parmi ces anecdotes, l'on trouve, en lisant certains récits bien authentiques, que, pendant tant d'années, cet octogénaire, M. Benjamin Sulte, le doyen de nos historiens, nous relatait naguère, lesquels, à peine sortis de la poussière de l'oubli, s'envolaient sur les ailes des muses qui enchantaient son âme de poète et de chercheur trifluvien.

De même qu'il exhume quelques réminiscences de Philippe-Aubert de Gaspé, dont les *Mémoires*, encore aujourd'hui, le placent au premier rang de nos conteurs canadiens, cette immortelle figure « a défié du temps l'irréparable outrage ».

Sans compter que l'on se persuade à lire ces documents historiques de la part toujours glorieuse que prirent les nôtres aux affaires civiles et militaires du pays; qu'en maintes circonstances périlleuses, ils sauvèrent, on peut le constater archives en mains, la situation.

Pourquoi faut-il, après des services notables rendus, inscrits maintenant au fronton de notre histoire, mettre en doute, dans certains quartiers ou certaines provinces, leur *loyauté* proverbiale, eux qui furent les principaux facteurs de l'Entente cordiale?

De *ces petites choses* de notre histoire, si heureusement compilées, il se dégage une leçon, pleine de courage et de dignité, qui implique à l'usage de nos anciennes familles dont les noms furent souvent la gloire du pays, tout un code d'honneur et de bienséance, qu'en face des influences contraires et néfastes à la conservation de ces bonnes vieilles coutumes, il est opportun de rappeler et de rétablir. Il émane vraiment de ces pages d'histoire une saveur vieilloté, qui a tout le charme primitif des choses d'antan et du terroir laurentien.

En effet, l'on se prend, à les lire, à mieux aimer et connaître notre beau pays qui vit arriver toute une phalange de héros et d'héroïnes que n'amenaient sur nos bords ni l'amour du gain, ni l'intérêt personnel, mais un entier dévouement à la cause civilisatrice, que nous avons charge, nous, leurs descendants, de continuer et de faire triompher sur cette terre canadienne si chère à nos coeurs.

Puisse la génération actuelle s'inspirer chaque jour aux sources de notre histoire, y puiser les saines et fortes leçons si enorgueillissantes et vivifiantes, pour s'orienter vers les

immortelles destinées qu'ouvre devant elle ce XXème siècle, plein de brillantes promesses et d'heureuses perspectives.

En recueillant ainsi les *miettes* de notre histoire, cette glorieuse légende d'un peuple, M. Pierre-Georges Roy aura mérité d'avoir contribué, pour sa large part, à faire mieux connaître, à populariser même ces premiers temps où se fondait cette colonie de la Nouvelle-France en l'Amérique du Nord.

Cette terre canadienne, sous l'égide providentielle, à travers mille vicissitudes, est devenue un grand pays, lequel, de plus en plus, attire, par ses multiples ressources industrielles et commerciales, maintes convoitises des grands capitalistes américains et européens, et de ce fait lui assure déjà, malgré les désavantages d'une population trop restreinte,—en comparaison de son immense étendue,—dans le monde économique, une position enviable et des plus prospères.

Ce voeu de bonheur et de prospérité à l'adresse de son pays, je le trouve formulé dans le dernier quatrain d'une pièce de vers, que publiait naguère dans le *Patriote*, sir Georges Cartier, exilé de 37, à Burlington, E.-U. :

Adieu ! O ma terre natale
Qu'à jamais je vois enchaînée.
Fasse le Ciel qu'une autre destinée
T'accorde un fortuné retour au jour !

Depuis lors, grâce à Dieu, son vœu s'est réalisé, le ciel s'est assaini, les nuages sombres se sont dissipés au firmament politique, l'horizon s'est éclairci, et sous notre régime constitutionnel que renforcit *l'entente cordiale*, la race canadienne-française, prenant de plus en plus conscience d'elle-même, coule des jours heureux.

Bref, non contente des résultats acquis sous la poussée des événements, cette race privilégiée se doit de prendre le tout premier rang parmi les groupes ethniques qui se partagent le vaste continent de l'Amérique du Nord dont nos ancêtres furent les premiers découvreurs et colonisateurs.

Excelsior! Toujours plus haut!

P. S. — A noter aussi à la vitrine de nos librairies *un vient de paraître*, c'est une collection de trois nouvelles ou histoires véculées, dont la première a pour titre: *La Belle que voilà*, de M. Louis Hémon, l'auteur célèbre de *Maria Chapdelaine*, en laquelle s'incarne l'âme canadienne. Nous y trouvons les qualités maîtresses d'observation, de concision et de sincérité, du jeune écrivain enlevé si tôt aux lettres françaises, et qui augurait tant pour l'avenir.

En effet, le style est sobre, sans recherche d'expression, c'est écrit dans une langue claire et limpide, genre classique du XVII^{ème} siècle, lequel n'exclut cependant pas un vif sen-

timent chez cet artiste qui s'éprend des êtres et des choses, leur prête un peu de son âme.

Bref, en lisant cette oeuvre posthume de Louis Hémon, première manière, on a déjà l'impression de revivre certaines scènes de son fameux roman canadien, par exemple, d'entendre son héroïne réciter ses *mille ave* pour le retour de son fiancé, d'assister à cette inoubliable *veillée de Noël*, où, faute de ne pouvoir aller à la messe de minuit,—les chemins sont trop plein de neige,—l'on chante en choeur les vieux cantiques, *l'Excelsis Dei, Les anges dans nos campagnes*; ou encore d'entendre monter du fond des âges, *les voix de la terre*, qui parlaient si haut à cette vaillante Maria Chapdelaine, fidèle à ce *chez nous* des ancêtres, devant les yeux de laquelle un héros de cette idylle rustique faisait en vain miroiter les brillants avantages de la vie dans les grandes villes américaines. Mais à tout ce mirage, la courageuse fille préfère ce coin de terre, où tous les siens ont peiné et sont morts, pour que rien ne soit changé dans ce pays de Québec, témoin de leurs rudes labeurs et de leurs longs espoirs.

LES POETES

Lisez-vous parfois les poètes? Et pourtant en leur noble et sereine compagnie l'âme s'élève, l'intelligence s'éclaire, l'esprit s'affine, le coeur s'enflamme: bref ils humanisent, ils idéalisent notre vie.

En effet, ces *pêcheurs de lune*, comme on les appelle ironiquement, savent mieux que quiconque lire dans le grand livre ouvert de la nature, nous en faire voir et comprendre les merveilles, sous les apparences desquelles se cachent les infinies perfections du Créateur.

Au fait, par leurs géniales conceptions, ils élargissent, ils reculent les bornes de notre entendement; ils charment notre oreille par le rythme cadencé de leurs strophes harmonieuses, ils comblent par l'envol de leurs belles pensées, notre désir d'espace et d'infini.

Ces *doux rêveurs*, dont les accents délirants réveillent tous les échos de la nature, nous ouvrent sur les êtres et les choses de nouvelles perspectives; ces prophètes des temps nouveaux annoncent de sublimes et grandioses métamorphoses.

Divins ensorceleurs, toujours épris de rêves bleus et de songes dorés; dans cette course au flambeau, poursuivant d'éternelles chi-

mères, ils tendent vers un bonheur insaisissable, ils recommencent le joyeux *embarquement pour Cythère*, ou vers quelque île inconnue, asile mystérieux d'une princesse lointaine.

Du magique sortilège de leurs vers, ils versent sur nos coeurs ulcérés le baume réparateur et s'inclinent devant la majesté des souffrances humaines.

Ces éternels bâtisseurs de châteaux en Espagne nous introduisent aux régions éthérées où s'élève en un féerique décor la demeure enchantée, sous les lambris dorés de laquelle s'abritent et s'étalent tous les trésors de la terre, toutes les richesses de leurs rêves, de leurs longs espoirs et de leurs nostalgiques souvenirs.

Au printemps de la vie, où dans la nature tout reverdit, renaît à l'espérance, ces troubadours, entonnent une ballade, une chanson d'amour à la Dame de leurs pensées; en souvenir de la belle inconnue, qui, peut-être, ne leur accorda même pas l'aumône d'un sourire, ils portent, leur vie durant, leur pauvre coeur en écharpe, incurable blessure qu'ils se sont faite à trop penser.

Ecoutez maintenant *la Prière du poète* de Robert de Montesquieu, un fervent symboliste de la première heure :

Mes bras sont entr'ouverts en forme d'une lyre,
Où se vient reposer l'oiseau du paradis,

Mon chant sait formuler ce que nul n'a su dire,
Je donne un nouveau sens à des mots déjà dits.

Je suis celui qui pleure et vibre pour ses frères,
J'apprends à s'exalter dans l'honneur de souffrir,
J'extrais de la beauté des fortunes contraires,
Et des injustes biens, j'enseigne à se guérir.

On espère à ma voix ! mes pleurs même consolent.
Car ils semblent si beaux, qu'on veut aussi pleurer.
Et tous ceux qui dans l'ombre au hasard se désolent
Sentent un peu de moi sans bruit les effleurer.

Voici Daniel de Vinancourt qui, en des vers
pleins d'abandon et d'humaine tendresse,
nous conseille fortement *d'ouvrir nos yeux*
sur la beauté des choses et sur l'humanité :

Ouvre-les bien, ces yeux qui sont toute la vie,
Souplesse, amour paisible et discrète bonté !
Qu'ils pénètrent mon cœur de leur félicité.
Qu'ils nous fassent une âme à jamais assouvie !
Ouvre-les bien, ces yeux qui sont toute la vie.

Ouvre-les bien, ces yeux qui sont tout le mystère.
Beauté, noble sagesse et tendre passion !
Dans le champ du matin si je creuse un sillon,
Puissent-ils féconder mon labeur solitaire !
Ouvre-les bien, ces yeux qui sont tout le mystère,
Ces yeux, où resplendit la révélation !

Ouvre-les bien, ces yeux qui s'éloignaient du monde,
Ne laissant qu'un mirage au pays déserté !
Trop longtemps vers la mort les cygnes ont chanté :
Que l'idéal surgisse à la clarté profonde !
Ouvre-les bien, ces yeux qui s'éloignaient du monde,
Ouvre-les sur le jour et sur l'humanité !

De son côté Xavier Privas, un des chansonniers les mieux connus, à qui l'on décernait jadis le titre de prince des poètes, célèbre en des vers harmonieux et d'une profonde résonnance les gloires du *couchant de soleil*:

En le ciel embrumé, paraît une éclaircie
D'où le soleil surgit rouge et resplendissant
Couronné comme un roi, nimbé comme un messie
D'une auréole d'or, de lumière et de songe.

C'est l'ultime lueur d'une lente agonie,
C'est le suprême éclat d'un astre qui s'éteint,
C'est le dernier éclair d'un somptueux génie,
C'est l'angoisse d'un dieu que le trépas atteint!

La gloire et la beauté sont des astres qui meurent,
La fortune et l'orgueil sont des soleils d'un jour.
Seuls de par le destin les astres qui demeurent
Sont les chers souvenirs d'un périssable amour.

Et que la mort atteint tous les soleils humains!

Un barde des temps modernes, Charles Guérin, en un verbe puissant, d'une lumineuse clarté, redit la nostalgie des soirs et des doucereuses fins de jour qu'enveloppent bientôt les voiles sombres de la nuit:

Je vous bénis moments de force où le poète
Plongeant comme une sirène en plein ciel et devant
L'horizon sans rivages et la mer tranquille
Proclamant son orgueil aux quatre coins du vent !

Soirs purs où délivré du vain bruit de la terre
Cet homme qui cachait son rêve par pudeur
Se trouvant seul avec la solitude austère,
Mesure enfin son âme et connaît sa grandeur.

Notez cette jolie description de l'heure matinale en la paix heureuse de la vie champêtre, véritable épilogue virgilien :

Déjà l'eau du matin pèse à l'herbe qui luit,
Et modelant d'un doigt magique toutes choses,
L'aube à pleins tabliers sème ses jeunes roses.
O la sainte rumeur de sève et de travail !
Ecoute passer cloche à cloche le bétail,
Et rauquement mugir la trompe qui le guide.
La vallée a ses tons d'émeraude liquide,
Les toits brillent, les bois fannent, le ciel est clair,
Chaque vitre au soleil répond par un éclair,
La douceur de la vie entre par la fenêtre.

Henri Rouger, un poète philosophe, formule ainsi son rêve :

J'aurais voulu jeter dans le jour et le vent,
Des vers victorieux faits d'un airain vivant.
Des vers, de souples vers dociles à mes doigts.
Tantôt drapés de plis impérieux et droits,
Comme des dieux rangés par le bras qui les sculpte,
Et tantôt se ruant d'un furieux tumulte
A mon souffle, ou troublé à demi sous ma main
Comme le sein fragile où tremble un coeur humain.
Des vers, d'étranges vers mystérieux et forts,
Chant, saveur et parfums, lueur vive et caresse,
Sève en feu qui fermente un sang qui court, détresse
Et joie, élan sacré des songes de l'esprit !...

Ces *songes* Albert Laurain les modu-

le sur un rythme berceur, évoque en tendres élégies la mélancolie des soirs, la tristesse des nuits et les nostalgies automnales :

Le Séraphin des soirs le long des fleurs,
La Dame aux songes chante à l'orgue de l'Eglise
Et le ciel voit la fin du jour se substituer,
Prolonger une agonie exquise de couleurs.

Quand la nuit verse sa tristesse au firmament
Et que, pâle, au balcon, de ton tendre visage,
Le signe essentiel hors du temps se dégage,
Ce qui t'adore en moi s'émeut profondément.

A pas lents et suivis du chien de la maison
Nous refaisons la route à présent trop connue,
Un pâle automne saigne au fond de l'avenue
Et des femmes en deuil passent à l'horizon.

Comme dans un préau d'hospice ou de prison,
L'air est calme et d'une tristesse contenue :
Et chaque feuille d'or tombe l'heure venue
Ainsi qu'un souvenir, lente, sur le gazon.

Apôtre généreux de la fraternité, Maurice
Magre exalte en un verbe tourmenté et vibrant *la Grande Plainte* des travailleurs :

Nous avons travaillé sous l'ombre des usines,
La force de nos corps coula dans nos sueurs,
Nos rêves ont gémi dans le chant des machines.

Nous sommes les vaincus, les souffrants qui gémissent,
Un souffle fraternel à joint nos humbles cœurs.
La misère a joué dans un grand clairon triste,
Nous marchons après elle à de nouveaux labeurs.

Faisant ici contraste saisissant, André Rivoire, en des vers d'une exquise suavité, rappelle les tendresses encloses au coeur de la Vierge :

Les bois dorment là-bas, sous leur mante aux plis lourds
Le soir tombe, et le ciel s'affaisse en neiges lentes
Et dans la bonne paix des blancheurs somnolentes,
La Vierge s'est blottie aux tiédeurs de velours.
Elle rêve et tressaille au frisson des veilleuses,
Qui font courir au mur leur fantôme léger,
Tout l'essaim blanc des souvenirs semble neiger
En ses yeux éblouis de candeurs merveilleuses.

Pareil à un titan, Charles Leconte, martela sur l'enclume le pur métal de ses vers et les paillettes d'or des rîmes sonores jaillissent en mille étincelles :

Au Dieu qui s'éloigne, il adresse cet appel suppliant :

Toi dont nous poursuivons au profond de toi-même,
L'inconnaissable essence et la pure entité
Que la crainte, la foi, l'amour et le blasphème
Nomment du même nom auguste et redouté.
O Dieu dont la présence autour de nous recule
Dans l'or incessamment chargé de nos cieux
Chaque fois que pour nous s'allume au crépuscule
Un astre nouveau pour nos yeux !

Somme toute, la Poésie, André Fage nous la définit : « de la douceur qu'on distille en petites gouttes qui chantent, comme une liqueur vivifiante ; de la musique plus précise que la musique, où tournoient nos souvenirs,

en robes du passé, robes flétries aux couleurs tendres. »

A preuve cette *grisaille* de si jolie facture :

La pluie tisse du silence
Et de l'ennui dans le soir
Où les ramilles balancent
Leurs filigranes en noir.

N'est-ce pas ma rêverie,
Là si pâle tout en noir,
Et la pauvre endolorie
Qui tâtonne dans le soir.

A retenir aussi ces *Amitiés* qu'exprime si mélancoliquement le poète élégiaque Albert Lozeau :

Je pense aux chères amitiés,
Aux réconfortantes piétés,
Aux regards, aux doux mots des femmes.

Elles seules savent guérir
Les langueurs des corps et des âmes
Rien qu'à nous regarder souffrir.

Cette sympathie qui s'étend sur les êtres et les choses, Alphonse Désilets, notre doux poète du Terroir, nous en redit la tristesse évocatrice :

Puisque ton coeur est dans mon coeur,
Et que tes peines sont mes peines,
Ouvre tes mains à mes mains pleines
Et ta douleur à ma douleur.

Voici mes tristesses passées
Qui revivent à ton appel;
Le souvenir est immortel
De nos tendresses trépassées.

Tout au charme prenant de la vie champêtre, notre gracieuse poète Blanche Lamontagne nous vante la solitude au sein de la beauté des choses éparses dans toute la nature :

Nous vivrons dans la paix d'une verte campagne
Ayant toujours la blonde aurore pour compagne.
Nous marcherons tous deux dans l'herbe des vallons,
Et sans savoir jusqu'où, ni pourquoi nous allons,
Nous irons enlacés et rêveurs dans la pleine,
Moissonneurs de beauté, dont la nature est pleine,
Retrouvant dans l'azur du matin triomphant
Notre pieuse candeur et notre tenue d'enfant !

Ainsi donc, ces poètes, bardes et troubadours aèdes des temps nouveaux, ont tour à tour sur des modes divers entonné un chant d'amour. Ils ont clamé leurs rêves, leurs désillusions, auxquels fait écho l'immense plainte humaine.

Bref, toute leur oeuvre est un hymne solennel à l'Idéale Beauté, à l'éternelle vérité; comme aussi elle est un sublime hommage à l'auteur de toutes choses, une prière à Dieu, créateur des mondes.

PROPOS LITTÉRAIRES

LE JOURNALISME CANADIEN

Dans ses *Mélanges*, M. Benjamin Sulte, pour qui les questions historiques n'ont plus de secrets, nous trace l'évolution lente et parfois très précaire du journalisme canadien.

Si nécessaire aujourd'hui à notre vie sociale, il ne faudrait pas croire que ce grand véhicule des idées et des faits mondiaux soit né comme par enchantement, nécessité on peut dire par le besoin des temps difficiles que nous traversons.

Laissons la parole à notre érudit chroniqueur qui semble avoir presque assisté à ces débuts difficiles et maintes fois entravés par les circonstances et les événements politiques qui en retardaient la marche ascensionnelle.

Tout d'abord, nous relate Sulte, l'autorité gouvernementale, fut hostile à ce genre d'information, qui eût pu avoir des inconvénients. D'ailleurs même en Europe le journal apparut on peut dire sur le tard. Le premier journal publié en France date de 1631; en Angleterre en 1662; à Boston en 1704.

Nous ne fûmes donc pas si en arrière si l'on constate qu'en 1763 un nommé William

Brown, de Philadelphie, demandait trois cents souscripteurs. *La Gazette* était imprimée dans les deux langues, mais dans un français très pauvre. Toujours est-il qu'il eut environ cent cinquante souscripteurs avec l'appui du gouvernement qu'on lui fit entrevoir. Le premier numéro parut le 21 juin 1764.

Cette première gazette ne publiait que des nouvelles, pas une seule allusion aux événements politiques canadiens; en revanche: les faits et gestes américains et des sauvages rebelles à toute administration.

Vers 1764, il y avait vingt journaux dans les provinces de l'Amérique du Nord. En 1778, un nommé Joseph Mesplat, imprimeur de Philadelphie, publiait la *Gazette de Montréal*, c'est la vieille *Gazette du Canada*, mais qui ne parle plus français.

Enfin en 1779 Mesplat tenta de publier un journal dans le genre libelleux intitulé: *Tant pis tant mieux*, le rédacteur était un nommé Valentin Jolard, avocat de Montréal. Ce fut le premier journal publié entièrement en français en Amérique. Il eut d'ailleurs une existence éphémère, puisqu'une mesure draconienne d'Haldimand supprima le rédacteur et l'imprimeur qui furent jetés en prison.

Concurremment avec la *Gazette de Québec*, en 1788 fut fondé le *Herald* de Québec qui ne dura pas. La même année, Fleury Mesplat fonda à Montréal la *Gazette Littéraire*.

Néanmoins M. Sulte nous assure qu'à toutes les époques tourmentées de notre histoire, le génie politique, la verve gauloise, l'esprit frondeur existèrent dans nos cercles canadiens. Puis la *Gazette Littéraire* fut supprimée à cause de ses tendances américanistes. D'autres feuilles politiques et littéraires eurent le même sort. Notre histoire politique est jalonnée d'exécutions sommaires tendant à baigner l'opinion publique.

Il faut attendre à 1830, époque où nos journaux prirent naissance pour ne plus disparaître; mais soixante ans de luttes avaient eu lieu, pour soutenir la liberté de la presse canadienne-française sur les rives du Saint-Laurent avant de voir s'ouvrir l'ère de pleine liberté politique; jusque là, ce fut le régime de la répression.

Au mois de novembre 1805, M. Thomas Cary fit paraître le *Quebec Mercury*, aux tendances manifestement hostiles.

Enfin le 22 novembre 1806, M. L. P. Bédard fondait *Le Canadien*, publié par M. Charles Roy, rue St-François. C'était le premier journal politique dans le pays, l'organe des Canadiens français, le grave et le léger s'y mariaient très bien, le genre satirique semblait surtout plaire à son rédacteur et les coups portaient. Les premiers rédacteurs étaient Blanchet, Borgia, Bourdages, Plante, Taschereau et autres. Cependant, on y lit que M. Charles

Leboutillier était, en 1807, chargé de la rédaction.

Le *Canadien* débuta par la production de plusieurs documents en rapport avec les récents événements politiques: l'acte de Québec et la dernière constitution.

Le journal eut du coup nombre d'abonnés dans la Province de Québec, lesquels étaient devenus défiants à l'égard de la *Gazette* de Québec, hostile à leurs justes revendications.

Le 7 février 1807 paraissait un autre journal, *Le Courrier de Québec*, publié par le Juge de Bonne en collaboration avec Jean Labrie; ce journal était l'organe des transfuges de la cause nationale. Il n'eut que dix mois d'existence.

Comme on l'a inféré plus haut, il faut attendre à 1830 pour sortir de l'impasse répressive où se débattait le journalisme canadien-français pour le voir s'établir définitivement sur les rives laurentiennes.

Vers la même époque M. Etienne Parent, un des rédacteurs du *Canadien*, bataille dans cette langue forte et savoureuse de nos pères, pour la défense de nos droits et l'ultime survivance de la race qui, rivée au sol natal et légitimement fière d'un glorieux passé, ne voulait pas mourir.

Bref, ce sont là des choses que de nos jours l'on ne saurait trop rappeler à la présente génération qui à son tour obéissant à *l'appel de la race*, monte vaillante et pleine d'espairs aux

tranchées de la résistance et de la maintenance en terre canadienne du *doux parler de France*.

En M. Benjamin Sulte saluons un des vétérans du journalisme canadien.

NOS CHANSONS, NOS LEGENDES

Déjà bien avant la guerre, et avant qu'il ne fût question de la Ligue des Nations pour la ratification du traité de Paix, l'on avait assisté à ce réveil significatif des « petites nationalités », affirmant leurs droits de vivre, suivant leurs coutumes, leurs moeurs, et leurs traditions ancestrales. Et ce mouvement traditionaliste parut aux esprits avertis comme devant régler désormais les relations internationales, et assurer autant que possible la paix universelle.

Certes, malgré tout ce que ces prévisions pacifiques comportaient de chimérique, —l'avenir malheureusement, se chargea de le prouver,—n'empêche que cette homogénéité de croyances et d'habitudes traditionnelles est un principe d'équité, en même temps qu'un élément de conservation et de survivance nationales.

En entendant M. Marius Barbeau, devant le *Club des Dames*, au Château Frontenac, nous parler du bon vieux temps avec cette maîtrise et cette éloquence vraiment communicatives, nous avons goûté tout le

charme de ces vieilles chansons, de ces contes du pays natal, et revécu tout un passé merveilleux évoquant grâce à lui ces bonnes coutumes du temps jadis, où, dans nos vieilles campagnes, si l'on travaillait ferme, l'on aimait aussi à s'amuser, où l'on dansait, l'on chantait, l'on trinquait joyeusement. C'était l'heureux temps des épluchettes et des noces qui parfois duraient une semaine; enfin ce bon vieux temps, où tout était prétexte à chansons, et chose digne de remarque, où l'on croyait à la parole d'honneur.

Maintenant, à cette franche gaieté, à ces mœurs hospitalières, ajoutons les légendes et les contes fantastiques des voyageurs et des coureurs de bois; ces histoires de sorciers, de chasse-galerie, de feux-follets, de loups-garous, y jouent un rôle prépondérant, et forment partie du tableau de nos mœurs nationales.

En effet, ces récits épiques et ces relations de voyage, où le merveilleux joue un si grand rôle, reflètent la vie mouvementée des anciens Canadiens, au contact de la grande nature, l'écho de nos montagnes, le bruissement des feuilles dans nos grands bois, le mirage de nos grands lacs, joint à l'impressionnant silence de ces vastes solitudes, tout cela frappait leur imagination, réveillait en eux le sentiment poétique, l'âme des belles choses; témoin ce chant de nos voyageurs;

A nous les bois et les mystères,
Qui pour nous n'ont plus de secrets,
A nous le fleuve aux ondes claires,
Où se reflète la forêt;
A nous l'existence sauvage
Pleine d'attraits et de douceurs;
A nous les sapins dont l'ombrage
Nous rafraîchit dans nos labeurs.
Dans les forêts et sur la cage
Nous sommes trente voyageurs.

A vrai dire, ces chansons, ces contes et légendes, qui sont l'âme même du pays, foisonnent dans notre littérature et forment un véritable patrimoine national.

Bref, c'est à nous de le conserver. Que M. Barbeau y consacre tous ces efforts, et grâce à ses talents d'artiste et à son patriotisme éclairé, il voit déjà son oeuvre couronnée de succès. Car, même en notre siècle de modernisme à outrance, où chaque jour voit surgir une invention nouvelle, sachons nous reporter en arrière, à ce bon vieux temps, nous laisser un instant bercer par le rythme entraînant de ces vieilles cantilènes, et prêter une oreille attentive et ravie à ces contes, à ces légendes, souvenirs d'autan qui ont charmé notre enfance. Comme l'a dit le poète :

Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter les histoires,
Les histoires du temps passé;
Quand les branches du bois sont noires,
Que la neige est épaisse et charge un sol glacé!

En un mot, ces chansons, ces légendes, c'est l'amour du sol natal qu'elles symbolisent, et que, chez nous, elles éternisent en un vivant et perpétuel souvenir.

ECHOS D'UN BANQUET

Comme autrefois les Chevaliers de la Table Ronde, les membres de la société des auteurs, section française de Québec, se réunissaient, lundi soir, le quatre mai 1925, dans la salle dite du terroir, au Château Frontenac, en fraternelles agapes.

La littérature canadienne a reçu, de ce chef, comme une nouvelle consécration. J'imagine que les mânes d'un Crémazie, d'un Garneau, d'un Fabre, d'un Buies, d'un Chauveau, d'un Casgrain, d'un Faucher de Saint-Maurice, pour ne nommer que ces grands devanciers, ont dû, ce soir-là, tressaillir d'allégresse et de légitime contentement.

Car tous les écrivains de cette brillante pléiade se rencontraient jadis dans l'arrière de la librairie Crémazie pour causer littérature et entretenir ainsi le feu sacré, comme ils disaient alors en plaisantant; tout en bouquinant ou feuilletant un *vient de paraître* de quelque auteur français, salué comme un oracle avec tout l'enthousiasme du jeune âge.

Certes pour nos lettres naissantes, les temps étaient durs et combien peu encourageants, mais l'on trouvait dans ces entretiens une sor-

te de délectation, celle que goûtent les esthètes, ces véritables amants de l'idéal.

Aussi, ils eussent joui et eussent fort goûtés, par exemple, d'entendre M. le Juge Pouliot faire l'éloge enthousiaste et disert de la femme de lettres canadienne-française, parée des grâces de l'esprit, autant que des qualités du coeur.

Combien ils auraient prisé la critique judicieuse et pleine de verve d'un Damase Potvin, prenant dans sa pile de livres déjà parus, ceux-là qui méritaient une mention spéciale, tandis que M. Alphonse Desilets se chargeait de nous révéler les oeuvres à naître ou à paraître sur l'écran de la publicité et de la renommée.

Ils eussent non moins prêté une oreille attentive et discuté même le sens du mot *humain* attaché à toute oeuvre de fiction, prototype du roman chef-d'oeuvre à venir.

Non moins intéressant pour ces lettrés, les yeux fixés vers l'avenir de notre race, que l'exposé de l'art théâtral ou dramatique, tel que l'envisagent les auteurs eux-mêmes et qui, pour bien des raisons, a jusqu'à nos jours périclité et nous fait espérer une prochaine renaissance du grand genre.

C'eût été encore pour ces maîtres de la plume une véritable révélation que d'apprendre par M. G. E. Marquis, statistiques en mains, que déjà depuis un temps assez reculé, on comptait beaucoup de bibliothèques publiques

et privées dans la Province de Québec, et que dernièrement le nombre de livres ainsi répandus s'élevait à plus de trois millions; ce qui, entre parenthèse, fait justice de cette légende de peuple d'illettrés et de porteurs d'eau, appliquée aux nôtres par des économistes peu soucieux d'exactitude.

D'ailleurs, tout ce bilan de notre avoir intellectuel, à l'apport duquel ils avaient dans la mesure du possible largement contribué, n'était-ce pas pour ces morts qui parlent une vive satisfaction, en même temps qu'un gage d'ultime survivance?

Mais pour ne pas être en reste avec les vivants, ces voix d'outre-tombe auraient pu à l'heure fatidique de minuit se faire entendre: Garneau nous aurait lu un chapitre d'histoire du Canada; Crémazie nous aurait récité le *Drapeau de Carillon* et même sa *Promenade des trois morts*; Buies, toujours original et sentimental, nous aurait régalié d'une de ses désopilantes *Chroniques*; Fabre nous aurait fait un de ses spirituels discours d'après diner, toujours d'actualité; Chauveau, cet athénien épris de belles lettres, nous aurait donné la magnifique péroration de son discours au monument des Braves (Juillet 1855); l'abbé A. R. Casgrain, poète et historien, nous aurait fait le récit fantastique de la *Jongleuse*, lu une page de Montcalm et Lévis, ces deux immortels héros qui ont clos l'épopée française au Canada; enfin Faucher de St-Mauri-

ce, en cadet de Gascogne, nous aurait conté quelque dramatique incident de sa fameuse campagne au Mexique, qui lui valut la médaille militaire.

Bref, en cette inoubliable soirée, ces grands aînés auraient été les témoins émus d'une véritable efflorescence de nos lettres canadiennes-françaises, prémices de glorieux et radieux lendemains, perçus en une vision d'apothéose.

CAUSERIE

HECTOR FABRE

Journaliste et chroniqueur.

Monsieur le Président,

Messieurs,

Votre Société des Arts, des Sciences et des Lettres s'est donné pour noble et patriotique mission de faire connaître, de populariser en quelque sorte, les oeuvres du terroir. J'ai donc cru humblement remplir un article de son beau programme, en venant ce soir vous entretenir d'une des personnalités les plus marquantes de notre monde littéraire, qui fut jadis l'écrivain le plus disert, le chroniqueur le plus spirituel de sa génération; je veux parler de M. Hector Fabre, dont le nom est encore dans bien des mémoires et figure parmi ceux qui, en différentes circonstances de leur carrière d'hommes de lettres, firent le plus d'honneur à notre race, et tiennent un rang enviable dans notre littérature canadienne. M. Benjamin Sulte dans un récent article très élaboré, nous en fait la brillante description que voici :

« Souffrez, nous dit-il, que je vous en trace, hélas un portrait bien imparfait : le front élevé indique un esprit ouvert à toutes les idées ; le regard vif et profond, parfois voilé... voilé de tristesses, de l'homme qui selon l'axiome, devant le spectacle de la vie qui passe, se hâte d'en rire de peur d'être obligé d'en pleurer ou de trop en médire ; le nez droit et court est celui d'un artiste ; les lèvres fines, sous la moustache grisonnante, esquissent, semble-t-il, un demi-sourire de celui qui tout en se piquant d'un stoïcisme aimable a pris pour ligne de conduite la maxime dix-huitième siècle : « Glissez mortels, n'appuyez pas ». Ajoutez à cela l'ensemble des traits fins et délicats de cette physionomie empreinte d'une grande aménité de caractère ; l'aisance et l'urbanité de manières de l'homme de bonne compagnie toujours recherché pour ses traits d'esprit, et le charme prenant de sa conversation. Tel était Fabre dernière manière. »

Mais je laisse intentionnellement de côté sa carrière politique pour ne m'occuper que du journaliste, du chroniqueur proprement dit.

M. Fabre tout d'abord étudia le Droit, mais, comme il nous l'avoue ingénument, il négligeait Pothier pour les beautés descriptives de Chateaubriand (avec Hugo, Lamartine et Musset de l'époque romantique). Néanmoins, il se fit recevoir avocat et pratiqua un moment sa profession à Montréal, sous la raison sociale : Fabre, Jetté et Lesage. Mais la

jurisprudence, les longues plaidoiries au Palais n'offrirent guère d'attraits pour cet esprit inventif, toujours en quête d'impressions, pour qui le monde extérieur existait.

Ne se peint-il pas lui-même quand il écrit : « On devient passant mais on naît flâneur » ? car poète à ses heures, voire même un peu bohème, il aimait en observateur conscient les douces flâneries sur la rue Notre-Dame à Montréal, ou sur la rue Saint-Jean, à Québec ; aussi, pour donner libre cours à sa verve intempestive et parfois railleuse, il fonda le journal de *l'Ordre* affirmant son vif souci de la forme, excellant déjà à peindre une situation, à rendre un état social. De notre système d'instruction publique, il notait justement : « Nos filles, trop de piano, nos garçons, pas assez d'arithmétique ». Cette feuille aux tendances romantiques de l'époque n'eût qu'une existence éphémère ; notre journaliste en herbe, cependant, y avait trouvé sa voie, et s'était même dans le monde restreint des lettres acquis déjà une réputation comme chroniqueur, comme polémiste redoutable, voire même comme conférencier à la mode.

Par un heureux concours de circonstances en 1867, il vint se fixer à Québec, fit un premier stage au *Canadien*, puis il fonda le 13 mai 1867 *l'Événement* qui fêtait l'année dernière le cinquantième anniversaire de sa naissance. « Depuis que je suis en train, nous dit-il dans une de ses *chroniques*, de fonder

un journal, j'interroge la figure des passants pour y découvrir le désir des abonnés. Tous ont l'air de se dire d'un air empressé: «A quand le premier numéro de l'Événement?» Il faut dire bien haut que les gens qui ne s'abonnent pas à L'Événement n'auront point d'excuse. Nous avons mis notre bureau sur le chemin de tout le monde. On ne peut aller de la Basse-Ville à la Haute-Ville, ni de la Haute à la Basse, sans passer devant notre porte... Ainsi, lecteur, si vous ne vous abonnez pas c'est vraiment que vous n'avez pas l'abonnement facile.»

Avouez que l'invitation était plausible, des plus engageantes et qu'il était difficile de s'y soustraire.

C'est dans ces colonnes que parurent ses *Chroniques*, ses causeries étincelantes d'esprit qui furent en 1877 réunies en volume, devenu rarissime, lesquelles semblent écrites d'hier tant elles sont d'actualité.

Leur apparition fut saluée, par tous les critiques, d'épithètes élogieuses qui prouvèrent combien elles furent hautement et justement appréciées et des mieux cotées au tableau d'honneur de notre littérature canadienne encore à ses débuts difficiles.

Voici, d'ailleurs, un extrait d'un article bibliographique saluant l'apparition du volume en question: «Nous venons, nous dit ce contemporain, de feuilleter cet ouvrage, présentant une grande variété de sujets et d'une lec-

ture fort attrayante. On sent que l'auteur a reçu une culture intellectuelle supérieure à la plupart de ses compatriotes; qu'il a du talent; qu'il est né littérateur très spirituel, très agréable à lire; nous le répétons chaque phrase pétillante d'esprit. » Un autre critique de cette époque nota non moins justement: « Journaliste depuis tantôt vingt ans un Fabre a su se placer en arrivant au premier rang dans la presse canadienne. Sarcastique, gouailleur par tempérament, il devient un polémiste redoutable quand il lui plaît de combattre ses adversaires par les armes du ridicule. Grâce à la légèreté qu'on lui prête, il s'est acquis le privilège incontesté de railler chaque fois que l'occasion s'en présente les petits travers de ses compatriotes. Il est admis cependant que ses pointes piquent plutôt qu'elles ne blessent. »

L'avis au lecteur qui est une sorte de préface n'est pas sans quelque originalité: « Notre littérature, nous dit en effet M. Fabre dans son avant-propos, est en pleine floraison. Chaque saison voit naître un ouvrage nouveau, prose ou vers; autour de moi, mes confrères se relisent, se recueillent et font réimprimer leurs écrits. Qu'est-ce à dire: il y a donc des lecteurs au Canada. L'abonné fidèle nous suivrait du journal jusqu'au livre. Je me pique d'émulation et je veux comme les autres tenter l'épreuve. Aussi bien des amis m'y invitent et en refusant de me rendre, j'aurais

l'air de douter d'eux autant que de moi-même. »

L'épreuve décisive, heureusement pour nous, il l'a tentée et c'est ce qui m'amène à vous citer au hasard de la lecture quelques extraits émaillés de mots d'esprit qui n'ont rien perdu de leur saveur, ni de leur justesse d'observation; ce qui prouverait d'ailleurs que nous serions restés bien nous-mêmes et qu'en définitive rien ne serait changé dans le meilleur des mondes.

Au sujet de la rue Notre-Dame à Montréal, il nous a donné le code du flâneur, code que ce dernier doit observer à la lettre sous peine d'être déchu de son titre honorifique.

« Si, j'ai été clerc, et clerc médiocre, nous avoue-t-il; mais dans la profession de flâneur, j'ai été maître dès le premier jour. » Sur ce, il énumère quelques-uns des articles du flâneur de la fameuse rue Notre-Dame 1o. « Tous les hommes sont nés pour être des passants, mais il n'y a que quelques passants qui soient nés pour être des flâneurs; 2o. On devient passant, mais on naît flâneur; 3o. Le chemin de fer urbain est un passant mais il ne sera jamais un flâneur; 4o. Le père d'un flâneur, d'un passant peut être un ex-flâneur et plus souvent encore le fils d'un passant est un flâneur; 5o. On cesse d'être flâneur en devenant père de famille, propriétaire ou conseiller municipal; 6o. Le veuvage, la perte de sa propriété ou de son

élection municipale fait rentrer le flâneur dans ses droits et ses titres; 70. La plupart des passants voudraient être des flâneurs; car dans tout passant, il y a un flâneur mort jeune.

A part de cela, il y a, au dire du spirituel chroniqueur, bien d'autres genres de flâneurs; tel que le flâneur cosmopolite, qui flâne un peu partout; le flâneur proprement dit, quand il fait beau; le flâneur amateur, de temps à autre; les flâneurs par bandes qui troublent le trottoir, le flâneur d'occasion qui ne sait jamais s'arrêter pour regarder, et j'en passe.

Mais fort heureusement pour nous, M. Fabre était un vrai flâneur c'est-à-dire un véritable observateur doublé d'un fin psychologue, sachant tirer parti des moindres incidents de la vie, qu'il savait souligner d'un bon mot ou d'une réflexion sérieuse sous l'apparente légèreté de la forme.

Voici, comme exemple, en quels termes il rappelle son entrée au Barreau: « Il y a aujourd'hui ou hier dix ans que je suis avocat sans l'être; je ne saurais choisir un meilleur jour pour faire ma première chronique du Palais. Cet anniversaire m'attendrit sur le sort des clients qui m'ont échappé. »

Sous le titre *Hors du Palais*, il nous initie à la procédure. « Je vous ai promis, nous confie-t-il, de vous raconter comment j'avais plaidé ma première cause, ou plutôt, comment je ne l'avais pas plaidée. » Il a soin de nous

avouer auparavant qu'il n'y a rien de plus désert qu'un bureau sans clerc et de plus désœuvré qu'un avocat sans client, et qu'il était son propre clerc : époque critique et cependant joyeuse, ce bureau solitaire habité par les plus belles espérances. « De temps à autre même des confrères qui n'avaient pas plus de clients que moi venaient me demander si je n'en avais pas à leur prêter. Ils prétendaient à la gloire pour seul honoraire. » Quant à sa fameuse cause, son client fut déclaré innocent d'emblée par le grand jury ; il n'y avait pas d'ailleurs matière à procès. Bref, cet incident décida de sa vocation, et voilà pourquoi d'avocat, Fabre devint chroniqueur et avec quelle verve, quel esprit et du meilleur aloi, il notera les faits divers, les pötins du jour et les petits travers de ses contemporains.

Encore, parmi celles-là, ai-je l'embarras du choix, car il faudrait les citer toutes tant elles dépeignent et rendent bien la situation ; mais il faut savoir se borner.

Tout Montréalais qu'il était, Fabre eut toujours un faible pour Québec, le vieux Québec ; sa société aimable et distinguée plaisait à sa nature familière, et ses rues étroites et tortueuses facilitaient ses flâneries rêveuses et donnaient matière à ses fines observations sur les hommes et les choses de son temps : le bon temps, comme nous disons en parlant du passé, qu'il a le don de faire revivre sous nos yeux.

Ce bon vieux Québec, en effet, comme il l'affectionnait! Aussi, la description qu'il en fait est-elle originale et pleine de traits piquants, de détails pittoresques et humoristiques qui sont un des côtés les plus catéristiques de son talent d'observateur.

« Québec, nous dit-il, avait à cette époque un renom d'hospitalité... elle est spontanée, aimable, pressante: « Tiens, vous voilà arrivé! Quand partez-vous? »

« Québec, le vieux Québec, le Québec d'en dedans les murs est avant tout une ville aristocratique. Il n'est pas permis de se loger dans les faubourgs sans sortir de ce qu'on appelle la société... *Ne pas être de la société*, châtement terrible, peine infâmante, à laquelle une femme bien née préférera toujours la gêne, le pain sec... » « Québec ressemble, continue-t-il, à un grand nombre de villes européennes, que les générations se transmettent intactes comme un dépôt sacré... Il n'y a pas une pierre de plus mais aussi il n'y a pas une pierre de moins. L'enveloppe matérielle des souvenirs subsiste comme les souvenirs eux-mêmes. »

La plateforme, ou la terrasse, comme l'on dit aujourd'hui, est le rendez-vous habituel des flâneurs. C'est là, note le spirituel chroniqueur, que les gens vont s'ouvrir l'appétit et digérer les bons dîners. A toute heure de la journée, il y a quelqu'un: un oisif qui se chauffe au soleil, ou un penseur qui rafraîchit à la

brise son front brûlant. On s'y rencontre le matin, on s'y retrouve le soir. Bref, c'est le rendez-vous général. C'est aussi par la plateforme que les veuves de trente ans retrouvent des maris, non pas ceux qu'elles ont perdus, d'autres, de meilleurs. »

« La vue, de la plateforme, est incomparable, les Québécois tiennent à la plateforme comme les Parisiens au jardin des Tuileries. » Ce n'est pas peu dire. Il y a les côtes de Québec redoutées des piétons, la rue St-Jean trop étroite pour la foule qui se presse. Le pont de glace, le grand événement en hiver ; prendra-t-il, ne prendra-t-il pas ? C'est la question du jour que chacun se pose. Puis entr'autres incidents et particularités comiques, il raconte l'arrivée en traîne chargée de coffres, du *membre* pour le comté de Berthier, qui venait avec sa femme prendre son siège au Parlement, où il comptait trouver une chambre, ayant apporté ses provisions pour la session d'hiver.

« Montréal, dit-il en terminant, est la capitale commerciale du Canada. Québec est la ville des grands souvenirs de notre histoire. »

La Chambre locale à vol d'oiseau lui fournit aussi maintes observations originales faites du haut de la galerie des journalistes d'où l'on écrit « ce que l'on n'a pas toujours entendu ». Il y a trois sortes de députés : « Il y a trois catégories de députés : ceux qui parlent, ceux qui écoutent, ceux qui fument, sans

compter ceux qui plaisent aux dames et leur rendent les séances agréables. . . »

« En général, aussitôt qu'un député se lève, un tiers de ses collègues se lèvent en même temps et disparaissent dans la direction du *comité de la pipe*. Ce *comité de la pipe* a joui d'une grande renommée. C'était là où, disait-on, au milieu des nuages de fumée, se décidait le sort des ministres. Aujourd'hui, ce n'est plus guère qu'une salle de récréation où les députés déposent le fardeau de leur mandat et oublient leurs électeurs. A côté du député qui, avare de ses discours, ne parle que dans les comités, il faut placer le député qui présente à chaque session les deux ou trois mêmes bills. Son nom est attaché à certaines questions et personne n'a le droit d'y toucher que lui.

« *A la Chambre*, il y a la tribune de l'orateur, le salon de mode, on n'y danse et c'est bien juste. On s'y dispute le coeur des députés et des conseillers législatifs encore verts. » Fabre nous confesse : « n'avoir jamais, à son expérience, rencontré un homme sincère qui lui ait avoué qu'il nourrissait l'envie de se présenter, l'espoir d'être élu. »

Il cite même le cas d'un fils malade, avouant à son père inquiet de son cas presque désespéré qu'il voulait comme lui être membre de la *Chambre locale*; ce fatal désir né au collège, où l'on vous enseigne à admirer par-dessus tout les orateurs. Mais autant que les

débats, les échos parlementaires intéressent cet esprit d'élite toujours en quête d'impressions vécues, même des incidents d'un « *déménagement* ». « Il y a eu plus de déménagements cette année encore à Québec qu'à l'ordinaire. On voyait circuler d'antiques ménages, qui ne sont sortis qu'une fois ou deux depuis leur fondation et qui portent la trace poudreuse d'une existence trop sédentaire.

« Un déménagement, c'est comme une bataille, il y a invariablement des morts et des blessés : ce sont les objets auxquels on tient le plus qui sont les premiers éclopés. Connait-on rien de plus navrant qu'un intérieur étalé au milieu d'une rue. C'est comme si on se promenait son habit à l'envers. On voit les coutures du luxe. Il en coûte toujours de quitter un logement où vous avez vécu un ou deux ans... Les années perdues ne se regagnent pas, et vous avez beau changer, votre portrait ne rajeunit pas. L'homme s'attache à tout... à la fenêtre par laquelle il était habitué à voir passer ses amis et à regarder défiler le cortège varié des passants ; au chien de son voisin qui régulièrement aboyait en entendant retentir la sonnette de la porte. Durant les quinze jours qui suivent le déménagement, on va de temps à autre, entraîné par le courant de l'habitude, frapper à son ancien logement. »

Veut-on être renseigné sur notre état de société,—on peut dire de tous temps,—l'on ne li-

ra pas sans intérêt amusé les remarques piquantes et d'un bon sens pratique qui émaille *La chasse aux dots*, nouvelle qui clot le volume; j'en extrais quelques-unes: « La beauté baisse à ce qu'assurent les femmes d'autrefois, la taille diminue, le teint s'en va, les grands traits se perdent. Il y a trop de dentistes, cela fait tomber les dents de bonne heure!... Les mères habillent leurs filles, non selon leur fortune, mais selon leur vanité... D'ailleurs il n'y a pas de pays au monde où les parents gâtent autant leurs enfants qu'au Canada; et où en revanche les enfants gâtent mois leurs parents. D'où venaient d'ordinaire les discordes intestines? Répondez: le mari n'était pas assez riche pour subvenir au goût de luxe et aux dépenses de sa femme. »

Maintenant, Fabre avait la réputation d'être un polémiste redoutable. Avec quelle ironie mordante il ridiculisait ces gens graves, soi-disant sérieux, qui, ne comprenant rien à cette apparente et exquise légèreté de la forme qu'il donnait à ses idées, l'accusaient de manquer de jugement, l'appelaient: *spirituel confrère*.

« Il est certain que dans notre aimable patrie, affirme-t-il, c'est la gravité qui fait le succès. L'homme qui ne rit jamais, arrive à tout.

« Règle générale: quand un jeune homme possède ni le don de la parole, ni l'art d'écrire, ni aucun savoir, ni aucun talent, on procla-

me qu'il a du jugement et surtout du tact. Celui qui est l'heureux possesseur de ces qualités précieuses peut commettre toutes les sottises. L'étiquette: tact et jugement, lui reste attachée au front. On la gravera sur son monument, sur son tombeau de marbre.

« Voilà pourquoi je ne tiens pas du tout à ce qu'on m'appelle *spirituel confrère*. Mais n'insistons pas. »

C'est surtout dans sa correspondance privée qu'il se révèle tout entier. En effet, grâce à sa vaste expérience des hommes et des choses, il excelle à peindre d'un mot une situation, à faire les rapprochements les plus inattendus, où toujours l'esprit ne perd jamais ses droits.

De plus, dans ses lettres pleines d'abandon et de franchise, il semble bien connaître le dessous des cartes de la politique canadienne, excellant à démêler l'écheveau des petites intrigues; à prévoir même certain revirement d'opinion, l'avènement ou la chute d'un ministère. Ce qui d'ailleurs ne l'empêchait pas d'écrire à propos d'un de ses confrères, lequel venait de faire un beau geste, en donnant sa démission: « c'est un héros plutôt qu'un politique. »

L'on ne saurait vraiment s'étonner de trouver sous sa plume cette remarque significative et quasi sentimentale: « Madame B. ne sait plus à qui tendre la main, pour qu'on y glisse les secrets délicats qu'une femme bien

née cache sous son gant. » Car ce galant homme aima toujours à fréquenter la bonne société, les salons où l'on causait alors.

Que de jolis traits à la tournure paradoxale il faudrait citer, mais il faut se borner. Notons, en dernière analyse, avec quelle verve intarissable il fait repasser devant nos yeux étonnés et ravis à la fois, les événements de la vie sociale; sait faire revivre les choses du passé, d'un passé qu'on croyait mort, mais qui reparaît sous des formes différentes et selon la nécessité des temps: « Autre temps, autres mœurs! »

M. FABRE A PARIS

Sans vouloir entrer dans les détails de sa vie politique, disons qu'après avoir été élu député, puis avoir siégé deux sessions durant, comme sénateur à Ottawa, il fut nommé au poste enviable de haut-commissaire du Canada à Paris, en 1878, charge qu'il a remplie, on le sait, avec quelle dignité et quel dévouement à la cause des relations plus étroites entre la France et le Canada, au service de laquelle il allait mettre sa plume de journaliste.

Cette oeuvre patriotique, on l'a trouvée exprimée, mise en pratique dans la page éditoriale du premier numéro de *Paris-Canada*, journal qu'il fonda et édita jusqu'à la veille, on peut dire, de sa mort; c'est tout un programme, une page magistrale. « Ce journal, écrit-il, poursuivra un double but : faire connaître le Canada à la France, faire mieux connaître la France au Canada. En fait, s'il est bon pour un pays comme le Canada d'être bien connu en France, de savoir qu'on y suit son développement avec intérêt, il semble aussi qu'il ne soit pas tout à fait indifférent à un pays comme la France d'être bien jugé par un public généreux, confiant et fidèle.

« C'est une tâche patriotique que de ne pas laisser la pensée se méprendre au loin sur le sens des événements ou des opinions, et de dégager sans cesse l'idée française, persévérante et souveraine, des faits transitoires.

« Ce serait trop ambitionner que de servir de trait d'union entre les deux pays, c'est pour- tant quelque chose de ce rôle que, modeste- ment, sans exagérer son efficacité, en regret- tant au contraire qu'elle ne soit pas plus gran- de, que le *Paris-Canada* cherchera à rem- plir. »

Aussi, pour être fidèle à la mission qu'il s'était donnée de servir, on peut dire, de trait d'union entre la France et le Canada, il fit sous le titre de *la Semaine à Paris*, la chronique parisienne, et celle de la politique canadienne, qui attirèrent sur lui les regards des lettrés, tant par l'aisance et la grâce toute françaises du style à la fois naturel et sans recherche que par les vues profondes et pleines d'à-propos où se révélaient tour à tour l'écri- vain disert, le penseur consciencieux, l'homme d'Etat, le diplomate averti, le spectateur amusé parfois, le juge impartial des événements qui se déroulaient sous ses yeux.

Mais une circonstance heureuse allait permettre à notre compatriote distingué de donner, peut-on dire, toute la mesure de son talent d'homme de lettres et d'économiste sa- gace. Il fut invité comme représentant offi- ciel du Canada à donner une conférence sous

les auspices de la *Société des Etudes Maritimes coloniales*, dont je me permets de citer quelques passages, les traits les plus saillants : « Si nous aimons la France, je le confesse, nous redoutons les Parisiens, les Parisiennes. Vous avez trop d'esprit pour nous qui n'en avons guère : cela nous fait peur ; nous tremblons de ne pas trouver grâce devant votre hardiesse. . . »

« Lorsque nous causons entre Canadiens, nous causons comme députés, comme orateurs réunis ; les discours succèdent aux discours, cela ne tarit pas, tout comme au Palais-Bourbon ou au Luxembourg. Il y a des banquets où l'on ne sert que des discours, pas d'autre menu ; mais aussitôt que paraît un Parisien, on l'observe, on l'écoute. Vous le voyez, je fais en ce moment acte de courage. Aussi vous ne voyez en moi qu'un Français qui vient vous parler d'autres Français.

« Notre paysan, poursuit-il (en comparaison) c'est votre ancien paysan, plus émancipé, seulement moins économe ; aussi s'accorde-t-il volontiers jusqu'au luxe d'une nombreuse famille. Beaucoup d'enfants, c'est sa gloire ; une gloire que le vôtre ne lui envie peut-être pas assez. Cette gloire, il la rêve pour lui-même, et c'est rarement un vain rêve, mais aussi pour les autres ».

Puis, il note judicieusement que la Religion et la nationalité se confondent aux yeux des Canadiens à notre époque. Il fait bon,

confirme-t-il, où le scepticisme affaiblit jusqu'au patriotisme, il fait bon de trouver là chez tout un peuple, cette foi absolue en Dieu rayonnant sur une foi absolue dans la France. Autres traits de ressemblance : « Vous retrouveriez aussi chez nous la France moderne, à la vivacité dans nos débats parlementaires, à la véhémence de la polémique de nos journaux, et vous reconnaîtrez aussi que si le sort nous a tenus à l'écart des révolutions qui ont occupé vos loisirs depuis que nous sommes séparés, s'il nous a façonnés aux habitudes politiques anglaises, nous n'avons pas perdu toutes vos qualités, ni même tous vos défauts.

« En tous cas, pouvons-nous ajouter, les uns et les autres, qualités ou défauts se complètent, se fondent, on dirait, en un ensemble harmonieux qui établit que nous sommes bien de la même origine et que Français et Canadiens sont de la même race et nourrissent les mêmes aspirations. »

Regrettons, cependant, que le cadre restreint de ce travail nous prive d'appuyer plus longtemps sur les qualités de l'homme d'Etat et les services signalés que durant son stage à Paris comme Haut Commissaire il rendit à cette cause Franco-Canadienne qui lui était si chère.

Malheureusement, la mort prématurée de son fils qu'il adorait et ses derniers travaux soumièrent sa santé délicate à une trop rude

épreuve. A partir de là, il déclina rapidement et le 2 septembre 1910, il s'éteignait doucement à Versailles à l'âge de 76 ans, chargé, on peut dire, d'ans et d'honneurs; non loin de ce grand parc, tout plein encore des réminiscences du Grand Siècle dont les Classiques avaient formé en lui ce goût des belles lettres qui furent la passion de sa vie.

Il faut croire, cependant, que cet aimable homme, à l'instar de ces belles et loyales intelligences qui s'éclairent aux lumières de la vérité, vit venir la mort avec calme et sérénité d'âme, ayant jusqu'au bout rempli sa noble tâche, fidèle aux principes chrétiens de justice et de tolérance qui furent toujours la règle de sa vie.

Soyons particulièrement heureux de citer, en terminant, l'hommage respectueux que lui rendait naguère en mai 1911, au château Ramsay, à Montréal, dans un remarquable discours, M. Edouard Montpetit qui l'avait bien connu :

« L'hon. M. Fabre, disait-il, n'a laissé que des regrets. Tous ceux qui l'ont connu voudront rendre le témoignage de l'extrême variété de son esprit, de sa sympathie, de son accueil et surtout de l'exquise générosité de son cœur. Il était là-bas l'ami des Canadiens. Pas une fête à laquelle il ne prêta son concours; il présidait, avec quel charme et quel éclat, les banquets organisés par nous et s'a-

musait fort de les voir tous tourner à son honneur. . .

« Bref, il était pour nous tout le Canada, et l'hommage qu'il recevait se doublait chez nous de l'intensité de tous nos souvenirs. »

Puisse ce bel éloge, ajouté à la rapide et bien incomplète esquisse que nous avons tracé de son merveilleux talent d'écrivain et de spirituel chroniqueur, aider dans une certaine mesure à perpétuer chez nous le souvenir de son bel esprit et du patriotisme éclairé qu'il a déployé pour établir une union plus étroite entre la France et le Canada.

BIBLIOTHÈQUE
MARTIN-SCHWARTZ

TABLE DES MATIÈRES

NOTES BIOGRAPHIQUES

	Pages
Préface	5
Ph.-Aubert de Gaspé	7
"Les anciens Canadiens"	15
Octave Crémazie	19
Faucher de Saint-Maurice	28
"Les Miettes"	45
Joseph Marmette	53
Arthur Buies	62
Le Dr Hubert Larue	74
Joseph Lenoir	83
Joseph Tassé	93
P.-J.-O. Chauveau	102
Georges de Boucherville	110
Louis-P. Turcotte	118
Oscar Dunn	128
A. Gérin-Lajoie	137
Napoléon Bourassa	148
Siméon LeSage	157
Laure Conan	171
Edmond Rousseau	181
Joseph Royal	192
Pierre-Georges Roy	209
Les poètes	215

PROPOS LITTÉRAIRES

Le journalisme canadien	224
Nos chansons, nos légendes	229
Echo d'un banquet	233
Hector Fabre	237
M. Fabre à Paris	252

TABLE DES MATIÈRES

ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE

ONZIÈME JOUR DE FÉVRIER

MIL NEUF CENT

TRENTE ET UN

BNQ



000 210 731